



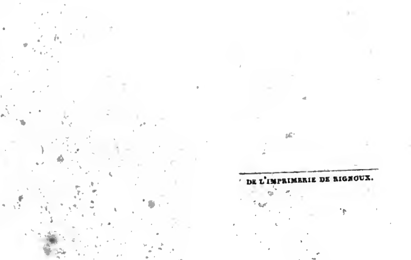


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME QUATRIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

WAVERLEY,

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

« Et quel Prince sers-tu? parle, vaurien, ou meurs!

SHAKSPEARE. *Henry* IV, *part.* 2.

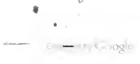
TOME PREMIER.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.



PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Cette légère esquisse des anciennes mœurs de l'Écosse a reçu du public un accueil plus flatteur que l'auteur n'osoit l'espérer. Il a vu, avec un mélange d'humble reconnoissance et de satisfaction, son ouvrage attribué à plus d'un littérateur respectable. Des considérations particulières l'empêchent de placer son nom en tête de son livre pour faire connoître la vérité; de sorte que pour le présent il restera incertain si Waverley est l'œuvre d'un poëte ou d'un critique, d'un homme de loi ou d'un ecclésiastique; ou si l'auteur, pour me servir de la phrase de Mistress Malaprop [1], est comme Cerbère, — trois personnes à la fois. —

Ne voyant rien dans l'ouvrage lui-même, si ce

[1] Personnage ridicule *des Rivaux*, comédie de Shéridan. (*Note du Traducteur.*)

n'est sa frivolité, qui l'empêche de trouver un père consentant à le reconnoître, je laisse à la candeur du public le soin de deviner parmi les différentes considérations particulières aux différents états de la vie, celles qui peuvent m'engager à supprimer mon nom. Je puis être un débutant dans la carrière littéraire, et peu désireux d'avouer un titre auquel je ne suis pas accoutumé. Je puis être un auteur usé, honteux d'avoir trop souvent paru et qui ai recours à ce mystère comme l'héroïne de la vieille comédie se servoit de son masque pour attirer l'attention de ceux à qui son visage étoit devenu trop familier. Je puis appartenir à une grave profession et craindre que la réputation de romancier ne me fasse tort. Je suis peut-être un homme du monde de la part de qui toute prétention d'écrire paroîtroit pédantesque. Je puis enfin être trop jeune pour prendre le titre d'écrivain, ou si avancé en âge qu'il seroit convenable d'y renoncer.

J'ai entendu faire l'objection que, dans le personnage de Callum Beg et dans le compte rendu par le baron Bradwardine de ces petits attentats

contre la propriété dont il accuse les montagnards d'Écosse, j'ai traité durement et injustement leur caractère national. Rien ne pouvoit être plus loin de mes intentions. Callum Beg est un personnage enclin naturellement au mal et poussé par les circonstances de sa situation à un genre particulier de scélératesse. Ceux qui ont lu les curieuses *Lettres des Montagnes*, publiées en 1726, y ont trouvé des modèles de ces caractères atroces observés aussi par moi-même; ce seroit toutefois souverainement injuste de considérer de tels misérables comme les représentants de tous les montagnards de cette époque, pas plus que les meurtriers de Mar et de Williamson ne peuvent représenter les Anglais d'aujourd'hui: quant au pillage qu'exercent, dans Waverley, quelques-uns des insurgés de 1745, on doit se souvenir que bien que le passage de cette malheureuse armée ne fût marqué ni par le sang ni par la dévastation, et qu'on ne puisse au contraire qu'admirer le bon ordre de leur marche, cependant aucune armée ne traverse hostilement un pays sans quelques dégâts. Plusieurs des méfaits que le baron

reproche en riant aux montagnards leur furent réellement imputés dans le temps. C'est ce dont on trouve la preuve dans plusieurs traditions, et surtout dans celle qui nous a été transmise sur le *Chevalier du Miroir.*

WAVERLEY,

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

CHAPITRE PREMIER.

—

INTRODUCTION.

Le titre de cet ouvrage n'a été choisi qu'après les graves et profondes réflexions que doit faire l'homme sage dans une affaire importante. J'aurois pu, à l'exemple de plusieurs de mes devanciers, m'éviter des recherches pénibles en me contentant de choisir dans l'histoire d'Angleterre le nom le plus sonore et le plus harmonieux, pour le donner à mon héros. Mais, hélas! quelle confiance eussent inspirée à mes lecteurs les noms chevaleresques de Morgan, Latimore, Mortimer, Stanley; ou bien les noms doucereux de Belmour, Belville, Belgrave? N'auroient-ils pas eu raison de craindre, d'après ces titres devenus si communs depuis un demi-siècle, qu'on ne leur présentât qu'un livre rempli de puérilités?

J'avouerai franchement que je connois trop l'insuffisance de mes talents pour aller contre des préventions reçues. A l'imitation de ces jeunes chevaliers qui se présentoient pour la première fois dans la lice, avec un bouclier sans devise, je me suis contenté de donner à mon héros le titre simple de *Waverley*, nom sans tache, auquel le lecteur attachera l'épithète que bon lui semblera.

Mais le choix de mon second titre, qui est le supplément du premier, a été bien plus difficile. Ne me fait-il pas contracter l'engagement de suivre un plan déterminé, de dessiner tel et tel caractère, et de décrire tels et tels événements? Si, par exemple, j'avois intitulé mon livre: *Waverley, histoire du temps jadis*, quel est le lecteur de romans qui n'eût dit de suite: Nous allons trouver un autre château d'Udolphe; une des ailes n'aura pas été habitée depuis près d'un demi-siècle; les clefs auront été confiées à la femme de charge ou au sommelier, qui pourront à peine se tenir sur leurs jambes décharnées en servant de guide au héros ou bien à l'héroïne; nous allons entendre les cris lugubres des chats-huants et des orfraies? —Ne me serois-je pas imposé l'obligation de n'égayer mon récit que par les plaisanteries d'un serviteur grossier, mais fidèle, ou par le caquet de la femme de chambre racontant les histoires d'horreur et de sang en-

tendues dans l'antichambre? — Si j'avois mis: *Waverley, histoire traduite de l'allemand*, quel eût été le lecteur assez borné pour ne pas se représenter un abbé sans mœurs; un duc oppresseur; une association mystérieuse entre les rose-croix et les illuminés; des draps mortuaires, des ombres sanglantes, des cavernes, des machines électriques, des chausse-trappes, des lanternes sourdes, etc.? Si je m'étois avisé de prendre pour second titre: *Histoire du sentiment*, etc., n'aurois-je pas fait deviner une héroïne avec des cheveux châtains, n'ayant que sa harpe pour charmer les ennuis de sa solitude, la portant elle-même soit dans les châteaux, soit dans les cabanes, et voyageant toujours à pied, sous la conduite d'une jeune paysanne dont on ne peut comprendre le jargon? Si j'avois intitulé mon Waverley: *Histoire moderne*, quel est le lecteur qui ne se seroit empressé de me demander un tableau du monde *fashionable*, quelques anecdotes scandaleuses et à peine gazées, une héroïne de Grosvenor-Square, un membre du club des *Barouches*[1], ou de celui des carrosses à quatre chevaux, avec une bande de personnages secondaires choisis parmi les élégantes de Queen-Anne-Street, ou les héros de Bow-Street-Office?

[1] Espèce de voiture.

Je pourrois étendre ces détails pour démontrer l'importance d'un titre, et en même temps pour faire parade de ma vaste science sur la composition des romans; j'en ai assez dit. Je n'aurai pas l'indiscrétion d'ennuyer plus long-temps mon lecteur, impatient sans doute de connoître de quelle manière un auteur aussi versé dans son art saura l'intéresser dans le cours de son ouvrage.

En fixant l'époque de cette histoire soixante ans avant celle où j'écris, 1er novembre 1805, je suis censé prévenir le lecteur que je ne veux lui retracer ni les exploits d'un chevalier errant, ni les grâces d'un de nos aimables du jour. Mon héros n'aura point de clous à ses souliers, comme c'étoit la mode il y a plusieurs siècles, ni de fers à ses bottes, comme à celles qui retentissent sur les dalles à Bond-Street; mes demoiselles ne seront ni enveloppées d'un manteau d'écarlate comme la lady Alice d'une ancienne ballade, ni réduites à la nudité primitive d'une fashionable moderne dans un *Rout*.

L'époque que j'ai indiquée annonce que je m'appliquerai plus à peindre les hommes que les coutumes. Une histoire de mœurs ne peut intéresser le lecteur qu'autant que leur ancienneté les rend vénérables, ou que leur bizarrerie les fait remarquer. C'est ainsi que les cottes de mailles de nos ancêtres, et les triples fourrures de nos élégants,

peuvent convenir également à tous les héros de roman. Nous en pouvons dire autant des localités. Les immenses salles des châteaux gothiques, éclairées par le foible jour de quelques fenêtres très-étroites; la cuisine enfumée, au milieu de laquelle s'élève une énorme table de chêne couverte de hures de sanglier, de faisans, de paons, de grues, de cygnes, peuvent fournir le sujet d'agréables descriptions. On peut produire un effet bien plus grand encore, en décrivant nos fêtes... Au surplus, on peut voir ces descriptions enchanteresses dans un de nos journaux, ayant pour titre : *Le Miroir de la Mode.*

On conçoit aisément que les récits des bals, des fêtes de nos jours, plairont beaucoup plus que ceux des grandes réunions de famille, des assemblées d'étiquette qui avoient lieu il y a soixante ans. Convaincu de cette vérité, j'ai pris le parti de renoncer aux descriptions, et de ne mettre en scène que les passions du cœur humain. Ces passions sont les mêmes dans tous les états de la société : on les trouve sous les corselets d'acier du seizième siècle, sous les habits brodés du dix-huitième, comme sous le frac uni et le gilet blanc de nos jours. On ne peut disconvenir que les lois, les mœurs, les habitudes des temps, ne fassent paroître les passions sous des formes différentes; mais les armoiries restent les mêmes

pour le fond, quoique les couleurs soient changées. La colère terrible de nos pères étoit très-bien représentée par un écusson à gueules rouges; il peignoit aux yeux leurs vengeances sanglantes. De nos jours on peut donner à leurs neveux un écusson à fond de sable; il indiquera leur marche lente, sourde, mystérieuse pour se défaire adroitement de leur ennemi!... mais ils ont les mêmes sentiments, les mêmes passions. Le pair orgueilleux, qui de nos jours se contente de se servir de son crédit, de son autorité, de ses richesses, pour intenter un procès ruineux à son voisin, est le digne neveu de ce baron qui ne craignoit pas de faire mettre le feu au château de son compétiteur, et l'assommoit de sa main, s'il cherchoit à s'échapper à travers les flammes.

J'ai tiré le sujet de mon livre du grand livre de la nature, toujours nouveau, malgré les innombrables éditions qu'on en a faites. J'ai eu le bonheur de trouver dans une partie du nord de l'Écosse des contrastes qui m'ont servi à mettre de la variété dans mes récits, pour rendre mes préceptes de morale plus agréables. Je sais qu'on ne doit attendre aucun fruit de ses leçons, si l'on ne trouve le secret de les faire écouter avec plaisir, et cette tâche est bien plus difficile à remplir aujourd'hui qu'elle ne l'étoit *il y a soixante ans*.

CHAPITRE II.

Le château de Waverley-l'Honneur. — Un coup d'œil sur le passé.

Il y a soixante ans qu'Édouard Waverley, le héros de cet ouvrage, prit congé de sa famille pour rejoindre le régiment de dragons dans lequel il venoit d'obtenir une commission d'officier. Ce fut un jour de tristesse dans tout le château, celui où le jeune militaire se sépara de sir Éverard, l'oncle affectionné dont il étoit l'héritier. Une différence d'opinions politiques avoit brouillé le baronnet avec son plus jeune frère Richard, père de notre héros. Sir Éverard avoit hérité de tous les préjugés *Torys* par lesquels s'étoit toujours fait remarquer la maison de Waverley depuis la grande guerre civile. Richard, au contraire, plus jeune de dix ans, se trouvant réduit à l'humble fortune de cadet, crut n'avoir rien à gagner dans ce parti. Il s'aperçut de bonne heure que, pour faire son chemin dans le monde, il ne devoit se charger que de peu de bagages. Si les peintres trouvent beaucoup de difficultés lorsqu'ils ont à représenter plusieurs passions sur

une même figure, les moralistes ne seroient pas moins embarrassés pour déterminer les motifs de la plupart de nos actions. Richard Waverley prít pour règle de sa conduite le refrain d'une ancienne chanson :

> Sachez obéir et vous taire;
> La résistance est téméraire.

La réflexion n'auroit pas suffi, sans doute, pour détruire entièrement ses préjugés héréditaires, si Richard avoit pu prévoir que son frère, par suite d'un premier amour malheureux, se piqueroit contre le sexe jusqu'à garder le célibat pendant soixante-douze ans. La perspective d'un brillant héritage, quelque éloigné qu'il fût, l'auroit déterminé sans doute à se contenter durant la majeure partie de sa vie d'être appelé Master Richard, le frère du baronnet, dans l'espoir d'être un jour sir Richard Waverley de Waverley-l'Honneur, propriétaire d'un noble domaine et chef de l'opinion politique du comté. Mais comment Richard auroit-il pu faire ce calcul lorsque sir Éverard étoit encore à la fleur de l'âge, et sûr de pouvoir choisir une épouse dans presque toutes les familles, soit qu'il recherchât la fortune, soit qu'il préférât la beauté? Le bruit même de son mariage amusoit les voisins une fois l'année régulièrement. Son frère ne vit

donc d'autre moyen d'indépendance que dans son projet de tout être par lui-même, et d'adopter une croyance politique, plus d'accord avec la raison et ses intérêts que la foi héréditaire vouée par les Éverard à l'épiscopat et aux Stuarts. Il commença en conséquence sa carrière par une rétractation, et entra dans le monde comme un *whig* déclaré et un partisan de la maison de Hanovre.

Le ministère, à cette époque, s'occupoit prudemment d'affoiblir les rangs de l'opposition. La noblesse *tory*, redevable de son éclat au soleil de la cour, se réconcilioit peu à peu avec la nouvelle dynastie; mais les riches propriétaires des provinces, qui conservoient dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, l'antique simplicité de leurs pères, retenoient aussi tous leurs orgueilleux préjugés, jetant plusieurs fois un regard de regret et d'espérance sur Bois-le-Duc, Avignon et l'Italie. Lorsque le parti opposé parvenoit à s'attacher quelques chefs des *torys*, il avoit l'espoir fondé que cet exemple auroit de nombreux imitateurs. Richard Waverley fut accueilli des ministres d'une manière bien au-dessus des services qu'il pouvoit rendre : on reconnut cependant qu'il n'étoit pas sans talents pour les affaires publiques, et, sa première audience ayant été négociée, son succès fut rapide.

Sir Éverard apprit par les journaux, 1° que

Richard Waverley, écuyer, étoit député ministériel; 2° que Richard Waverley s'étoit distingué dans la discussion du bill sur les subsides qu'on devoit accorder au gouvernement; 3° enfin, que Richard Waverley venoit d'être nommé à l'une de ces places où la satisfaction de servir son pays est accompagnée de gratifications d'autant plus agréables qu'elles arrivent régulièrement tous les trois mois.

Ces événements se succédèrent avec tant de rapidité, qu'un nouvelliste un peu clairvoyant auroit pu indiquer les deux derniers en annonçant le premier; cependant ils ne parvinrent que successivement à sir Éverard, et, pour ainsi dire, goutte à goutte, par la *Lettre hebdomadaire de Dyer*. Nous ferons observer, en passant, au lecteur, qu'à cette époque, au lieu des courriers de la malle qui arrivent chaque jour, et qui donnent la faculté au plus petit ouvrier de comparer vingt gazettes contradictoires, dans son club de six sous, et de se mettre au courant de toutes les nouvelles de la veille, la poste n'arrivoit qu'une fois par semaine au château de Waverley, et la gazette qu'elle y apportoit devoit d'abord satisfaire la curiosité du baronnet; elle passoit ensuite entre les mains de sa respectable sœur et de son vénérable sommelier; elle séjournoit dans les antichambres et chez le concierge

avant de faire le tour de la paroisse et de passer ensuite aux gentilshommes et gros fermiers des environs ; elle s'arrêtoit enfin chez le bailli, couverte de crasse et tombant en lambeaux.

Cette lente succession des nouvelles fut dans cette occasion un avantage pour Richard Waverley, car si sir Éverard eût appris à la fois toutes ses trahisons, il n'auroit guère eu sujet de se féliciter de sa politique. Le baronnet, quoique d'un caractère très-doux, n'étoit point insensible. La conduite de son frère le blessa vivement. Sa baronnie n'étoit grevée d'aucune substitution, parce qu'il n'étoit jamais entré dans l'esprit d'aucun des barons de Waverley qu'un jour un de leurs descendants pourroit se conduire comme venoit de le faire sir Richard ; et, la substitution eût-elle existé, le mariage du propriétaire eût pu tromper l'espérance des collatéraux. Sir Éverard hésita long-temps avant de prendre une détermination.

Il examina son arbre généalogique orné d'écussons, d'emblèmes et de devises honorables. Il vit avec une satisfaction toujours nouvelle pour lui, qu'il descendoit de sir Hildebrand Waverley, par Alfred, l'aîné de ses fils. Il trouva aussi dans les mémoires de la famille que, par suite d'un grand procès, qui eut lieu en 1670, il ne devoit plus regarder comme faisant partie de ses mem-

bres les Waverleys de Highleypark, quoiqu'ils descendissent de la même souche. Cette branche s'étoit avilie et dégradée à leurs yeux, en s'alliant aux Oliviers Bradshawe de Highleypark, qui, ayant les mêmes armoiries que Bradshawe le régicide, avoient osé les réunir à celles des Waverleys. Toutes ces circonstances étoient entièrement effacées en ce moment du souvenir de sir Éverard; il n'étoit occupé que de l'état d'abjection et de servitude dans lequel son frère venoit de tomber. Si Clippurse, le procureur qu'il avoit fait appeler, fût arrivé une heure plus tôt, il n'eût pas hésité à faire une substitution de la belle propriété de Waverley et de ses dépendances; mais une heure de réflexion produit souvent de grands changements dans les projets conçus dans un premier mouvement de colère.

M. Clippurse trouva sa seigneurie profondément occupée à réfléchir; il se garda bien d'oser l'interrompre. Il se contenta de tirer son écritoire de sa poche, de préparer ses plumes, et d'attendre dans un silence respectueux les ordres de son patron. Cette petite manœuvre déplut à sir Éverard, qui la prit pour un reproche sur son indécision. Il se tourna vers le procureur, dans l'intention de lui dire qu'il ne le feroit pas attendre plus long-temps; mais le soleil qui venoit de se dégager d'un nuage épais, darda subitement

ses rayons dans l'intérieur du cabinet, et particulièrement sur l'écusson de la famille, orné de trois hermines d'argent sur un champ d'azur, avec cette devise : *Sans tache.* — Périsse le nom de Waverley ! dit sir Éverard en lui-même, j'y consens, plutôt que de voir cet emblème de l'honneur et de la loyauté souillé par les armes déshonorées d'un traître.

Cette réflexion fut en partie l'effet du passage d'un rayon du soleil qui donna tout juste au procureur le temps de tailler sa plume ; sa peine fut inutile. On le renvoya en l'invitant à se tenir prêt à se rendre aux ordres qu'on lui transmettroit.

L'apparition de M. Clippurse chez le baronnet, avoit donné lieu à mille conjectures dans cette partie du monde, dont le château de Waverley étoit le centre. Mais les plus avisés politiques de ce microscome augurèrent encore pire pour Richard Waverley d'un événement qui suivit de près son apostasie. Ce ne fut rien moins qu'une excursion que fit le baronnet en voiture à six chevaux, suivi de quatre laquais en grande livrée, pour aller rendre visite à un illustre pair qui habitoit à l'extrémité du comté ; il y étoit connu pour un des plus chauds partisants des *torys*, et se trouvoit père de six filles charmantes et nubiles.

On devine aisément que sir Éverard fut très-bien reçu, mais, par malheur pour lui, il fixa son choix sur miss Émilie, la plus jeune des sœurs. Elle reçut ses soins avec un embarras qui annonçoit tout à la fois qu'elle n'osoit le refuser, mais qu'elle ne se trouvoit pas très-heureuse de la préférence qu'il lui donnoit. Sir Éverard ne put s'empêcher de remarquer cette réception inattendue; mais la comtesse lui fit observer, en mère prudente, que l'air de contrainte de sa fille provenoit de sa vie retirée, et le sacrifice eût pu s'accomplir comme cela est arrivé dans mainte circonstance semblable, sans le courage d'une sœur aînée qui révéla au noble prétendu que sa sœur avoit fixé son choix sur un jeune officier de fortune, de ses proches parents. Sir Éverard parut très-ému en apprenant ces détails, qui lui furent confirmés dans une entrevue particulière par la jeune miss elle-même, que la crainte du courroux de son père rendit toute tremblante.

L'honneur et la générosité étoient des vertus héréditaires dans la famille des Waverley; aussi sir Éverard s'empressa-t-il de renoncer à lady Émilie avec une grâce et une délicatesse dignes d'un héros de roman. Avant de quitter le château de Blandeville, il eut même l'adresse d'obtenir du père qu'elle seroit unie à l'objet de son choix. Nous ne connoissons pas exactement les argu-

ments dont il se servit dans cette occasion, mais nous savons, à n'en pas douter, qu'aussitôt que cet arrangement eut été terminé, le jeune officier s'avança avec une rapidité qui n'avoit jamais eu d'exemple, malgré son mérite personnel.

Quoique rendu moins pénible par le sentiment de sa conduite noble et généreuse, ce premier échec influa sur le reste de la vie de sir Éverard. Son projet de mariage avoit été l'effet d'un accès d'indignation; les démarches que doit faire un soupirant s'accordoient peu avec la gravité de son indolence naturelle; cependant son amour-propre se trouvoit humilié de la manière dont son intrigue amoureuse s'étoit brusquement terminée, et la satisfaction d'avoir heureusement échappé au malheur d'épouser une femme qui ne l'auroit jamais aimé ne suffisoit pas pour lui rendre sa tranquillité ordinaire. Il reprit enfin le chemin du château de Waverley-l'Honneur, sans avoir fait un autre choix. Il ne se laissa séduire ni par les soupirs de cette belle confidente qui n'avoit révélé l'inclination de sa sœur que par pure affection, ni par les attaques indirectes, les demi-mots de la mère, et les éloges que le comte ne cessoit de faire de la prudence, du bon sens, de la douceur admirable de ses cinq filles aînées. L'idée du mauvais succès qu'avoit eu sa première démarche ne lui permit pas de s'exposer

à l'affront d'un nouveau refus et à perdre son temps et ses peines. Il se décida donc à vivre au château de Waverley sur le pied d'un vieux baron anglais, aussi riche que noble. Sa sœur, miss Rachel Waverley, présidoit à sa table; et ils devinrent peu à peu, lui vieux garçon, elle vieille fille, en se soumettant de la meilleure grâce aux ennuis du célibat. Le ressentiment de sir Éverard envers son frère s'étoit affoibli lentement, mais d'une manière très-sensible. Quelque forte que fût l'antipathie qu'il avoit pour les *whigs* et pour les favoris des ministres, il ne put jamais se décider à faire des démarches qui auroient pu nuire à son frère; il se contenta de se conduire à son égard avec la plus grande froideur.

Un heureux incident vint renouer leur ancienne amitié. Richard avoit épousé une jeune personne d'une très-grande famille; il espéroit que cette alliance ne lui seroit pas inutile pour son avancement. Elle lui apporta en dot un domaine de quelque valeur qui n'étoit éloigné du château de Waverley que de quelques milles.

Le petit Édouard, le héros de cet ouvrage, alors dans sa cinquième année, étoit leur seul enfant. Le hasard voulut qu'en se promenant avec sa gouvernante, il s'écartât de plus d'un mille de Brere-Wood, où habitoit sa famille. Son attention fut vivement excitée par une voiture dorée,

attelée de six énormes chevaux noirs, aussi richement harnachés que ceux du lord-maire de Londres dans les jours de grande cérémonie. La voiture étoit arrêtée, et attendoit que sir Éverard eût achevé de donner ses ordres concernant une nouvelle ferme qu'il faisoit bâtir. Je ne puis dire si cet enfant avoit eu pour nourrice une Galloise ou une Écossaise, et par quel moyen extraordinaire il étoit parvenu à conserver l'idée d'un écusson orné de trois hermines, et à le regarder comme sa propriété : quoi qu'il en soit, il n'eut pas plutôt aperçu les armoiries, qu'il chercha à s'en emparer. Les remontrances de sa gouvernante furent inutiles; il persista à vouloir monter dans la voiture. Sir Éverard arriva sur ces entrefaites. La rencontre ne pouvoit être plus heureuse pour l'enfant, car son oncle n'avoit pu s'empêcher de soupirer en quittant les enfants du fermier dont il faisoit bâtir la maison. Quand il vit devant lui un enfant frais et vermeil, portant son nom, et réclamant son titre héréditaire, il n'hésita pas à croire qu'il fût envoyé par la Providence, et dès ce moment il en fit l'objet de toutes ses affections et de toutes ses espérances. La voiture ramena l'enfant et sa gouvernante à Brere-Wood, et sir Richard fut invité à venir au château de Waverley-l'Honneur. Il y eut pendant long-temps dans leurs entrevues plus de civilité

et de cérémonial que de cordialité fraternelle; mais cet état de choses suffisoit à l'un et à l'autre.

La société de son petit neveu flattoit l'orgueil héréditaire de sir Éverard, qui pouvoit librement consacrer toutes ses affections à l'enfant qui devoit perpétuer sa noble race. Richard Waverley voyoit dans cet attachement toujours croissant, les moyens de s'assurer, sinon pour lui, du moins pour son fils, un héritage dont il eût craint de compromettre la succession en vivant plus intimement avec un homme du caractère et des opinions de son frère. Par une espèce de convention tacite, le jeune Édouard passoit presque toute l'année au château, quoique les deux familles ne se fissent que des visites de cérémonie; l'oncle et le père présidoient également à son éducation : mais nous renverrons ces détails au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Éducation.

L'ÉDUCATION de notre héros éprouva beaucoup de variations. Dans son enfance, l'air de Londres nuisoit à sa santé, ou du moins paroissoit lui nuire, ce qui est à peu près la même chose. Aussi, lorsque sir Richard étoit appelé à Londres, soit pour assister aux séances du parlement, soit pour suivre des affaires d'intérêt, le jeune Édouard étoit transféré au château de Waverley, où il changeoit de maîtres et de leçons, aussi bien que de résidence. On auroit pu remédier à cet inconvénient en lui donnant un précepteur permanent; mais son père pensoit qu'un précepteur de son choix seroit sans doute mal reçu au château de Waverley, et que si c'étoit sir Éverard qui le choisît, il risquoit d'introduire dans sa famille un hôte désagréable, sinon un espion politique. Il fit donc consentir son secrétaire particulier, jeune homme plein de goût et d'instruction, à consacrer une heure ou deux à l'éducation d'Édouard pendant qu'il restoit à Brere-Wood-Lodge; et il laissoit son oncle responsable de ses progrès

pendant son séjour au château. Sous quelques rapports, le jeune Édouard n'y étoit pas sans secours littéraires. Le chapelain de sir Éverard, sorti de l'université d'Oxford, et qui y avoit perdu sa place de professeur, pour avoir refusé de prononcer le serment à l'avénement de Georges Ier., étoit non-seulement très-versé dans les études classiques, mais il avoit des connoissances étendues dans les arts et dans les sciences, et possédoit plusieurs langues vivantes; mais il étoit vieux et indulgent. L'interrègne de son autorité sur le jeune Édouard lui faisoit tellement perdre l'habitude d'en faire usage, que lorsque son élève rentroit sous sa surveillance, il lui laissoit à peu près la liberté d'étudier lorsqu'il vouloit, et ce qu'il vouloit. Ce défaut d'ordre auroit été tout-à-fait préjudiciable pour un enfant d'une conception lente, qui, sentant que c'étoit un pénible travail que d'apprendre, auroit tout négligé loin de l'œil de son maître : ce n'eût pas été moins dangereux pour un élève en qui le tempérament eût été plus puissant que l'imagination ou la sensibilité, et qu'une irrésistible influence eût appelé à la chasse et aux autres plaisirs de la jeunesse depuis le matin jusqu'au soir. Mais Édouard Waverley n'avoit aucun de ces deux caractères. Il avoit l'esprit si vif et si prompt à tout saisir, que, comme diroit un chasseur, son maître n'avoit

autre chose à faire qu'à l'empêcher de dépasser le gibier, c'est-à-dire à l'empêcher d'acquérir des connoissance d'une maniere légère, vague et sans méthode. Il avoit encore à le préserver d'un autre danger non moins grave, de cette indifférence apathique qui ne se trouve que trop souvent jointe à l'imagination la plus brillante et à l'esprit le plus heureux ; je veux parler de cette indolence de tempérament qui ne peut être stimulée que par de puissants attraits, et qui renonce à l'étude aussitôt qu'elle a satisfait sa curiosité, goûté le plaisir de vaincre les premiers obstacles, et épuisé le charme de la nouveauté.

Édouard se livroit avec ardeur à chaque auteur classique dont son précepteur lui proposoit la lecture. Il se familiarisoit assez avec son style pour comprendre le sujet du livre, qu'il finissoit, si l'ouvrage l'amusoit. Mais vainement essayoit-on de fixer son attention sur la différence des idiomes, sur les remarques critiques et philologiques, la beauté d'une expression, ou les combinaisons artificielles de la syntaxe : — Je sais lire, et je comprends un auteur latin, disoit-il avec la présomption et la légèreté téméraire d'un jeune écolier de quinze ans, Scaliger et Bentley n'en savoient pas davantage. — Hélas ! pendant qu'on lui permettoit ainsi de ne lire que pour son amusement, il étoit bien éloigné de s'apercevoir qu'il perdoit

sans retour l'occasion d'acquérir l'habitude de s'appliquer utilement à l'étude, de parvenir à doubler les forces de son entendement par la réflexion, et de se mettre à même de faire continuellement de nouvelles découvertes au moyen de l'analyse, art bien plus précieux que cette science, objet principal de l'enseignement.

On me dira sans doute qu'il faut rendre l'étude agréable si l'on veut la rendre profitable; qu'il ne faut jamais perdre de vue ce qu'a dit Le Tasse: — Nous frottons de miel les bords de la coupe que nous présentons à un enfant malade. Trompé par cet innocent artifice, il avale une potion désagréable mais salutaire, et la santé qu'il recouvre est le doux fruit de son erreur. — Mais un siècle comme le nôtre, où les enfants apprennent les sciences les plus abstraites par la séduisante méthode *des jeux instructifs*, n'a guère à redouter les conséquences d'un enseignement trop austère et trop sérieux; l'histoire d'Angleterre est aujourd'hui réduite à un jeu de cartes, les problèmes de mathématiques à un jeu d'énigmes, et l'arithmétique s'acquiert au bout d'une semaine d'exercice sur une méthode nouvelle du jeu royal de l'oie. Espérons qu'on ne s'en tiendra pas à ces premiers essais, que bientôt on ne se servira plus d'autre méthode pour enseigner la morale et la religion, et que ce soin ne sera plus confié à des

personnes réservées, inspirant la crainte et le respect par leur âge et par leur gravité, mais bien aux aimables habitués des cercles du beau monde.

Oserai-je prendre la liberté de leur demander, à mon tour, s'il n'est pas à craindre que les jeunes gens qui n'ont étudié qu'en jouant, ne soient incapables, lorsqu'ils seront hommes, de toute étude sérieuse, de toute application suivie, et qu'ils ne regardent comme un jeu les devoirs qu'ils auront à remplir dans la société? N'est-il pas à craindre que les mêmes élèves qui n'auront reçu de leçons sur la religion que sous la forme d'un jeu, se fassent un jeu de leur religion?

La permission qu'on avoit donnée à notre héros de suivre ses goûts et ses caprices dans ses études influa d'une manière bien funeste sur son caractère, et lui prépara bien des désagréments et bien des chagrins. Le désir de s'instruire, l'amour de l'étude ne servirent qu'à rendre indomptable son imagination naturellement fougueuse.

La bibliothéque du château de Waverley étoit placée dans une immense voûte gothique entourée d'une galerie. C'étoit là que pendant plusieurs siècles on avoit entassé, sans goût et sans choix, une prodigieuse quantité de livres sur toutes sortes de matières, non pour l'utilité des habitants du château, mais comme une marque de richesse et de splendeur. Édouard eut la faculté

de puiser à son gré dans ce vaste réservoir. Pendant ce temps-là son gouverneur s'occupoit de ses études particulières sur la controverse, sur la théologie et sur la politique. Il n'étoit point indifférent aux progrès de l'héritier de son maître; mais il faisoit valoir toutes sortes de raisons pour être déchargé du soin de lui servir de guide dans ce labyrinthe.

Sir Éverard n'avoit jamais aimé l'étude. Il croyoit que l'application et la lecture nuisent à la santé en troublant la tranquillité de l'esprit; miss Rachel partageoit son opinion. Ils étoient persuadés l'un et l'autre qu'il suffit de parcourir un livre des yeux, sans chercher à suivre les idées de l'auteur. Le jeune Waverley se trouva donc, au milieu de cette collection de livres, rassasié, fatigué de la lecture, tandis qu'un mentor habile eût pu entretenir et nourrir en lui le désir de s'instruire. Il étoit comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail au milieu de l'Océan; il ne lisoit qu'à bâtons rompus; sans achever un ouvrage ou même un volume. Je crois qu'une des causes qui font que l'on trouve dans les premiers rangs de la société peu de personnes véritablement instruites, c'est la facilité qu'elles ont de quitter, de reprendre tel ou tel volume lorsque cela leur plaît. Le pauvre, au contraire, qui n'a qu'un petit nombre de livres à sa disposition,

s'empresse d'en tirer parti; la crainte d'en être séparé par quelque évènement malheureux lui fait faire des efforts continuels pour les graver dans sa mémoire. Édouard ressembloit à ces gourmands dont le palais est blasé, et qui se contentent d'effleurer d'une dent dédaigneuse la pellicule soyeuse de la pêche dorée par le soleil. Comme il ne lisoit que pour se distraire, pour s'amuser, il devenoit de jour en jour plus difficile, et finit par être entièrement dégoûté.

Cependant, avant de parvenir à ce dégoût général pour toute sorte de lecture, il avoit enrichi sa mémoire, qui se trouvoit des plus heureuses, d'un mélange confus et varié de plusieurs connoissances non moins curieuses que solides. Dans la littérature anglaise, il s'étoit rendu familier avec Shakspeare, Milton, et avec nos vieux auteurs dramatiques; il possédoit quelques passages des chroniques de nos premiers historiens; mais il connoissoit surtout Spencer, les Drayton, et maints autres poëtes qui se sont fait un nom dans la carrière des fictions. Ces ouvrages sont de tous les plus séduisants pour une imagination jeune encore, avant que les passions se soient éveillées et demandent une poésie plus sentimentale.

La littérature italienne lui offrit un champ plus vaste encore. Il avoit lu, ou pour mieux

dire il avoit dévoré les nombreux poëmes qui, depuis ceux du *Pulci,* ont été les ouvrages favoris de l'Italie. Il étoit au courant de toutes les nouvelles qui, depuis le *Décaméron*, se sont succédées avec tant de rapidité, et qui nous offrent tant d'invention, d'élégance et de traits d'esprit. Il avoit lu tous les bons auteurs classiques, il étoit à même de les juger, et de leur assigner le rang qu'ils devoient occuper. Il avoit trouvé dans la littérature française une collection inépuisable de mémoires qui ne sont pas plus véridiques que des romans, et une immense quantité de romans écrits si naturellement, qu'on pourroit aisément les faire passer pour des mémoires. Les pages savantes de Follard, ses brillantes dissertations sur le grand art de la guerre et sur les tournois, avoient fixé son attention d'une manière toute particulière. *Brantôme* et *de Lanoue* lui avoient appris à distinguer l'apparence de la réalité; à comparer le caractère franc, loyal, quoique superstitieux, des fauteurs de la ligue, avec l'âpreté, la rudesse sauvage, l'esprit inquiet des huguenots. Les auteurs espagnols avoient rempli sa tête de prouesses chevaleresques et de romanesques passions. Les productions modernes des écrivains des pays du Nord ne durent point être indifférentes à un jeune homme qui cherchoit plutôt à exciter son imagination qu'à satisfaire son juge-

ment. Bref, Édouard étoit beaucoup plus instruit que ne le sont ordinairement les jeunes gens de son âge et de son rang; cependant on pouvoit sans injustice le regarder comme un ignorant, puisqu'il n'avoit rien appris de ce qui peut ajouter à la dignité de l'homme et le mettre à même de remplir avec gloire un emploi brillant dans la société.

La moindre surveillance de la part de ses parents auroit pu le préserver de ces lectures inutiles, et par-là même dangereuses; mais sa mère mourut sept ans après la réconciliation des deux frères, et son père, qui depuis cet événement faisoit plus habituellement sa résidence à Londres, étoit trop occupé de ses spéculations d'intérêt et de ses projets d'avancement pour ne pas s'en tenir tranquillement au rapport qu'on lui faisoit qu'Édouard aimoit beaucoup les livres; il en concluoit qu'il pourroit parvenir à être évêque. S'il avoit pu lire au fond du cœur de son fils, et analyser ses inclinations naissantes, il en auroit tiré une conséquence bien différente.

CHAPITRE IV.

Châteaux en Espagne.

Nous avons déjà parlé de l'indifférence qu'Édouard avoit contractée par ses lectures mal digérées; il étoit non-seulement devenu incapable de lire sérieusement avec ordre et méthode, mais il avoit fini par se dégoûter de tout ce qui lui avoit plu d'abord. Il étoit dans sa seizième année, lorsque son goût pour la solitude et son caractère mélancolique et rêveur commencèrent à se manifester, et à donner des inquiétudes à son oncle. Sir Éverard essaya de le tirer de cette apathie en l'invitant à se livrer aux exercices de la chasse, qu'il avoit beaucoup aimée lui-même dans sa jeunesse. Édouard trouva d'abord un plaisir assez vif à manier le fusil; mais, lorsqu'il fut parvenu à s'en servir avec adresse, cet amusement cessa d'en être un pour lui.

Le printemps d'après, le livre si attrayant du vieil Isaac Walton, détermina Édouard à s'armer de la ligne; mais de toutes les distractions inventées pour l'usage des oisifs, la pêche est la moins

propre à amuser un caractère non moins impatient qu'indolent. La ligne fut bientôt mise de côté. Il auroit pu trouver, comme tant d'autres, des distractions au sein de la société, et surtout grâces à l'exemple des jeunes gens de son âge; mais il n'y avoit presque personne dans son voisinage qu'il aimât à fréquenter: et les jeunes gentilshommes que le hasard lui faisoit rencontrer n'avoient ni les manières, ni les connoissances qui auroient pu lui rendre leur société agréable; il ne sentoit pas la moindre envie d'adopter leur genre de vie, et de se livrer aux amusements qui faisoient leur principale occupation.

Depuis l'époque de la mort de la reine Anne, sir Éverard s'étoit démis de sa charge au Parlement, et, comme le temps avoit emporté la plupart de ses amis et de ses connoissances, il se vit peu à peu entièrement exclu de la société; de manière que, lorsque Édouard se trouvoit avec quelques jeunes gens de son rang, dont l'éducation avoit été soignée, il sentoit qu'il leur étoit inférieur, non faute d'instruction, mais parce qu'il ne savoit pas faire valoir celle qu'il avoit acquise: son amour-propre humilié lui donna bientôt une antipathie complète pour le monde. L'idée vraie ou fausse d'avoir manqué à quelque règle de politesse ou de convenance le mettoit à la torture; eût-il été réellement coupable des torts

qu'il se supposoit, il n'eût pas éprouvé de plus cruelles angoisses. Son inexpérience, sa timidité ne cessoient d'offrir à ses yeux les fautes qu'il avoit faites contre l'étiquette et les usages du beau monde, et le ridicule ineffaçable dont il s'étoit couvert. On ne sauroit se plaire ni être heureux là où l'on se sent déplacé; il n'est donc pas surprenant qu'Édouard eût pris la société en aversion, parce qu'il n'avoit pas encore acquis l'habitude d'y figurer avec aisance et en cherchant à s'y rendre agréable.

Tout le temps qu'il passoit avec son oncle et avec sa tante étoit rempli par le récit de vieilles histoires qu'il avoit entendues cent et cent fois; cependant elles enflammoient souvent son imagination toujours active. En effet, ces récits merveilleux sur la famille des Waverleys, que sir Éverard avoit appris par tradition, et qu'il ne cessoit de répéter, pourroient être opposés à ceux de l'ambre: cette substance, précieuse par elle-même, renferme quelquefois des pailles et des parties terreuses, et les récits du baronnet, quoique très-insignifiants, quoique dépouillés d'agrément et de grâce, servoient cependant à transmettre le souvenir de plusieurs hauts faits dignes d'admiration; ils renfermoient des détails qu'on auroit inutilement cherchés dans les chroniques du temps. Si le jeune Édouard bâilloit quelque-

fois au long récit des diverses alliances de ses illustres ancêtres ; s'il maudissoit souvent en lui-même les longs et fastidieux détails de son oncle, concernant les mariages qui avoient uni les membres de la famille de Waverley à de hauts et puissants barons et chevaliers ; s'il maudissoit avec toute l'amertume d'Hotspur [1] (malgré tout ce qu'il devoit aux trois hermines) les termes emphatiques du blason, tels que *griffons, dragons ailés, aigles à deux têtes*, etc., il prenoit cependant quelquefois un vif intérêt à ces récits, et les écoutoit avec la plus grande attention.

Les hauts faits d'armes de Wilibert de Waverley dans la Terre-Sainte, sa longue absence, et les dangers sans nombre qu'il avoit courus ; son retour dans sa patrie, son apparition inattendue dans son château, le jour même où la fiancée de son cœur venoit de s'unir en secondes noces au héros qui l'avoit protégée pendant si long-temps; la générosité qu'avoit eue ce noble croisé de renoncer à ses droits pour aller s'ensevelir dans un cloître, sa résignation, sa patience; tous ces récits et autres semblables faisoient la plus forte impression sur notre jeune ami ; son cœur se gonfloit, sa respiration s'embarrassoit, et ses yeux étoient inondés de larmes. Il n'éprouvoit pas une émotion

[1] Shakspeare, *Henry IV*.

moins vive lorsque sa tante, miss Rachel, lui racontoit les souffrances et le courage de lady Alix Waverley, à l'époque de la grande guerre civile. Il régnoit une expression de bonté, de sensibilité, de grandeur, sur tous les traits de la figure de cette respectable demoiselle, lorsqu'elle rendoit compte de la manière dont Charles Ier, après la malheureuse bataille de Worcester, vint chercher un asile momentané au château de Waverley, qui bientôt fut investi par un gros de cavalerie ennemie; comment milady se détermina à faire sortir son fils avec quelques domestiques, leur ordonnant de se faire tuer, s'il le falloit, et d'opposer la plus vigoureuse résistance au moins pendant une heure, pour que le roi eût le temps de se sauver. — Que Dieu te récompense comme tu le mérites! s'écrioit miss Rachel en arrêtant ses regards sur le portrait de cette héroïne : que Dieu te récompense, femme incomparable, toi qui n'hésitas pas de sacrifier la vie de ton fils pour sauver celle de ton roi! On amena bientôt au château, ajoutoit-elle, un prisonnier mortellement blessé; vous pouvez voir encore les traces de son sang sur le grand escalier et dans le grand salon; il y expira aux pieds de sa mère. Il y eut, à ce dernier moment, entre la mère et le fils, un échange des sentiments les plus nobles et les plus généreux. Le mourant apprit, par un regard, que

son entreprise avoit eu le succès qu'il en attendoit. Je me rappelle très-bien avoir vu une personne qui connoissoit et qui aimoit tendrement ce brave jeune homme. Miss Lucy Saint-Aubin renonça au mariage pour se livrer tout entière aux regrets les plus douloureux. Sa beauté, sa naissance, sa fortune lui donnoient le droit de prétendre aux partis les plus brillants; mais elle refusa toutes les offres qui lui furent faites; elle ne cessa, jusqu'au dernier jour de sa vie, de porter le deuil pour son pauvre William, à qui elle avoit été fiancée. Sa mort arriva... Je ne puis me rappeler la date précise, mais je crois que ce fut dans le mois de novembre de l'année où, se sentant très-mal, elle demanda instamment qu'on la portât encore une fois au château de Waverley. Elle parcourut tous les endroits où elle s'étoit trouvée avec mon grand-oncle; elle voulut qu'on levât les tapis pour considérer, pour la dernière fois, les traces de ce noble sang. Ah! si les larmes eussent été capables de les effacer, on ne les verroit plus aujourd'hui; tous les yeux en versèrent! Vous saurez, mon cher Édouard, que les arbres parurent partager la douleur générale, car sans qu'il y eût le moindre souffle de vent, toutes les feuilles tombèrent autour de Lucy. Hélas! tout en elle annonçoit qu'elle ne les verroit plus reverdir.

Après avoir entendu les récits de ces événements merveilleux, Édouard se retiroit à l'écart pour se livrer aux sentiments qu'ils avoient fait naître en lui. Dans un des coins de la bibliothéque éclairée par la foible lueur des derniers tisons du vaste foyer, notre héros aimoit à jouir d'une espèce de fantasmagorie mentale; son imagination se montoit par degrés, et finissoit par lui rendre sensibles les objets dont il étoit occupé. Il voyoit les riches préparatifs de noce qui se faisoient au château de Waverley, la taille haute et majestueuse de son ancêtre en costume de pèlerin, tranquille spectateur de la félicité de son héritier supposé et de sa prétendue; la surprise occasionée par la scène de la reconnoissance; le mouvement tumultueux de tous les vassaux qui couroient aux armes; la stupeur du fiancé; la confusion de la malheureuse épouse; le désespoir muet et concentré de Wilibert; son air plein de noblesse et de dignité, en jetant sur le parquet son épée à demi tirée, et sa fuite précipitée loin du château de ses pères.

L'imagination d'Édouard lui présentoit une autre scène, d'après le tableau de miss Rachel. Il voyoit milady Waverley assise sur sa terrasse, prêtant une oreille attentive pour distinguer les pas du cheval du roi, et cherchant à découvrir des yeux son fils chéri. Il voyoit sur sa figure la

double expression de la crainte et de l'espoir pour son fils et pour son roi, quand elle croyoit entendre le cliquetis des armes au moindre mouvement des feuilles. Il distinguoit dans le lointain un bruit sourd, semblable à celui d'un torrent impétueux; peu à peu ce bruit devenoit plus sensible, Édouard finissoit par reconnoître les pas des chevaux, les cris des combattants, les décharges de la mousqueterie : il voyoit un paysan hors d'haleine entrer dans la cour du château, apportant la triste nouvelle... Nous ne pousserons pas plus loin cette description.

On conçoit aisément que, d'après la tournure romanesque de son esprit, Édouard devoit se complaire dans ce monde idéal, et qu'il devoit éprouver la plus grande peine lorsqu'on venoit l'en arracher. On donnoit, dans le pays, le nom de *Chasses de Waverley* aux terres dont le château étoit environné, parce qu'elles étoient d'une étendue beaucoup plus considérable que le parc le plus spacieux; ce n'étoit autrefois qu'une forêt déserte, qui, quoique distribuée en vastes clairières, servoit de retraite aux bêtes fauves, et conservoit toujours des traces de son ancienne solitude; elle étoit coupée en tout sens par de larges avenues aujourd'hui embarrassées par d'épais buissons, mais qui avoient été, dans d'autres temps, le rendez-vous des belles pour assister à

la chasse au cerf, le voir déchirer par les chiens courants, ou pour lancer elles-mêmes la flèche meurtrière contre son flanc palpitant. On y voyoit encore un monument de forme gothique, couvert d'herbe touffue, qu'on appeloit *Halte de la reine.* On racontoit que la reine Élisabeth elle-même y avoit tué de sa propre main six chevreuils. C'étoit de ce côté qu'Édouard aimoit à diriger ses promenades. Quelquefois, un fusil sur l'épaule, son chien derrière lui, un livre dans sa poche, il suivoit une des longues avenues; après une montée de plusieurs milles, elle se rétrécissoit peu à peu, et ne formoit plus qu'un passage étroit entre des rocs escarpés entièrement couverts de bois, en forme de voûte. On se trouvoit tout à coup et sans s'y attendre sur les bords d'un petit lac très-profond, mais tranquille, et qu'on appeloit pour cette raison *le miroir du bois.* Dans les temps reculés, on avoit bâti une tour sur un rocher presque entièrement entouré par les eaux; on lui avoit donné le nom de *Citadelle de Waverley*, parce que plusieurs fois cette presqu'île avoit offert un asile à cette famille dans les guerres terribles de la maison d'York contre celle de Lancastre. C'est dans cette tour solitaire que les derniers partisans de la Rose blanche établirent leurs magasins, et par ce moyen osèrent soutenir leurs prétentions, jusqu'à l'époque où

le fameux Richard de Glocester parvint à s'en rendre maître. C'est encore là que se maintint long-temps un parti de cavalerie commandé par Nigel Waverley, frère cadet de ce William dont miss Rachel aimoit tant à raconter la mort héroïque. Dans ces lieux solitaires et silencieux, Édouard se plaisoit à donner essor à son imagination : semblable à l'enfant entièrement occupé du soin d'arranger, d'embellir son château de cartes, il se représentoit des scènes merveilleuses, plus brillantes que toutes celles dont il avoit entendu parler. Nous verrons dans le chapitre suivant le résultat de l'habitude qu'il avoit contractée de se livrer sans mesure à ses vagues rêveries.

CHAPITRE V.

Choix d'une profession.

D'APRÈS tous ces détails minutieux sur la jeunesse de Waverley et la direction que ses premières habitudes avoient dû nécessairement imprimer à son imagination, le lecteur croit peut-être que je vais lui offrir, dans l'histoire suivante, une imitation du roman de Cervantes. Mais je suis trop prudent pour avoir une telle prétention. Mon intention n'est pas de marcher sur les traces de cet inimitable auteur et de peindre comme lui ce genre de folie qui métamorphose les objets au moment même où ils frappent les sens; je cherche à décrire cet autre égarement d'esprit bien plus commun, qui laisse voir les choses dans leur réalité, mais avec les couleurs romanesques qu'il leur prête lui-même.

Édouard Waverley étoit si loin de s'attendre à retrouver dans les autres sa manière de voir et de sentir, il étoit si loin d'espérer que les illusions flatteuses auxquelles il s'abandonnoit avec tant de plaisir pourroient un jour se réaliser, qu'il ne craignoit rien tant que de laisser percer des sentiments qui étoient le fruit de ses rêveries. Il n'a-

voit jamais désiré d'avoir un confident, et il sentoit si bien le ridicule auquel il s'exposeroit, que s'il avoit eu à choisir entre une punition non infamante et la nécessité de faire lui-même une peinture exacte du monde idéal dans lequel il passoit la plus grande partie de ses jours, il n'auroit pas balancé à se soumettre de préférence au châtiment. Son secret et son isolement lui devinrent doublement chers, lorsqu'en avançant dans la vie, il sentit l'influence des passions naissantes. Des nymphes d'une grâce et d'une beauté parfaites commencèrent à jouer un rôle dans ses aventures idéales, et il ne tarda pas à regarder autour de lui pour comparer les femmes du monde réel, avec celles qu'il s'étoit créées dans son imagination.

La liste des belles qui venoient le dimanche étaler leur toilette à l'église de Waverley n'étoit ni nombreuse ni choisie. La plus passable d'entre elles étoit miss Sissly, ou, comme elle préféroit d'être appelée, miss Cécilia Stubbs, fille du chevalier Stubbs. Je ne sais si c'étoit par le plus grand hasard du monde (phrase qui, sur les lèvres d'une femme, n'exclut pas toujours certaines intentions) ou bien par une conformité de goûts, que miss Cécilia se trouvoit assez souvent sur le passage du jeune Édouard dans ses promenades favorites à travers le parc de Waverley. Il n'avoit pas eu

encore le courage de l'aborder, mais la rencontre produisoit toujours son effet. Un amant romanesque est un amant d'une nature fort extraordinaire, qui assez souvent ne s'inquiète pas de quelle matière il forme l'objet de son adoration; et si la nature a départi quelques charmes à cet objet de ses vœux, il jouera très-bien le rôle du joaillier ou du derviche du conte des Sept Amants; et, trouvant dans son imagination de quoi la doter richement, il lui donnera une beauté céleste, et toutes les autres qualités que peut fournir un monde intellectuel. Déjà notre jeune enthousiaste avoit trouvé dans miss Cécilia assez de charmes pour la placer au rang d'une déesse, ou pour le moins à côté de sa céleste patronne. Miss Rachel Waverley, après plusieurs indices qu'elle avoit recueillis, crut qu'il étoit temps de prévenir le moment de l'apothéose. Dieu merci, la plus simple, la plus ingénue des femmes a toujours, dans ces sortes d'affaires, une pénétration d'instinct qui à la vérité lui fait supposer quelquefois ce qui n'existe pas, mais qui lui montre du moins assez ordinairement ce qui existe. Miss Rachel s'attacha avec une grande prudence à éluder le danger plutôt qu'à le combattre ouvertement. Elle insinua à son frère la nécessité de faire voyager l'héritier de la famille, afin qu'il acquît la connoissance d'un autre monde que celui que lui

offroit sa résidence continuelle au château de Waverley. Sir Éverard se refusa d'abord à une proposition qui tendoit à le séparer de son neveu. Édouard étoit studieux, il en convenoit, mais il avoit toujours entendu dire que la jeunesse étoit le temps de l'étude, et il n'y avoit pas à douter que lorsqu'il auroit satisfait son amour pour les lettres, et rempli sa tête de nombreuses connoissances, Édouard se livrât aux amusements et aux occupations de la campagne. Quant à lui, il avoit souvent regretté de ne pas avoir consacré à l'étude une partie de sa jeunesse, parce que, disoit-il, — Je n'en aurois pas manié le fusil, ni chassé avec moins d'adresse, et j'aurois eu le plaisir de faire retentir le plafond de Saint-Étienne d'un beau et long discours, au lieu de me contenter de ces votes négatifs avec lesquels j'attaquois toutes les mesures du gouvernement, lorsque sous l'administration de Godolphin, j'étois membre de la Chambre.

Cependant la tante Rachel eut assez d'adresse pour parvenir à son but. Elle rappela que tous les membres de la famille avoient, avant de se fixer au château de Waverley, visité les pays étrangers, ou servi dans les armées de leur patrie; et pour prouver la vérité de son assertion, elle déroula l'arbre généalogique. Or sir Éverard n'avoit jamais récusé une pareille autorité. Aussi

proposa-t-il presque aussitôt à M. Richard de faire voyager son fils sous la conduite de son gouverneur, M. Pembroke, avec une suite convenable qu'il se chargeoit de lui fournir. M. Richard ne vit pas d'obstacle à ce projet; mais en ayant parlé par hasard à la table du ministre, le grand homme devint sérieux, et il en expliqua ses motifs en particulier. D'après les opinions politiques de sir Éverard, il seroit très-imprudent, dit le ministre, qu'un jeune homme qui donne de si flatteuses espérances, parcourût le Continent sous la surveillance immédiate d'un gouverneur du choix de son oncle. — Quelle sera la société du jeune Édouard à Paris, à Rome, où le prétendant et ses fils tendront autour d'eux toutes sortes de piéges? M. Waverley doit peser avec soin de telles considérations. Pour moi, ajouta-t-il, je crois que Sa Majesté apprécie trop les services de M. Richard Waverley, pour que son fils, après quelques années de service, n'obtienne pas une compagnie dans un des régiments de dragons revenus de Flandre.

M. Richard ne pouvoit, sans manquer aux convenances, négliger une ouverture faite d'une semblable manière, et malgré la crainte de heurter les préjugés de son frère, il crut qu'il étoit de son devoir d'accepter la commission offerte à son fils. Il est vrai qu'il comptoit beaucoup et

non pas sans raison, sur la tendresse de sir Éverard pour son neveu, et il n'étoit pas probable qu'il pût la perdre par une démarche qu'il soumettoit à l'autorité de la famille. Il écrivit aussitôt au baronnet et à Édouard pour leur faire part de sa détermination. Dans la lettre à son fils, il se bornoit à une simple communication, et à lui prescrire les préparatifs nécessaires pour joindre le régiment; mais avec son frère, il entroit dans de plus longs détails et usoit de plus de détours. Il étoit pleinement de son avis sur les avantages que devoit retirer Édouard de son voyage sur le Continent, et il lui témoignoit humblement sa reconnoissance pour son offre généreuse d'en faire les frais. Il étoit profondément affligé que son fils fût dans l'impossibilité de suivre un plan qui avoit été tracé par son meilleur ami, par son bienfaiteur; mais depuis long-temps il ne voyoit lui-même qu'avec peine l'inaction de ce jeune homme, à un âge où tous ses ancêtres avoient déjà porté les armes. Sa Majesté, ajoutoit-il, a daigné s'informer elle-même si le jeune Waverley n'étoit pas en Flandre, observant qu'à son âge son grand père avoit déjà versé son sang pour son roi, dans la grande guerre civile; et cette question avoit été suivie de l'offre d'une compagnie. Que pouvoit-il faire? Il n'avoit pas eu le temps de consulter l'inclination de son frère,

quand même il auroit pu craindre de le trouver opposé à ce que son neveu suivît la glorieuse carrière de ses ancêtres. Il terminoit par dire qu'Édouard, après avoir sauté rapidement pardessus les grades d'enseigne et de lieutenant, étoit maintenant le capitaine Waverley dans le — régiment de dragons, qu'il devoit joindre au bout du mois, dans ses quartiers à D— en Écosse.

En apprenant cette nouvelle, sir Éverard fut affecté de diverses sensations. A l'époque où la maison de Hanovre monta sur le trône, il avoit quitté le parlement, et sa conduite dans l'année mémorable de 1715 n'avoit pas été exempte de soupçon. On parloit de revues secrètes de paysans et de chevaux, faites au clair de la lune, dans le parc de Waverley; on parloit de plusieurs caisses de fusils et de pistolets, adressées de Hollande au baronnet, et interceptées par la vigilance d'un officier des douanes; cet officier, en punition du zèle qu'il avoit déployé dans cette circonstance, avoit été étouffé pendant la nuit dans des couvertures, par une bande de rebelles. Bien plus : on disoit que lorsque le chef des *torys*, Sir W— W— fut arrêté, on avoit trouvé dans la poche de sa robe de chambre une lettre de sir Éverard; mais il n'y avoit pas là de preuves certaines de rébellion, et le gouvernement, content d'étouffer l'insurrection de 1715,

avoit cru qu'il n'étoit ni prudent ni sûr d'étendre sa vengeance sur d'autres que ceux qui avoient été pris les armes à la main. Sir Éverard ne manifestoit pas des craintes personnelles qui parussent justifier les bruits qui circuloient sur son compte parmi les whigs du voisinage. C'étoit une chose bien connue qu'il avoit aidé de son argent les montagnards et les Écossais qui, faits prisonniers à Preston, avoient été renfermés dans les prisons de Newgate et de Marshalsea; son avocat et son conseil ordinaire s'étoient chargés de la défense de ces infortunés, durant leur procès; aussi l'on étoit généralement persuadé que si les ministres avoient eu quelque preuve réelle de sa participation à la révolte, il n'auroit pas osé braver le gouvernement, ou du moins qu'il ne l'auroit pas fait impunément. Les sentiments qui, dans ce temps de troubles, avoient dirigé sa conduite, étoient ceux d'un jeune homme; et depuis lors, le *jacobitisme* de sir Éverard avoit été en diminuant, comme un feu qui s'éteint faute d'aliment.

Ses opinions politiques, comme tory, étoient, à la vérité, entretenues par les élections et les sessions de chaque trimestre; mais il s'habituoit peu à peu à considérer le droit d'hérédité comme un bien tombé en une sorte de déshérence. Cependant il ne put penser de sang-froid que

son neveu alloit servir sous la dynastie des Brunswick; d'autant plus qu'indépendamment de la haute idée qu'il conservoit de l'autorité paternelle, il eût été impossible, ou du moins très-imprudent de lutter contre la démarche de son frère. Cette contrariété, qu'il fut forcé de concentrer en lui-même, lui donna plusieurs bâillements, qui paroissoient des avant-coureurs d'une attaque de goutte; mais, s'étant fait apporter l'*Annuaire militaire*, le baronnet se consola en y trouvant les noms des *torys* les plus fameux : les Mordaunt, les Granville, les Stanley; les descendants de ces illustres et anciennes familles étoient alors au service : il évoqua toute son ambition de famille et ses désirs de gloire pour conclure avec l'argument de Falstaff, que lorsque la guerre va s'allumer, quoiqu'il n'y ait qu'un seul parti que l'honneur ordonne de suivre, cependant il est encore plus honteux de rester oisif que d'embrasser celui qu'on n'approuve pas. Quant à miss Rachel, les choses n'avoient pas exactement tourné comme elle l'espéroit; mais elle sut se résigner et se conformer aux circonstances. Elle eut la ressource de faire diversion à ses regrets, en s'occupant de l'équipage de campagne de son neveu; et se consola aussi par l'espoir de le voir en grand uniforme.

Édouard lui-même éprouva la plus vive émotion et la plus grande surprise en lisant la lettre de son père. Ce fut chez lui, pour me servir des expressions d'un de nos anciens poëtes, comme un feu mis à une bruyère, qui couvre un côteau de fumée, et l'éclaire en même temps d'une sombre flamme. Son gouverneur, ou, pour mieux dire, M. Pembroke, (car à peine avoit-il eu le temps de faire usage de ce titre) trouva dans la chambre d'Édouard un fragment poétique qu'il paroissoit avoir composé dans les premiers moments de son trouble et de son agitation. M. Pembroke étoit grand amateur de toute pièce de vers composée par ses amis, et copiée en lignes régulières qui commencent par une majuscule, et ne vont pas jusqu'au bout de la marge; il communiqua ce précieux trésor à la tante Rachel; elle les lut et relut en versant un torrent de larmes, les plaça dans son mémorial hebdomadaire, parmi des recettes, des ordonnances, des textes tirés de l'Écriture sainte, et des chansons d'amour ou jacobites. Ce fragment en fut tiré lorsque ce volume manuscrit, ainsi que plusieurs autres titres authentiques de la famille de Waverley, furent confiés à l'éditeur indigne de cette histoire. Si ces vers n'offrent point un grand intérêt au lecteur, ils serviront du moins, mieux que ne le feroient nos discours, à lui faire con-

noître le trouble et l'agitation qui régnoient dans l'esprit de notre héros.

Au déclin d'un besu jour d'automne
Je fixois mes regards ravis
Sur ces bords dont le vert tapis
Du dieu d'Amour semble le trône.
Du vieux manoir de mes aïeux,
Dans le lac je voyois l'image;
J'y voyois les fleurs et l'ombrage
Dont la nature orne ces lieux.
Pour moi, c'étoit un nouveau monde;
C'étoit Éden au fond de l'onde.
Mais soudain d'aigres sifflements
Du lac réveillent le Génie:
Il entend le chêne qui plie
Sous les coups répétés des vents.
Tel qu'un guerrier qui, des batailles,
En reconnoissant le signal,
Court à d'illustres funérailles
Dans un appareil martial,
Le Génie au bruit de l'orage
Répond par des cris effrayants.
De son manteau les plis flottants
Montrent à demi son visage;
L'éclair étincelle en ses yeux;
De sa couche il se précipite:
Sur son front un flot écumeux
Tel qu'un fier panache s'agite....
Adieu le charme de ces lieux;
Adieu songes délicieux!
Sur la vieille tour je m'arrête....
Pour mon cœur, dans cette tempête,
Il est un étrange plaisir
Que je ne saurois définir:
Comme aux approches d'une fête,
Je le sens palpiter, frémir.

Ainsi la Vérité sévère,
Brisant la glace mensongère
Que nous présentoit le bonheur,
Sous la forme d'une bergère
De notre jeunesse légère
Vient troubler le rêve enchanteur.
Adieu le doux désir de plaire;
Adieu l'amour!.... c'est de l'honneur
Qu'il faut adopter la bannière.

En bonne prose, car je m'aperçois que ces vers ne le disent que très-obscurément, l'image de miss Cécilia s'effaça du cœur du capitaine Waverley, au milieu du trouble que ses nouvelles destinées excitèrent dans son cœur. Le dimanche suivant Cécilia parut à l'église, au banc de son père, mise avec beaucoup d'élégance et de recherche; Édouard, à l'invitation de son oncle et de sa tante, et sans se faire beaucoup prier, à dire vrai, s'y montra en grand uniforme.

Il n'y a pas de moyen plus sûr, pour rabaisser la haute opinion que nous avons des autres, que d'en concevoir une encore plus élevée de nous-mêmes. Miss Cécilia avoit employé tous les secours de l'art pour donner plus d'éclat aux agréments qu'elle tenoit de la nature. Elle avoit eu recours, avec beaucoup d'adresse, aux mouches, aux cerceaux de baleine, à une frisure nouvelle, et aux riches couleurs d'une étoffe de soie sortie des fabriques de France. Tous ces prépa-

ratifs furent sans effet; ils ne purent faire la moindre impression sur un jeune officier de dragons qui, pour la première fois de sa vie, portoit des ganses d'or à son chapeau, des épaulettes, des bottes, et une épée à son côté. Je ne sais si, semblable à ce champion d'une ancienne ballade,

Il ne brûloit que pour l'honneur.
Vainement les yeux d'une belle
Auroient voulu toucher son cœur,
Il eût été d'acier pour elle.

ou peut-être les épais galons d'or qui couvroient sa poitrine émoussoient tous les traits qui partoient des yeux de miss Cécilia; toujours est-il vrai de dire que le cœur de notre jeune militaire n'en fut pas même effleuré.

La flèche de l'Amour fut enfin plus heureuse;
Elle atteignit la fleur des galants du canton.
Le fils de l'intendant, blessé par Cupidon,
Pour Cécile brûla d'une flamme amoureuse.

Je demande pardon de mes vers héroïques; la verve m'emporte quelquefois, mais il m'est triste d'annoncer qu'il nous faut dire adieu à Cécilia. Après son départ elle parut d'abord inconsolable; mais peu à peu les illusions flatteuses dont elle s'étoit bercée avec tant de plaisir se dissipèrent; elle fit comme tant d'autres, et se déter-

mina à prendre un *pis-aller*. Au bout de six mois elle donna sa main à Jonas, fils unique de l'intendant du baronnet, qui avoit l'agréable perspective de succéder à son père dans son emploi. Tous ces avantages déterminèrent M. Stubbs, et sa fille trouva un motif puissant d'accepter l'offre qu'on lui faisoit, dans l'air de force et de santé de celui qui la recherchoit. On passa donc légèrement sur l'article de la naissance, et le mariage fut conclu. Personne n'en ressentit un plaisir plus vif que miss Rachel, qui jusqu'alors avoit toujours regardé de mauvais œil cette jeune présomptueuse. Lorsqu'elle vit les deux fiancés à l'église, elle daigna honorer la jeune épouse d'un sourire plein de bienveillance, et d'un regard tout-à-fait amical; elle lui fit une révérence gracieuse, et cela en présence du recteur, du pasteur, du sacristain et de tous les dignitaires des paroisses réunies de Waverley et de Béverley.

Je demande pardon, une fois pour toutes, à ceux de mes lecteurs qui ne lisent que pour s'amuser, si je les entretiens si souvent des disputes politiques, des *torys* et des *whigs*, des dissensions entre les *jacobites* et les partisans de la maison de Hanovre; mais je suis obligé d'entrer dans ces détails pour qu'ils puissent comprendre mon récit. Le plan que je me suis tracé exige que je leur fasse connoître les causes des événements

de cet ouvrage ; on ne peut les trouver que dans les préjugés, la croyance et les préjugés politiques qui existoient à cette époque. Je n'ose promettre aux belles qui me liront, et dont je connois la vive impatience, de les faire monter sur un char volant traîné par des hyppogryphes, je voyage modestement dans une voiture ordinaire, et je suis la grande route. Ceux qui s'ennuieront d'être avec moi pourront me dire adieu dès le premier relai, et chercher des moyens de transport aussi rapides que ceux du prince Hussein, ou la guérite volante de Malek le tisserand. Les personnes qui, m'honorant encore de leur société, auront le courage de surmonter les lenteurs occasionées par les mauvais chemins, pourront enfin, grâces à de bons chevaux et à un guide honnête, selon l'expression obligée des affiches, trouver des sites plus pittoresques... qu'elles aient donc la force de ne pas s'impatienter de la longueur des premières journées !

CHAPITRE VI.

Les adieux de Waverley.

Le soir du dimanche mémorable dont nous venons de parler, sir Éverard entra dans la bibliothéque, où il faillit surprendre notre jeune héros, s'exerçant à l'escrime avec la vieille épée de sir Hildebrand, qui, conservée comme un précieux héritage, restoit habituellement suspendue au-dessus de la cheminée, sous le portrait qui représentoit le chevalier sur son cheval; le visage étoit presque entièrement caché par son immense chevelure, et son Bucéphale l'étoit par l'ample manteau de chevalier du Bain, dont son maître étoit décoré. Sir Éverard, en entrant, arrêta d'abord ses regards sur le tableau et ensuite sur Édouard. Il prononça les premières phrases d'un discours qu'il avoit préparé avec soin; mais il s'interrompit bientôt pour ne suivre que les mouvements de son cœur. — Neveu, dit-il, neveu!... Il se reprit aussitôt pour dire : Mon cher Édouard, la volonté du Ciel et celle de votre père, volontés que vous devez respecter, font que vous entrez dans la carrière des armes, où plusieurs de vos ancêtres

se sont couverts d'une gloire immortelle. J'ai fait toutes les dispositions nécessaires pour que vous puissiez vous y présenter d'une manière digne du nom que vous portez. J'ose espérer, Monsieur, qu'au champ d'honneur vous vous rappellerez que le noble sang des Waverleys coule dans vos veines, et que vous êtes le seul héritier de ce nom glorieux... Édouard!... mon cher enfant! rappelez-vous que vous êtes le dernier rejeton de cette illustre race; que c'est en vous seul que se trouvent fixées mes plus chères, mes plus douces espérances. Évitez donc les dangers autant que l'honneur et vos devoirs vous le permettront; ne vous exposez pas sans une nécessité absolue; fuyez la société des libertins, des mécréants, qui ne se trouveront, hélas! qu'en trop grand nombre autour de vous! Je sais, par des renseignements sûrs, que votre colonel est un excellent homme, quoique presbytérien. Vous n'oublierez jamais, j'ose l'espérer, ce que vous devez à votre Dieu, à la religion de vos ancêtres... Il alloit ajouter : et à votre roi; mais comme il en reconnoissoit deux, l'un de *fait* et l'autre de *droit*, il se servit d'une périphrase. — Et ce que vous devez aux *autorités constituées*.

Sans chercher à s'embarrasser dans une exhortation plus détaillée, il s'empressa de conduire Édouard dans les écuries pour lui montrer les

chevaux qu'il lui avoit destinés. Deux étoient noirs, d'après l'uniforme du régiment; c'étoient de superbes chevaux d'escadron; trois autres, de plus forte encolure, étoient réservés à ses domestiques; deux du château seulement devoient l'accompagner : il devoit au besoin en choisir un troisième lorsqu'il seroit dans son cantonnement. — Vous vous mettrez en route, ajouta sir Éverard, avec une suite bien simple, bien modeste, surtout si je la compare au corps de cavalerie que sir Hildebrand, votre aïeul, passa en revue devant les portes du château... il étoit bien plus nombreux que votre régiment entier! J'aurois bien désiré que les trente jeunes gens qu'on a pris parmi mes vassaux pour compléter votre corps eussent pu voyager avec vous, c'eût été un dédommagement; mais on m'a dit que ce seroit manquer à l'ordre établi de nos jours... Hélas! on cherche par tous les moyens possibles à briser les liens de dépendance et de soumission des vassaux envers leurs seigneurs et maîtres!

Sir Éverard n'avoit rien négligé pour paralyser les effets de cette innovation. Il avoit cru resserrer les liens qui devoient unir les recrues et leur jeune capitaine, en leur faisant d'abondantes distributions de viande, d'ale et même d'argent. Il ne voyoit pas qu'en faisant naître la familiarité il risquoit de détacher les ressorts de

l'obéissance et de la discipline. Après avoir fait l'inspection des chevaux qu'il destinoit à son neveu, il le reconduisit dans la bibliothéque : là il lui remit une lettre pliée avec le plus grand soin; elle étoit nouée, suivant l'usage, avec un ruban de soie, au bout duquel pendoit un morceau de cire portant l'écusson de la famille de Waverley. L'adresse étoit écrite en gros caractères très-soignés : *A Cosme-Comyne Bradwardine, écuyer, en son château de Tully-Veolan, dans le Perthshire.... Cette lettre lui sera remise par Édouard Waverley, neveu de sir Éverard Waverley, de Waverley-l'Honneur, baronnet.*

Le gentilhomme à qui cet énorme paquet étoit adressé, et dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite, avoit pris les armes en 1715 pour remettre les Stuarts sur le trône, et fut fait prisonnier à Preston, dans le Lancashire. Il étoit issu d'une famille très-ancienne, mais d'une fortune médiocre; il étoit homme de lettres, à la manière des Écossais, c'est-à-dire qu'ayant beaucoup lu, mais sans méthode et sans ordre, il méritoit plutôt le nom de bibliomane que celui de littérateur. On cite un exemple assez extraordinaire de son amour pour les classiques. Sur la route de Preston à Londres, il parvint à tromper la surveillance de ses gardes; on le retrouva le lendemain près de l'endroit où il avoit couché;

il fut reconnu et arrêté de nouveau. Comme ses camarades, et même les gens de son escorte, lui témoignoient leur étonnement de ce qu'il n'avoit pas profité de sa liberté pour se mettre en lieu de sûreté, il leur répondit naïvement : — C'étoit bien mon projet; mais je suis venu chercher mon *Tite-Live* que j'avois oublié. — Cette réponse singulière frappa le gentilhomme qui, comme nous l'avons dit, étoit payé par sir Éverard et peut-être par plusieurs autres, pour se charger de la défense des malheureux prisonniers. Cet avocat étoit grand admirateur de l'historien dont Padoue s'honore d'avoir été le berceau; il se plaisoit à l'appeler le prince des historiens. Il est probable que son admiration n'auroit pas été capable de lui faire faire la démarche de sir Bradwardine, eût-il été question de la plus belle édition de Tite-Live qui eût jamais existé en Europe; cependant il s'intéressa vivement au sort du prisonnier écossais, et, malgré toutes les preuves qui existoient contre lui, il parvint, à force d'art et de soins, à prouver à la cour souveraine de Westminster que Cosme-Comyne de Bradwardine n'avoit point eu l'intention de nuire à son souverain; il eut donc la satisfaction de le faire mettre en liberté.

Le baron de Bradwardine, comme on l'appeloit généralement en Écosse (ses amis lui don-

noient ordinairement le nom de Tully-Veolan, et plus souvent celui de Tully [1]), n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il s'empressa de se rendre au château de Waverley-l'Honneur, pour témoigner sa reconnoissance à sir Éverard. La conformité de leurs goûts pour les amusements de la campagne, et leurs principes politiques, firent naître entre eux, malgré la différence de leurs habitudes et de leurs occupations, une amitié inaltérable. Après un séjour de plusieurs semaines, sir Bradwardine prit congé de sir Éverard, en lui promettant un attachement à toute épreuve, et l'invita expressément à venir chasser dans les marais de Tully-Veolan. Peu de temps après sir Bradwardine envoya d'Écosse le montant des sommes qu'on avoit payées pour lui, pendant qu'il étoit en prison. Quoique cette somme, réduite en valeur d'Angleterre, ne parût plus aussi forte qu'elle l'étoit en livres tournois, sous et deniers d'Écosse, cependant le bailli Macvheeble, homme d'affaires du baron, la trouva si exorbitante, qu'il en eut plusieurs accès de colique, par le chagrin qu'il éprouvoit, disoit-il, en voyant tant d'argent sortir du royaume pour passer dans les mains de ces maudits Anglais. Si le patriotisme est le plus beau des sentiments, il

[1] Tully, nom que les Anglais donnent souvent à Cicéron. (*Tullius Cicero.*)

n'est pas toujours sans alliage; plusieurs personnes, qui croyoient bien connoître M. le bailli, étoient persuadées que ses regrets auroient été moins vifs si cette somme ne fût pas sortie des coffres de Bradwardine, qu'il étoit habitué à regarder comme sa propriété; mais l'honnête Macvheeble protesta toujours que ses regrets étoient tout-à-fait désintéressés; il ne cessoit de répéter :

Je gémis pour l'Écosse et non pas pour moi-même.

Le baronnet étoit enchanté d'avoir remboursé les sommes que sir Éverard avoit dépensées pour lui; il auroit cru compromettre l'honneur de sa maison et la gloire de son pays, s'il avoit mis le moindre retard à payer une dette aussi sacrée. Sir Éverard, habitué à ne s'occuper qu'avec indifférence d'affaires bien plus considérables, reçut 294 liv. 13 s. 6 den., sans se douter que l'honneur de deux nations étoit entré pour beaucoup dans la prompte rentrée de cette avance : tout porte à croire qu'il l'auroit entièrement oubliée si le bailli Macvheeble eût jugé à propos de la garder entre ses mains pour se guérir de ses coliques. Il s'établit entre les deux châteaux un échange annuel des productions des deux pays. On expédioit de Waverley des fromages et de la

bière forte, du gibier, de la venaison; de celui de Tully-Veolan, des grouses, des lièvres blancs, du saumon salé, et de l'usquebaugh. Tous ces dons étoient reçus réciproquement comme des gages d'une amitié constante entre les deux familles : il étoit donc naturel qu'un des membres de celle de Waverley ne partît pour visiter l'Écosse que muni de lettres de recommandation pour le baron de Bradwardine.

Cette affaire une fois réglée et terminée, M. Pembroke manifesta le désir d'avoir une entrevue particulière avec son élève. On s'attend bien que le brave et digne ecclésiastique n'oublia rien pour engager le jeune Édouard à conserver la pureté de ses mœurs et de ses principes; pour le prémunir contre les innovations, soit en matière politique, soit en matière de religion, il le conjura de fuir la société des libertins, des prétendus esprits forts, qu'il ne manqueroit pas de trouver dans son régiment.—Le Ciel, lui dit-il, a voulu dans ses décrets impénétrables (et cela sans doute en punition des crimes de leurs ancêtres), le Ciel a voulu plonger les habitants de l'Écosse dans un état de ténèbres et d'erreur pire que celui où se trouve la malheureuse Angleterre. Ici, malgré toutes les innovations schismatiques, malgré l'oubli des règles sacrées tracées par les pères de l'Église, malgré son obstination à repousser le

flambeau de la vérité, et à vouloir le remplacer par les lueurs trompeuses du mensonge, il existe du moins une liturgie, quoique falsifiée, altérée et tronquée; mais l'Écosse est plongée dans le chaos le plus épouvantable; son vaisseau, lancé sur une mer agitée, n'a plus ni gouvernail ni boussole. Si l'on en excepte quelques véritables croyants qui ensevelissent leur douleur au fond de leur âme, la masse de la population est imbue des funestes principes des presbytériens et des novateurs en tout genre.

M. Pembroke crut qu'il étoit de son devoir de garantir, par ses avis, l'esprit et le cœur de son élève de l'épidémie pestilentielle qui se manifestoit dans l'Église et dans tous les corps de l'État; il lui présenta deux énormes manuscrits d'une écriture très-fine et très-serrée, dont chacun contenoit plusieurs mains de papier. C'étoit le fruit des veilles de la plus grande partie de sa vie; il ne pouvoit perdre son temps d'une manière plus inutile et plus désagréable. Il avoit fait le voyage de Londres plusieurs années auparavant, dans l'intention de faire jouir le public de ses savantes recherches, et il avoit été adressé à un libraire qui se chargeoit ordinairement de l'impression de ces sortes d'ouvrages. On lui avoit remis une lettre de présentation conçue en termes qui devoient le faire admettre dans la société des

plus zélés jacobites. Lorsque M. Pembroke eut prononcé le *Shibboleth*[1], avec les gestes de convention et présenté sa lettre, le libraire le gratifia de suite du titre de docteur, s'empressa de le conduire dans l'endroit le plus reculé et le plus secret de sa boutique. — Eh bien! mon cher docteur, lui dit-il en se frottant les mains, notre rose prospère... Les rats de Hanovre ne trouveroient pas ici un seul trou pour se cacher... Apportez-vous de bonnes nouvelles de nos amis d'outre-mer? — Comment se porte le digne roi de France? — Peut-être venez-vous directement de Rome. — C'est-là que sont nos principales espérances. — L'antique fanal doit rallumer notre flambeau presque éteint. — Eh bien, docteur, vous ne me répondez pas ? — Vous vous tenez sur vos gardes! — Votre réserve me plaît. — Je vous en estime davantage; mais vous pouvez parler sans crainte. — M. Pembroke eut toutes les peines imaginables pour arrêter ce torrent d'interrogations; enfin, à force de signes, de gestes, de contorsions, il parvint à faire comprendre au libraire qu'il lui faisoit trop d'honneur en le prenant pour un émissaire du prétendant, et lui expliqua le motif de sa visite.

Le libraire prit un air grave et composé pour

[1] Le verbe divin.

procéder à l'examen des manuscrits. Le premier avoit pour titre : — *La Vérité sur les non-conformistes, ou l'Alliance réfutée ;* montrant l'impossibilité d'aucun rapprochement entre l'Église et les puritains, presbytériens ou sectaires quelconques ; avec les preuves tirées des Écritures, des Saints-Pères et des meilleurs théologiens. — Après avoir lu ce titre, le libraire répondit : — Je suis persuadé que le manuscrit est plein d'érudition ; mais vous choisissez un mauvais moment pour le mettre au jour. — Le temps est passé. — Votre manuscrit, imprimé en très-petits caractères, donneroit au moins huit cents pages, et Dieu sait si j'en vendrois un seul exemplaire en dix ans! Veuillez donc m'excuser... J'aime et je respecte la pure doctrine ; encore, si c'étoit un sermon sur le martyre — une petite brochure de circonstance, je me ferois un plaisir et un devoir de hasarder quelque chose. Mais voyons l'autre... *Du droit de l'hérédité*... Hum! hum! Ce titre s'annonce bien ; tant de pages ;—papier, tant ; — impression, tant.— Écoutez, il faudroit en élaguer un peu les citations grecques et latines; car c'est lourd, docteur, c'est lourd. — Pardon! docteur, je n'ai jamais pensé à désoler les auteurs de mes avis j'ai imprimé Drake et Charlwood Lawton, et le pauvre Amhurst. Combien j'ai souffert en voyant le pauvre Caleb! Il venoit régulièrement

une fois par semaine dîner avec moi; mais qu'est-ce qu'un dîner par semaine quand on n'est pas assuré de manger pendant les six autres jours? Docteur, je montrerai votre manuscrit à l'avocat Tom Alibi; il est chargé de toutes mes affaires d'intérêt. — Il faut un peu voir d'où souffle le vent. Tout le monde n'est pas trop poli au palais de justice. — Que de *whigs* à la large face n'y trouve-t-on pas! — Les rats hanovriens pullulent partout!

Le lendemain, M. Pembroke retourna chez le libraire-éditeur, qui lui dit franchement que son homme d'affaires ne lui avoit pas conseillé de faire cette acquisition. — Soyez bien assuré, lui dit-il, que je me laisserois condamner volontiers à — Qu'allois-je dire? — à aller planter du tabac en Virginie! Mais, mon cher docteur, j'ai une femme et des enfans à nourrir — Tenez, je recommanderai votre affaire à Trimmel, mon voisin; il est jeune, il a bonne envie de travailler, il a du courage, un tour aux Colonies ne sauroit l'effrayer. M. Pembroke trouva Trimmel aussi intraitable que les autres, et peut-être ce fut un bonheur pour lui d'être obligé de retourner au château de Waverley, avec ses manuscrits dans son sac de nuit, regrettant, dans l'amertume de son cœur, de n'avoir pu venger l'Église et l'État.

Comme tout le portoit à croire que le public ne jouiroit pas du fruit précieux de ses savantes

recherches, par suite de la timidité ou de l'avarice coupable des libraires, il se mit à transcrire ces épouvantables manuscrits pour l'usage de son élève. Il voyoit avec regret qu'il avoit mis trop de négligence à le surveiller dans ses études. Sa conscience lui reprochoit la foiblesse qu'il avoit eue, en cédant aux instances de sir Richard, de ne pas inculquer à son fils des principes opposés à ceux du gouvernement. — Maintenant qu'il n'est plus sous ma tutèle, se dit-il, je puis, sans manquer à ma parole, lui fournir les moyens de se conduire lui-même d'après des règles sûres. Si j'ai quelque reproche à craindre ou à me faire, c'est d'avoir caché si long-temps sous le boisseau le flambeau de la vérité. Pendant qu'il se livroit tout entier, et comme auteur et comme politique, à ces illusions flatteuses, son jeune catéchumène ne trouvant rien de bien attrayant dans les titres des deux énormes manuscrits, se contenta de les déposer dans un coin de sa malle.

Miss Rachel fit ses adieux en peu de mots, mais avec un intérêt affectueux. Elle se contenta d'inviter son jeune Édouard à se tenir en garde contre les charmes séducteurs des belles de l'Écosse. — Je sais, lui dit-elle, que dans le nord de ce pays, il se trouve quelques anciennes familles; mais, hélas! elles sont presque toutes du parti des *whigs* et des presbytériens, si l'on en excepte

les montagnards. Je suis même obligée de vous dire que je n'ai pas une très-haute idée de la délicatesse des dames de ces contrées; car on m'a assuré qu'elles souffrent que les hommes portent un costume bien extraordinaire, et bien peu conforme aux lois de la décence. Elle termina son exhortation en lui donnant sa bénédiction avec la plus vive tendresse et la plus grande émotion. Elle remit en même temps au jeune officier une bague enrichie de diamants, et une bourse remplie de larges pièces d'or qu'on voyoit plus communément à cette époque que de nos jours.

—

CHAPITRE VII.

Garnison de cavalerie en Écosse.

Le lendemain, dès le grand matin, Édouard, agité de mille sentiments confus, mais parmi lesquels dominoit une inquiétude presque sérieuse en se voyant entièrement abandonné à lui-même, sortit de la vaste cour du château de Waverley, au milieu des bénédictions et des larmes de tous les vieux domestiques, ainsi que de celles des habitants du village; on lui adressa aussi quelques pétitions rédigées avec beaucoup d'art et de soin, pour obtenir des grades de brigadiers et de maréchaux-des-logis. Tous déclaroient qu'ils n'auroient jamais consenti à laisser partir leurs fils, leurs frères ou leurs cousins, s'ils n'avoient cru devoir faire ce sacrifice à sa seigneurie. Édouard se débarrassa d'eux sans leur faire de grandes promesses; en cela, il se conduisit avec une prudence et une circonspection qu'on n'avoit pas droit d'attendre de son inexpérience et de sa jeunesse. Après avoir fait un court séjour à Londres, il continua sa route à cheval (manière de voyager alors générale), se rendit à Édimbourg,

et de là à un petit port de mer sur les côtes du comté d'Angus, où son régiment étoit en garnison.

Il entroit dans un autre monde, où tout lui parut d'abord charmant, parce que tout étoit nouveau. Son colonel étoit lui-même une étude pour un jeune homme non moins curieux que romanesque; il étoit grand, bien fait et très-actif, malgré son âge avancé; il avoit eu, comme on dit, une jeunesse fort orageuse; il circuloit plusieurs contes sur les causes de sa conversion subite et du changement extraordinaire qui s'étoit opéré dans son esprit. On se disoit à l'oreille qu'il avoit eu une révélation surnaturelle, et qu'un messager du ciel lui étoit apparu; il passoit généralement pour un enthousiaste; mais personne n'osoit le soupçonner d'hypocrisie. Cette circonstance extraordinaire fit une profonde impression sur l'esprit d'Édouard, et le pénétra d'un sentiment de respect et d'intérêt pour son commandant. On s'imagine aisément que sous un tel chef les officiers du régiment dévoient former une société plus tranquille, plus réfléchie qu'on ne le trouve ordinairement parmi de jeunes militaires, et que Waverley se trouva préservé de beaucoup de dangers qu'il auroit rencontrés dans toute autre garnison.

Il s'occupa du soin de s'instruire des devoirs de son grade; il connoissoit depuis long-temps

l'art de l'équitation; il s'appliqua à celui du manége, qui, dans sa perfection, semble réaliser la fable du centaure, puisque les évolutions du cheval paroissent plutôt l'effet de la volonté de son guide que l'effet d'un mouvement ou d'une impulsion extérieure. Il se fit instruire dans tous les détails des obligations qu'il avoit à remplir; mais lorsque sa première ardeur fut passée, il trouva qu'il s'étoit fait de son état une idée bien au-dessus de la réalité. Les devoirs d'un officier paroissent d'une importance extraordinaire à ceux qui ne les connoissent pas; la pompe et la magnificence en rehaussent le mérite et l'éclat; mais, dans le fait, ce n'est qu'une routine sèche et aride, une espèce de calcul qui ne demande que de l'attention, du sang-froid et de la patience. Notre héros fit, par distraction, plusieurs bévues qui firent rire ses camarades à ses dépens, et lui attirèrent des réprimandes de la part de ses chefs. Le sentiment de son infériorité fut très-pénible pour son amour-propre blessé. Il se demanda cent et cent fois pourquoi son œil ne jugeoit pas aussi bien les distances que ceux des autres officiers? Pourquoi il ne réussissoit pas aussi bien qu'eux à calculer tous les mouvements des diverses évolutions dans un espace donné? Pourquoi sa mémoire, naturellement si fidèle, ne pouvoit retenir les mots techniques ni les dé-

tails de l'ordre et de la discipline? — Édouard étoit modeste; il n'avoit donc point la sotte présomption de croire que ces détails minutieux fussent indignes de lui, et que, né pour être général, il ne dût pas s'assujettir à l'obéissance. La vérité est que la manière vague, sans règle et sans méthode dont il avoit fait ses études, avoit augmenté ses distractions naturelles et l'avoit rendu incapable d'une application sérieuse et soutenue. Cependant le temps s'écouloit rapidement, mais sans profit et sans plaisir pour lui. Les officiers étoient mal vus par les habitants de la campagne, qui se soucioient fort peu de les admettre dans leur société; et les citadins, uniquement occupés de leurs affaires d'intérêt, menoient un genre de vie qui n'engageoit pas beaucoup Waverley à se lier avec eux. L'approche de la belle saison, et le désir de connoître d'autres parties de l'Écosse que celles de son cantonnement, le portèrent à demander la permission de s'absenter pendant quelques semaines. Il se décida à commencer ses courses par rendre visite à l'ancien ami de son oncle, se proposant de régler son séjour dans cette famille d'après les circonstances. Il partit à cheval, accompagné d'un seul domestique; il passa la nuit dans un mauvais cabaret, dont la maîtresse ne portoit ni bas ni souliers : peu s'en fallut que son mari, qui prenoit le titre de

gentleman, ne témoignât son mécontentement de ce que notre officier n'avoit pas eu l'honnêteté de l'inviter à souper avec lui.

Le lendemain notre voyageur traversa un pays tout-à-fait ouvert, et s'approcha insensiblement de ces hautes montagnes du Perthshire, qui, vues de loin, ne paroissent qu'une ligne d'azur au milieu de l'horizon, mais qui, vues de près, élèvent fièrement leurs cimes sourcilleuses. Vers le milieu de cette barrière étonnante et majestueuse, mais encore dans le plat pays, se trouvoit le château de Cosme-Comyne Bradwardine de Bradwardine; et si l'on doit ajouter foi au récit des vieillards du pays, c'est là que ses ancêtres avoient constamment fait leur résidence depuis le règne de sa majesté le roi Duncan.

CHAPITRE VIII.

Château d'Écosse il y a soixante ans.

Ce fut vers l'heure de midi que le capitaine Waverley entra dans le village, ou plutôt dans le hameau solitaire de Tully-Veolan, à l'extrémité duquel se trouvoit l'habitation du seigneur. Les maisons offroient l'aspect de la misère, surtout pour des gens accoutumés à l'air d'aisance et de propreté des villages de l'Angleterre. Elles étoient placées sans ordre de chaque côté d'un large chemin non pavé, où les enfants, presque entièrement nus, étoient couchés sur la terre, au risque d'être écrasés par les premiers chevaux qui viendroient à passer. Lorsque par hasard ils se trouvoient menacés de ce danger, quelques-unes des vieilles grand'mères qui veilloient sur eux sortoient de leurs cabanes sans quitter leurs quenouilles ni leurs fuseaux, passoient à travers la boue, s'emparoient chacune d'un de ces marmots brûlés par le soleil, et avoient soin de le régaler d'un soufflet avant de le porter dans la hutte. Pendant le trajet, les petits malheureux ne répondoient que par des cris aigus et perçants

aux touchantes remontrances des sévères matrones. Ce concert étoit soutenu par les aboiements prolongés de plusieurs dogues qui couroient après les chevaux en leur mordant les jambes. On étoit tellement habitué autrefois à ce désagrément en voyageant en Écosse, qu'un *touriste* français, qui comme tant d'autres voyageurs vouloit trouver une cause raisonnable de tout ce qu'il voyoit, a consigné parmi les choses curieuses de la Calédonie, qu'on entretient dans chaque village un relai de chiens noirs destinés à harceler les chevaux de poste, tellement maigres et décharnés que, sans le secours de ce puissant *stimulus*, on ne parviendroit jamais à les faire marcher. Les choses ne sont point changées; on éprouve encore les mêmes désagréments; mais cet épisode est étranger à notre histoire; je n'en ai parlé que pour les gens chargés de lever l'imposition mise sur les chiens.

En avançant, Waverley trouvoit de loin en loin des vieillards courbés sous le poids de la fatigue et des ans, presque aveugles, autant par l'effet de la fumée que par la vieillesse; ils s'avançoient en chancelant vers la porte de leurs chaumières, pour examiner le riche habillement de l'étranger et la belle encolure de ses chevaux. Ils se réunissoient ensuite devant la forge du maréchal ferrant, pour se faire part de leur étonnement, de leurs

conjectures sur le but du voyage du gentilhomme étranger. Trois ou quatre jeunes filles, qui revenoient du puits ou du ruisseau, portant sur la tête leurs seaux ou leurs cruches, offroient un coup-d'œil plus agréable : à les voir, avec leurs simples jupons courts et légers, les bras, les jambes, les pieds nus, leurs longs cheveux tombadt en tresses, et formant toute leur coiffure, on les eût prises pour un de ces groupes charmants que l'on rencontre si fréquemment en Italie. Peut-être un amateur de la peinture eût hésité avant de décider quel costume méritoit la préférence, soit pour la forme, soit pour l'élégance. Sans doute un Anglais eût désiré, pour les trouver plus *comfortables*, que les habillements fussent moins courts et moins étroits; que les jambes et les pieds fussent moins exposés au froid, que le visage et le cou fussent moins brûlés par le soleil; il n'auroit pas manqué de se plaindre que leur toilette fût ainsi négligée, et que ces jeunes paysannes n'eussent pas fait un plus ample usage d'eau de savon. Tout ce qui s'offroit aux yeux de Waverley lui paroissoit triste et désagréable, parce qu'il sembloit annoncer l'inaction de l'industrie et peut-être de l'intelligence. La curiosité elle-même, qui est ordinairement si vive chez les personnes désœuvrées, paroissoit bannie du village du Tully-Veolan, mais en revanche les chiens

dont nous avons déjà parlé donnoient plus d'une preuve de leur activité : ils en avoient pour eux et pour leurs maîtres. Il est vrai que les regards de ces derniers s'arrêtoient sur le jeune officier et sur son domestique ; mais on ne remarquoit sur leurs figures paisibles aucun indice qu'ils enviassent le bonheur de ces voyageurs, ou qu'ils eussent désiré changer de vie. Cependant les physionomies de ces bonnes gens, examinées de près, n'avoient rien qui annonçât l'indifférence ou la stupidité; on peut même dire qu'un artiste auroit pu trouver plusieurs jeunes femmes qui, par leurs formes et par leurs traits, ressembloient à Minerve. Les enfants même, quoique noircis par le soleil, avoient un air de fraîcheur et un regard expressif. Bref, on voyoit que si la pauvreté, et l'indolence qui n'est que trop souvent sa compagne, unissoient leurs efforts pour dégrader le caractère moral de ces villageois, la nature triomphoit de leurs attaques. Waverley se livroit à toutes ces réflexions, en suivant au petit pas le chemin rempli de cailloux; il n'étoit tiré de ses méditations que par les soubresauts que faisoit son cheval lorsqu'il étoit assailli par les cosaques de la race canine dont je viens de parler. Le village avoit plus d'un quart de mille de longueur, parce que les chaumières, placées irrégulièrement à droite et à gauche du chemin,

étoient séparées par des jardins ou par des cours (pour me servir du terme du pays), chacune de forme différente. A cette époque, on y auroit vainement cherché la pomme de terre, si commune aujourd'hui; mais on y admiroit des choux énormes, entourés d'un double cercle de broussailles. La ciguë, ou le chardon national ombrageoit la majeure partie de ces enclos. On n'avoit jamais songé à niveler le terrain inégal sur lequel le village étoit bâti; aussi ne cessoit-on de monter ou descendre en le traversant. Les murailles en pierre sèche qui entouroient, ou, pour mieux dire, qui avoient l'air d'entourer ces misérables jardins, étoient coupées par de petits sentiers qui conduisoient à une plaine communale. C'est là que les habitants de Tully-Veolan semoient alternativement du seigle, de l'orge ou de l'avoine. Chaque propriété étoit d'une si petite étendue et si variée, que cette plaine, vue de loin, offroit l'image d'un de ces livres d'échantillons que les tailleurs portent chez leurs pratiques. De loin en loin on trouvoit derrière les chaumières de misérables étables bâties avec de la terre, des cailloux brisés et du chaume : elles servoient d'abri à des vaches efflanquées et à quelques chevaux rogneux; l'entrée de chaque chaumière étoit ornée de deux énormes tas de fumier ou de boue.

A une portée de trait, depuis l'entrée du village, on apercevoit les terres, ou, pour me servir de l'expression pompeuse qu'on leur donnoit, le parc de Tully-Veolan, qui consistoit en plusieurs carrés entourés d'un mur en pierre, de six pieds de haut. Dans le centre d'une de ces barrières s'élevoit une arcade garnie de créneaux, et appuyée sur deux énormes masses de rocher couvertes de mousse et minées par le temps. S'il faut en croire l'opinion généralement reçue dans le village, ces blocs représentoient autrefois deux ours rampants, supports des armes de la famille de Bradwardine. Deux rangs de châtaigniers et de sycomores, plantés alternativement, formoient l'avenue; ils étoient si touffus, qu'on s'avançoit au château sous une voûte épaisse de verdure et de fleurs. Derrière ce double rideau de feuillage régnoient deux murs très-élevés, entièrement couverts d'herbes et de plantes parasites, témoins irrécusables de leur antiquité. L'avenue étoit peu foulée, et tout annonçoit qu'il n'y passoit pas un grand nombre de curieux. Comme elle étoit très-large, et constamment à l'ombre, l'herbe y croissoit en abondance à une très-grande élévation, excepté dans le milieu, où un étroit sentier avoit été pratiqué par le petit nombre de piétons qui entroient par la première porte et suivoient ce chemin pour arriver à celle

de la cour. Cette dernière porte, ainsi que la première, s'ouvroit au milieu d'un mur crénelé, grossièrement orné de quelques sculptures presque entièrement cachées par les arbres, mais laissant cependant apercevoir dans quelques endroits une partie du toit de l'habitation. Un des battants de la porte de la cour étoit entr'ouvert; et, comme les rayons du soleil tomboient perpendiculairement sur le pavé, une vaste gerbe de lumière en sortoit et se dirigeoit vers l'allée. C'étoit un de ces points de vue que les peintres aiment tant à représenter, lorsque, par les secrets magiques de leur art, la vue du spectateur se perd dans le lointain mystérieux d'une vieille église, ou dans de longs corridors d'un château gothique. Cette masse de lumière éclairoit d'une manière tout-à-fait pittoresque cette longue et sombre arcade de verdure.

On auroit cru être dans la première enceinte d'un monastère; et Waverley, qui avoit mis pied à terre à la première porte, s'avança, jouissant avec plaisir de l'agréable fraîcheur de ce lieu solitaire et silencieux. Il avoit entièrement oublié l'aspect de misère et de malpropreté que le village avoit offert à ses yeux. L'intérieur de la cour correspondoit parfaitement à ce qu'il venoit de voir. La maison paroissoit composée de plusieurs corps de logis en pierre de taille; ils étoient très-

élevés, mais de forme et de grandeur tout-à-fait inégales, sans apparence de la moindre proportion ni de la moindre symétrie. Ces édifices avoient été bâtis dans un temps où l'on ne regardoit pas un château comme un besoin de première nécessité, et lorsque les architectes écossais connoissoient à peine les premiers éléments de la distribution des appartements. Les façades étoient percées d'une quantité prodigieuse de petites fenêtres; chaque coin de mur étoit surmonté d'espèces de guérites qui ressembloient à des lanternes ou à des poivrières. Quoique la principale façade fût garnie de lucarnes, de machecoulis, de meurtrières, elle n'avoit point un aspect effrayant; il est vrai que les fenêtres les plus basses étoient défendues par des barreaux de fer, sans doute pour résister aux attaques imprévues des Bohémiens ou des pillards des montagnes voisines. De l'autre côté de la cour se trouvoient les écuries et les greniers. Les premières, construites en voûtes très-basses, sans fenêtres, n'étoient éclairées que par quelques trous pratiqués dans le mur, ce qui leur donnoit l'air d'un cachot destiné aux assassins et aux voleurs plutôt que d'une habitation d'animaux appartenant à des chrétiens : ce fut la remarque que fit le domestique de Waverley. On ne montoit aux greniers pratiqués au-dessus de ces basses-fosses, que par un escalier

en pierre très-étroit, pratiqué en dehors. A une extrémité de la cour étoit un pigeonnier, de forme ronde, mais très-renflée dans le centre; il rendoit de grands et nombreux services à son maître, dont les revenus, à cette époque, étoient presque entièrement absorbés par les contributions extraordinaires et par les réquisitions en tout genre.

Vis-à-vis du *columbarium* (pour nous servir des expressions du propriétaire) étoit une fontaine jaillissant de la gueule d'un ours en pierre, d'une stature colossale : ce chef-d'œuvre d'architecture faisoit l'admiration des amateurs des arts, à dix milles à la ronde. Nous ne devons pas oublier que des ours de toutes les grandeurs et dans toutes les attitudes ornoient le dessus des portes et des fenêtres, avec cette devise : PRENEZ GARDE A L'OURS (*beware the bear*). La cour étoit vaste, bien pavée et très-propre, ce qui indiquoit qu'il y avoit une autre entrée derrière les écuries. Le silence profond de cette solitude n'étoit interrompu que par le bruit de la fontaine, et l'imagination de Waverley continuoit à lui représenter un monastère abandonné. Avec la permission du lecteur, nous terminerons ici ce chapitre consacré à la description d'une nature morte.

CHAPITRE IX.

Suite de la description du château et de ses environs.

Après avoir satisfait sa curiosité en contemplant pendant quelques minutes tout ce qui l'entouroit, Waverley saisit l'énorme marteau de la grande porte, dont l'architrave portoit la date de 1594; mais il eut beau frapper, aucune réponse ne lui fut faite quoique le marteau fît retentir l'intérieur des salles et les échos du jardin, effrayant les pigeons dans leur vénérable rotonde, et même les dogues du village, qui s'étoient retirés chacun sur son fumier. Fatigué de faire inutilement tant de bruit, Édouard commençoit à croire qu'il étoit comme Arthur devant le château d'Orgolio, où,

En vain d'une voix de Stentor
Il ébranle l'antique voûte;
Tout se tait : il appelle encor,
Hélas ! personne ne l'écoute.

Notre héros avoit presque perdu l'espoir de

rencontrer quelque vieillard à la barbe vénérable, aussi blanche que la neige, et qui eût pu lui donner quelques renseignements sur cette habitation déserte; mais il se décida enfin à s'approcher d'une petite porte en bois de chêne vermoulu, garnie d'énormes clous de fer et placée derrière un des angles de la façade; malgré son apparence importante, elle n'étoit fermée qu'au loquet. Édouard le leva et entra dans un jardin très-agréable. Les murs du midi étoient couverts d'arbres fruitiers étendus en espaliers le long d'une terrasse pavée, entourée de plates-bandes garnies d'arbustes et de fleurs. On descendoit par trois escaliers en pierre, placés à des distances égales, dans le jardin proprement dit, au-dessus duquel régnoit un parapet orné de loin en loin de lourdes figures d'animaux assis; les ours n'y étoient pas oubliés. Il y en avoit un sur la terrasse vis-à-vis de la porte du château et de l'escalier du milieu, qui soutenoit avec sa gueule et avec l'une de ses pates un énorme cadran solaire chargé de plus de figures de mathématiques qu'Édouard n'en put déchiffrer.

Le jardin, qui paroissoit entretenu avec le plus grand soin, étoit orné de fleurs, et de buis façonné de la manière la plus grotesque. Depuis le bas de la terrasse on descendoit par une pente douce jusqu'à un ruisseau tranquille qui servoit

de limite au jardin; un peu plus loin il se précipitoit avec fracas du haut de l'écluse qui le retenoit, et formoit une cascade derrière une serre de forme octogone, dont la gironette dorée représentoit encore un ours. Le ruisseau, vainqueur des obstacles qu'on lui avoit opposés, couroit rapidement dans un vallon étroit; on y apercevoit dans le lointain les ruines d'une tour qui avoit servi d'habitation aux premiers barons de Bradwardine. Sur l'autre côté du ruisseau régnoit une pelouse parsemée de bouquets d'arbres très-vieux.

Quelque agréable que fût ce jardin, on ne pouvoit le comparer à ceux d'Alcine, quoiqu'on n'eût pas à se plaindre de ne pas y trouver les *due donzelette garrule* de ce paradis enchanteur. Sur la pelouse, deux jeunes filles à jambes nues, placées chacune dans un vaste tonneau, faisoient avec leurs pieds l'office d'une machine à laver d'invention nouvelle; elles ne restèrent point, comme les nymphes d'Armide, pour séduire les étrangers par la douceur de leur voix; effrayées de leur apparition inattendue, elles se hâtèrent de laisser tomber leurs vêtements (ou, pour mieux dire, leur seul vêtement) pour couvrir leurs jambes, qui, par les mouvements qu'elles faisoient, pouvoient se trouver dans une position peu décente : *Oh! messieurs!* s'écrièrent-

elles. Leur accent exprimoit à la fois la modestie et la coquetterie; et elles se mirent à fuir avec la rapidité du chevreuil.

Waverley commençoit à désespérer de pouvoir pénétrer dans l'intérieur de cette espèce de château solitaire et comme enchanté, lorsqu'il aperçut au bout de l'allée où il se trouvoit, un homme qui s'avançoit vers lui; il n'hésita pas à croire que ce fût ou le jardinier ou quelque domestique. Dans cette croyance, il alla à sa rencontre; mais, avant d'être parvenu assez près de lui pour être à même d'examiner les traits de son visage, il fut frappé du plus grand étonnement par la forme grotesque de son costume, et surtout par ses gestes. Quelquefois il croisoit ses mains sur sa tête comme un jongleur indien; quelquefois il laissoit tomber ses bras perpendiculairement, imitant le mouvement d'un pendule, ou bien il se frappoit par-dessous les épaules comme le font, pour se réchauffer, les mariniers ou les cochers pendant une longue station par un temps très-froid. Sa démarche n'étoit pas moins extraordinaire : tantôt il alloit à cloche-pied, et tantôt il sautoit à pieds joints. Son costume étoit plus bizarre et plus extravagant encore : il avoit une jaquette grise à collet et parements d'écarlate; on voyoit au travers des manches ouvertes, que la doublure étoit de la même couleur; ses souliers

étoient de même en écarlate, ainsi que sa toque surmontée d'une plume de dindon. Rien n'annonçoit ni la folie, ni une imbécillité totale dans ce singulier personnage; on voyoit sur sa figure, encore assez belle, un mélange de simplicité, de bonhomie et d'aliénation. Il se mit à chanter d'une voix âpre, mais avec assez de goût, le fragment d'une vieille ballade écossaise.

C'est pendant la saison des fleurs
Que te jouant de ma constance,
Tu m'as trompé; crains ma vengeance,
Quand de l'hiver reviendront les rigueurs.

Reviens à moi, ma tendre amie,
Reviens à moi; crains qu'à son tour
Celui qui t'aimoit ne t'oublie:
Bouder long-temps est fatal en amour.

Ici il leva les yeux qu'il avoit tenus attachés sur ses pieds pour observer s'ils battoient bien la mesure. Apercevant Édouard, il s'empressa d'ôter son bonnet, et témoigna par des gestes grotesques, sa surprise et son respect. N'espérant guère obtenir une réponse satisfaisante aux questions qu'il pouvoit faire, Waverley lui demanda néanmoins si M. Bradwardine étoit chez lui, ou s'il pourroit parler à quelqu'un de ses domestiques. Ce bizarre interlocuteur lui répon-

dit encore en chantant, comme l'auroit fait la sorcière de Thalaba :

Le chevalier, sur la montagne,
Conduit ses chiens et ses piqueurs,
Et la belle, dans la campagne,
Tresse des guirlandes de fleurs.
Elle tardera peu, je gage,
A revenir pour le repas,
Et William, à son passage,
De loin reconnoîtra ses pas.

Cette réponse n'apprenoit rien à Édouard, qui lui fit encore plusieurs questions; il crut enfin entendre le mot de *sommelier* prononcé d'une manière assez distincte. Il le pria de le conduire vers cet officier du château. L'Écossais le regarda d'une manière pleine d'expression, et lui fit signe de le suivre; il se remit ensuite à danser dans l'allée où ils se trouvoient. J'ai un guide d'une nature bien extraordinaire, disoit le jeune militaire en lui-même; il ressemble assez aux paysans bouffons de Shakspeare: j'ai peut-être tort de suivre ses traces; mais que de sages se sont laissé conduire par des fous ! Ils arrivèrent au bout de l'allée; et, après avoir fait un petit détour, ils entrèrent dans le parterre, protégé contre le vent du nord par une épaisse haie d'ifs. Édouard y trouva un vieillard occupé à bêcher la terre; il avoit quitté son ha-

bit, et l'on ne pouvoit dire, à sa mise, à sa tournure, si c'étoit un officier du château, ou simplement un jardinier. Son teint hâlé annonçoit qu'il travailloit habituellement en plein air; mais son nez rubicond et bourgeonné indiquoit d'autres occupations; cependant son tablier presque usé démontroit

Qu'en digne fils d'Adam il cultivoit la terre.

Le majordome, car c'étoit bien lui, et il étoit sans contredit le second officier de toute la baronnie de Tully-Veolan (en sa qualité de premier ministre de l'intérieur, il étoit même au-dessus du bailli, pour les départements de la cuisine et de la cave); le majordome donc quitta sa bêche, reprit promptement son habit en jetant un regard foudroyant sur le guide d'Édouard, sans doute par le chagrin qu'il éprouvoit en pensant qu'un étranger l'avoit surpris occupé de travaux indignes de son rang. — Que puis-je faire pour votre service? dit-il poliment à notre voyageur. Waverley s'empressa de lui dire son nom, et de l'informer qu'il désireroit présenter ses devoirs à son maître. Le vieillard prit de suite un air respectueux, et répondit avec beaucoup de gravité : — Je puis assurer à votre seigneurie que le baron sera enchanté de vous voir. Votre

seigneurie auroit-elle besoin de rafraîchissements? Le baron est allé visiter ses ouvriers qui abattent la *Sorcière noire*. Il s'est fait accompagner par les deux jardiniers. (Il appuya fortement d'un ton emphatique sur le mot *deux*.) Je m'amusois, en attendant son retour, à arranger les fleurs et les arbustes de miss Rose. Je n'ai pas voulu m'éloigner, parce que d'un moment à l'autre on peut avoir besoin de moi à l'office; j'aime beaucoup le jardinage, mais j'ai peu de temps pour me livrer à ce délassement. — Il y travaille tous les jours, ajouta l'étrange conducteur d'Édouard; mais la besogne n'en va pas plus vite. Un coup d'œil sévère et menaçant punit l'indiscrétion de cet interlocuteur incommode. — David Gellatley, lui dit-il d'un ton de voix qui n'admettoit point d'explication, allez trouver Son Honneur à la *Sorcière noire*, et dites-lui qu'un gentilhomme du Sud l'attend au château. — Pourrois-je confier une lettre à ce pauvre garçon? demanda Édouard. — Vous le pouvez en toute sûreté; il est toujours très-exact à faire les commissions des personnes qu'il respecte. Il ne s'acquitteroit pas, sans doute, avec la même fidélité d'une commission verbale... quoiqu'il y ait plus de paresse que de folie dans son fait. Waverley remit ses lettres de créance à Gellatley, qui parut confirmer l'observation du sommelier; car, pendant que ce dernier détour-

noit la tête, le commissionnaire le regarda en gonflant ses joues de toutes ses forces, et ouvrant de grands yeux, pour imiter les figures grotesques qu'on voit sur les pipes d'Allemagne; il fit ses adieux à Waverley, et partit en dansant.

— *C'est un innocent*, dit le sommelier : il y en a dans presque toutes les *villes*[1] du canton; mais le nôtre s'est fait une réputation. Il étoit habitué à travailler la terre; depuis qu'il a eu le bonheur de secourir miss Rose, poursuivie par un des taureaux de sir Killancureit, il s'est fait surnommer David *fait peu*, et on auroit pu tout aussi bien l'appeler David *fait-néant;* car depuis qu'il porte ce costume ridicule, et cela pour plaire à M. le baron et à sa fille (les maîtres ont leurs caprices comme les autres), il ne fait autre chose que parcourir en dansant tous les coins et recoins de la *ville*, sans vouloir mettre la main à la bêche. Cependant il s'amuse quelquefois à orner les instruments de chasse et de pêche de sa seigneurie, ou à prendre lui-même des truites.... Mais voici miss Rose : je me rends caution pour elle qu'elle sera charmée de voir un des membres de la famille de Waverley au château de Tully-Veolan.

Rose Bradwardine mérite bien que son indigne historien l'introduise dans un chapitre par-

[1] Town.

ticulier ; en attendant, avant de finir celui-ci, nous ferons observer au lecteur que Waverley avoit appris, dans ce colloque, qu'en Écosse on donne le nom de *ville* à une maison, et celui d'*innocent* à un fou.

CHAPITRE X.

Rose Bradwardine et son père.

Miss Rose Bradwardine n'avoit que dix-sept ans. Cependant, à l'époque des courses de chevaux de la ville, un toast en son honneur ayant été proposé dans le club de Bautherwhillery, sir Bumperquaigh[1], qui étoit président perpétuel de cette réunion, en proposant le toast, ne se contenta pas de dire qu'on ne boiroit que du vin de Bordeaux à la santé de miss Rose, il ajouta *Rose de Tully-Veolan*[2]. Dans cette séance mémorable, ce toast fut proclamé trois fois par le petit nombre des honorables membres qui eurent la force de résister à cette terrible épreuve. Je sais de bonne part que ceux qui dormoient applaudissoient en ronflant, et que ceux qui étoient tombés sous la table joignoient encore leurs acclamations mal articulées à celles des vainqueurs, et cherchoient à se relever pour continuer le toast favori.

Cet applaudissement général ne pouvoit avoir

[1] Verre plein.

[2] On boit autant de coups qu'il y a de lettres dans le nom.

d'autre cause qu'un mérite reconnu; non-seulement miss Rose en étoit digne, mais elle eût obtenu le suffrage de connoisseurs plus éclairés et plus sobres que ceux de la société de Bautherwhillery. C'étoit en effet une très-jolie personne dans le genre écossais; c'est-à-dire avec de très-beaux cheveux châtains et une peau aussi blanche que la neige. Cependant elle n'étoit ni pâle ni mélancolique; les traits de son visage portoient l'empreinte de la vivacité de son caractère. Son teint n'étoit pas très-coloré, mais si pur qu'il sembloit transparent, et la moindre émotion suffisoit pour la faire rougir jusqu'au blanc des yeux. Sa taille étoit moyenne, mais très-bien prise, svelte, élégante, remplie de grâce et d'aisance dans ses moindres mouvements. Elle venoit d'un autre côté du jardin pour recevoir le capitaine Waverley, qu'elle aborda en rougissant, mais avec l'accueil le plus aimable.

Après les premiers compliments et les félicitations d'usage; elle apprit au jeune officier que la *Sorcière noire* que le baron étoit allé visiter, n'avoit ni chat noir ni manche à balai, mais que c'étoit tout simplement une portion d'un antique taillis qu'on faisoit couper. Elle lui offrit avec beaucoup de politesse, mais non sans embarras, de lui montrer le chemin qui conduisoit au taillis. Waverley n'eut pas le temps d'accepter son offre;

le baron de Bradwardine étoit devant eux, accourant à grands pas. Gellatley s'étoit à peine acquitté de son message auprès de lui, qu'il s'étoit mis en marche pour venir remplir *les lois sacrées de l'hospitalité.* En le voyant arpenter la plaine à grands pas, on auroit dit qu'il avoit hérité des bottes de sept lieues dont parlent les nourrices. Il étoit grand, sec, robuste; ses cheveux commençoient à grisonner, mais tous ses muscles avoient l'élasticité des cordes d'une harpe; il étoit mis d'une manière très-simple, on pourroit même dire négligée; son costume ressembloit plutôt à celui des Français qu'à celui des Anglais de cette époque. A ses traits fortement prononcés, à sa démarche, on l'auroit pris pour un officier des Cent-Suisses, qui, ayant fait une longue résidence parmi les Parisiens, s'étoit approprié leur costume, mais cherchoit en vain à imiter l'aisance de leurs manières. Son langage n'étoit pas moins étrange que son extérieur.

D'après le goût qu'il avoit montré pour l'étude, ou peut-être par un mode d'éducation généralement adopté en Écosse pour les jeunes gens de qualité, on l'avoit destiné au barreau; mais les principes politiques de sa famille ne lui permettant pas d'espérer de s'illustrer dans cette carrière, il avoit voyagé pendant plusieurs années : il avoit même fait plusieurs campagnes au service d'une

puissance étrangère. Après les démêlés qu'il avoit eus avec les tribunaux, en 1717, pour crime de haute trahison, il avoit pris le parti de se retirer à la campagne, n'ayant d'autre société que celle des gentilshommes du voisinage dont les principes étoient les mêmes que les siens. Cette alliance de la pédanterie du légiste et de l'amour-propre du guerrier, pourra rappeler à plus d'un membre zélé de la garde bourgeoise de nos jours, le temps où la robe de nos avocats étoit souvent endossée par-dessus un brillant uniforme. Ajoutez à cela les préjugés d'une famille ancienne, sincèrement attachée aux Stuarts; l'habitude de se regarder comme indépendant dans sa retraite, et d'exercer sans appel son autorité dans toute l'étendue de ses terres à moitié cultivées. Cette juridiction, il est vrai, n'étoit pas très-étendue, mais elle étoit d'un droit aussi incontestable qu'incontesté; car, comme il le disoit souvent, les terres de Bradwardine, Tully-Veolan et dépendances avoient été érigées en baronnie franche, par David Ier, *cum liberali potestate habendi curias et justitias*, *cum fossâ et furcâ*, etc., avec le droit de geole, pilori et fourche, de haute et basse justice. Ces privilèges étoient exprimés dans l'acte, en termes presque cabalistiques dont la signification n'étoit pas claire pour tout le monde; mais, à l'exemple de Jacques Ier, le baron aimoit mieux parler de

son autorité que d'en faire usage. Excepté l'emprisonnement de deux braconniers dans la vieille tour, où ils ne furent pas moins effrayés par les revenants que tourmentés par les rats, et la mise au carcan d'une vieille femme qui s'étoit permis de dire que Gellatley n'étoit pas le seul fou qu'il y eût au château, je ne sache pas que le baron eût jamais été accusé d'abuser de ses grands pouvoirs. Cependant l'idée de posséder des droits aussi étendus lui faisoit mettre la plus grande gravité dans ses discours et dans ses actions.

A la manière dont le baron accueillit Waverley, on s'aperçut que le plaisir de voir le neveu de son ami lui avoit fait oublier l'étiquette qu'il suivoit en tout avec l'attention la plus sérieuse. Après avoir commencé par lui serrer fortement la main à la manière anglaise, il le baisa sur l'une et l'autre joue à *la mode française*, et ses yeux s'inondèrent de larmes. Son vigoureux serrement de main, et la quantité de tabac qu'il fit voler vers Édouard, en le serrant dans ses bras, produisirent sur les yeux de ce dernier le même effet que le plaisir avoit produit sur les siens. — Foi de gentilhomme! lui dit-il, je rajeunis en vous voyant. Je reconnois en vous un digne rejeton de l'antique souche de Waverley, *spes altera*, comme a dit Virgile : je retrouve en vous, capitaine, les traits de votre noble famille; vous n'avez pas encore

le port majestueux de mon digne ami, *mais cela viendra avec le temps;* comme le disoit une de mes connoissances de Hollande, le baron de Kikkitbroeck, en parlant de *la sagesse de madame son épouse.* — Vous avez donc pris la cocarde? — C'est bien, très-bien; — j'aurois voulu qu'elle fût d'une autre couleur, et je suis persuadé que mon ami sir Éverard en seroit charmé, mais n'en parlons plus; je suis vieux et les temps sont changés! — Et comment se porte le cher baronnet et la belle mistress Rachel? — Vous riez, jeune homme? Oui, c'étoit la belle mistress Rachel, l'an de grâce 1716; mais le temps s'écoule et n'épargne rien, *singula prædantur anni;* c'est une vérité incontestable. Je vous le répète, vous êtes le bienvenu, le très-bienvenu à Tully-Veolan. — Ma chère Rose, cours au château, et veille à ce qu'Alexandre Saunderson nous donne de ce vieux vin de Château-Margot que j'expédiai en 1713.

Rose s'éloigna, pour ainsi dire, à pas comptés, tant qu'on put l'apercevoir; mais à peine eut-elle doublé le coin d'une allée, qu'elle se mit à courir, ou, pour mieux dire, à voler comme une fée; et cela pour pouvoir, après qu'elle auroit rempli sa commission, s'occuper de sa toilette, car l'approche de l'heure du dîner ne lui laissoit que fort peu de temps. — Capitaine, dit le baron, vous ne trouverez point ici le luxe des galas

d'Angleterre, ni *epulæ lautiores* du château de Waverley. Je dis *epulæ* et non *prandium*, parce que les derniers ne sont que pour le peuple; Suétone l'a dit : *Epulæ ad senatum*, *prandium vero ad populum attinet*; mais j'espère que vous serez content de mon vin de Bordeaux; *c'est des deux oreilles*, comme dit le capitaine Vinsauf.— Il est de première qualité, *vinum primæ notæ*, ainsi que l'a proclamé le principal de Saint-André. Je suis enchanté, capitaine Waverley, de vous posséder, pour vous offrir le meilleur vin de ma cave. En discourant ainsi ils arrivèrent à la porte du château, où se trouvoient réunis cinq ou six domestiques, en riches mais antiques livrées. Alexandre Saunderson, le sommelier, étoit à leur tête, en grand *costume*; il les introduisit

Dans un vaste salon décoré de trophées,
De piques, de carquois, de cuirasses rouillées.

Sans s'arrêter dans aucun des appartements intermédiaires, le baron conduisit Édouard avec le plus grand cérémonial et les démonstrations de la plus tendre affection, dans la grand'salle à manger, boisée en chêne noir et ornée des portraits de famille. Le couvert étoit mis pour six personnes; un buffet de forme gothique étoit chargé de l'antique et massive vaisselle plate de la maison de Bradwardine. On entendit le son

d'une cloche du côté de l'entrée de l'avenue, parce qu'un vieillard, qui remplissoit les fonctions de suisse les jours de gala, ayant appris l'arrivée de Waverley, s'étoit empressé de se rendre à son poste; il annonçoit en ce moment plusieurs nouveaux convives.

— Nous aurons la société de personnes fort estimables, dit le baron : d'abord celle du jeune laird de Balmawhapple, surnommé le Fauconnier; il est de la famille de Glenfarquhar, grand amateur de la chasse, *gaudet equis et canibus;* du reste, plein d'esprit et d'honneur; ensuite celle du laird de Killancureit, entièrement occupé de l'agriculture théorique et pratique; il possède un taureau d'une beauté incomparable; il vient du comté de Devon, la Damnonie des Romains, s'il en faut croire Robert de Cirencester : on peut conclure, d'après ses goûts habituels, qu'il descend de quelque riche fermier. Vous connoissez l'adage latin : *Servabit odorem testa diù*, et, soit dit entre nous, son grand-père étoit du mauvais parti — ; on l'appeloit Bullsegg : il arriva dans ce canton pour être maître-d'hôtel, bailli, piqueur, ou quelque chose de semblable, auprès du dernier Girnigo de Killancureit, qui mourut d'une attaque d'apoplexie. Après la mort de son maître, mon cher Waverley (vous aurez de la peine à concevoir un tel scandale), comme ce

Bullsegg étoit jeune et de bonne mine, il épousa la douairière. Elle se trouvoit propriétaire de toute la baronnie par la donation que son mari avoit eu l'imprudence de lui en faire, en dépit d'une substitution entièrement oubliée ; au détriment de ses propres parents, et surtout de son héritier légitime, un de ses cousins au septième degré, Girnigo de Tipperhewit, dont la famille fut tellement ruinée par un malheureux procès, qu'un de ses descendants est réduit à occuper un emploi dans les douanes. Néanmoins ce Bullsegg de Killancureit montre que le noble sang de sa mère et de sa grand'mère, issues l'une et l'autre de la famille de Pickletillim, coule dans ses veines ; il est généralement aimé et estimé dans tout le canton. Dieu nous préserve, cher Waverley, nous, dont les familles sont *irréprochables*, Dieu nous préserve de vouloir l'humilier ! Il peut se faire que dans dix, vingt ou trente générations, ses neveux puissent marcher de pair avec les descendants des familles les plus distinguées par le rang et l'ancienneté. Ces deux mots doivent se trouver rarement dans la bouche des personnes qui, comme nous, sont d'un sang pur. — *Vix ea nostra voco*, comme dit Ovide. — Nous aurons encore un ecclésiastique de la vieille roche. Il étoit aumônier dans le bon parti, en 1715 : une bande de whigs ravagea ses terres, enleva ses ornements,

son argenterie, ses provisions en bière forte, en eau-de-vie, et détruisit son presbytère. M. Duncan Macwheeble, mon bailli et mon agent, sera notre quatrième convive. L'incertitude de l'ancienne orthographe rend douteux s'il appartient au clan de Wheedle ou de Quibble; mais l'un et l'autre ont produit d'habiles jurisconsultes.

Pendant qu'il décrivoit ses convives, ceux-ci
Entrent, et le dîner fut aussitôt servi.

CHAPITRE XI.

Le Banquet.

SELON l'antique coutume écossaise, la table fut couverte d'une immense quantité de mets préparés avec le plus grand soin. Le baron mangea comme un soldat affamé; le laird de Balmawhapple, comme un chasseur; Bullsegg de Killancureit, comme un fermier; Waverley, comme un voyageur, et le bailli Macwheeble, comme tous les quatre ensemble. Mais voulant témoigner le respect que lui inspiroit la présence de son maître, il étoit assis sur le bord de sa chaise, placée à trois pieds de la table; pour arriver à son assiette il formoit un arc avec son corps, de manière que le convive en face de lui ne voyoit que le dessus de sa perruque.

Le bailli étoit accoutumé, soit qu'il fût assis, soit qu'il fût sur ses jambes, à prendre cette posture, qui eût été pénible pour tout autre, et qui n'avoit plus rien de gênant pour lui. A la promenade, il lui arrivoit souvent, par la projection de son corps, de heurter la personne qui marchoit derrière lui; mais peu lui importoit, parce qu'il

avoit l'attention la plus scrupuleuse de céder le pas à tous ceux dont le rang étoit au-dessus du sien, et il se soucioit fort peu d'incommoder ses inférieurs. Lorsqu'il lui arrivoit de monter sa jument grise, il offroit une caricature plus grotesque encore.

L'ecclésiastique non assermenté avoit un air pensif et mélancolique qui le rendoit intéressant; il paroissoit souffrant, non qu'il regrettât son riche bénéfice, mais parce qu'il gémissoit sur la persécution des consciences. Le bailli s'amusoit à lui faire quelques plaisanteries (lorsqu'il étoit assuré que le baron ne pouvoit l'entendre); et il rioit volontiers des vains scrupules de l'honnête M. Rubrick. Nous sommes forcés de convenir que, quoique M. Macwheeble regrettât sincèrement la famille exilée, il avoit su prendre son parti et s'accommoder prudemment aux circonstances. Cela donna occasion à Davie Gellatley de dire que M. le bailli étoit un brave homme, d'un caractère très-doux, mais que sa conscience étoit encore plus douce, et qu'elle ne *lui avoit jamais fait mal.*

Lorsqu'on eut desservi, le baronnet proposa un toast à la santé du roi, laissant poliment à la conscience de ses convives le choix du souverain de fait, ou du souverain légitime. La conversation devint générale, et miss Bradwardine,

qui avoit fait les honneurs de la table avec beaucoup de grâce et de modestie, s'empressa de se retirer; l'ecclésiastique ne tarda pas à imiter son exemple. Le reste de la société faisoit le plus grand honneur au vin de Bordeaux, les bouteilles circuloient rapidement, et Waverley obtint comme une faveur de négliger de temps en temps son verre. Enfin, comme il commençoit à se faire tard, le baron fit un signe à M. Saunders Sauderson [1] *Alexander ab Alexandro*, comme il l'appeloit plaisamment : celui-ci lui répondit par un coup d'œil expressif, et sortit à l'instant. Il rentra bientôt avec un air satisfait et mystérieux, marchant à pas comptés; il plaça respectueusement devant son maître une cassette en bois de chêne, chargée d'ornements en cuivre, d'un travail fort curieux. Le baron prit une petite clef qu'il ne quittoit jamais, ouvrit la cassette et en tira une coupe d'or non moins remarquable par son antiquité que par sa forme; elle représentoit un ours rampant. Le baron la considéra avec des yeux où se peignoient le respect, le plaisir et l'orgueil. Avant de donner l'explication des nombreux emblèmes qui décoroient ce vase précieux, il se tourna vers Waverley d'un air riant : — Examinez, je vous prie, lui dit-il, ce beau mo-

[1] Nom d'un fameux jurisconsulte.

nument de l'antiquité; il représente les armes de notre famille. L'ours est *rampant*, parce que, d'après les lois du blason, on représente toujours l'animal dans sa position la plus noble : si c'est un cheval, il galope; le lévrier s'élance; s'il s'agit d'un animal féroce et sanguinaire, on le représente déchirant et dévorant sa proie. Il est bon que vous sachiez, capitaine, que ces armes furent données par l'empereur Barberousse à l'un de mes ancêtres, Godmund Bradwardine. Elles surmontoient le cimier du casque d'un Danois de taille colossale : mon ancêtre lui arracha la vie dans la Terre-Sainte, en combat singulier, pour des propos peu honnêtes sur la chasteté de l'épouse ou de la fille de l'empereur; la tradition ne dit pas précisément laquelle; — ce fut comme dit Virgile :

Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis
Aptemus.

Quant à la coupe, capitaine, elle a été faite d'après les ordres de saint Duthac, abbé d'Aberbrothock, en reconnoissance des services que lui avoit rendus un autre baron de Bradwardine, en défendant généreusement les droits du monastère contre les injustes prétentions de quelques nobles du voisinage; c'est avec raison qu'on l'appelle l'*ours sacré de Bradwardine*, quoique le

vieux docteur Doubleit se plaise à l'appeler en riant la *grande ourse*. Dans les temps où la religion catholique florissoit, on croyoit que cette coupe avoit des vertus surnaturelles. Quoique je ne partage pas ces *anilia*, ces croyances de bonnes femmes, j'ai toujours regardé cette précieuse relique comme la plus belle portion de l'héritage de mes pères. Je ne me sers de cette coupe que dans des jours de fête extraordinaire, et c'en est une pour moi de posséder dans mon manoir l'héritier de sir Éverard. Je porte donc le toast à la postérité constante de l'antique, de la puissante et toujours honorée famille de Waverley.

Durant sa longue explication, le baron avoit décanté, avec le plus grand soin, une bouteille couverte de poussière et de toiles d'araignée, qui contenoit au moins une pinte de vieux Bordeaux. Il donna gravement la bouteille vide à son sommelier, pour la placer auprès de ses nombreuses sœurs, et avala dévotement tout ce que contenoit l'*ours sacré* de Bradwardine.

Édouard fut saisi d'épouvante et d'horreur en voyant l'animal sacré faire la ronde, et pensa avec inquiétude au sens de la devise, *gare l'ours;* mais il vit bien que s'il n'imitoit pas l'exemple qu'il venoit de recevoir, il ne pouvoit manquer de déplaire à tous les convives qui s'étoient fait un devoir de lui donner cette preuve honorable

de leur haute considération; il se décida donc à se soumettre à ce nouveau genre de supplice, et à quitter de suite la table, si cela lui étoit possible. Il prit l'*ours sacré* d'une main ferme, et rendit bravement le toast; grâce à sa forte constitution, il se trouva beaucoup moins incommodé qu'il ne s'y attendoit. Les autres convives, qui avoient employé leur temps d'une manière beaucoup plus active, commencèrent à donner des preuves qu'il s'étoit fait de grands changements en eux; le bon vin opéroit. On renonça aux lois de l'étiquette; on oublia la différence des rangs, et de la naissance, pour ne suivre que les sentiments d'amitié que l'influence des vins de la *constellation* inspire aux uns et aux autres; ils se contentoient de s'appeler entre eux Tully, Bully, Killie, au lieu de prononcer leurs noms en entier et d'y joindre leurs titres. Lorsque la coupe eut fait quelques tours, deux des convives supplièrent enfin le baron de Bradwardine de permettre que l'*ours sacré* rentrât dans sa châsse. Cette proposition fit le plus grand plaisir à Édouard, qui crut que cette orgie étoit enfin terminée. Il étoit bien loin de compte.

Les hôtes du baron avoient laissé leurs chevaux dans le village, à la petite auberge appelée la Maison d'échange. Le baron auroit cru manquer aux lois de la politesse, s'il ne les eût pas accom-

pagnés jusqu'à l'entrée de l'avenue. Waverley le suivit, soit par le même motif, soit pour respirer le grand air dont il sentoit avoir besoin. Lorsqu'ils furent arrivés chez Luckie Macleary, les lairds Balmawhapple et Killancureit déclarèrent qu'ils vouloient prouver leur reconnoissance pour l'hospitalité qu'ils avoient reçue à Tully-Veolan, et qu'ils espéroient que leur hôte et son jeune ami leur feroient l'honneur d'accepter le *coup de l'étrier*, qu'on appelle en terme technique *doch* ou *dorroch*.

Il est bon de faire observer que le bailli, qui savoit par expérience que cette fête, qui avoit été commencée aux frais de son maître, se termineroit aux siens propres, s'étoit hâté de monter sur sa jument efflanquée, dont il déchiroit les flancs à coups d'éperons, sans pouvoir parvenir à la mettre au trot. Son cœur étoit également agité par l'espoir d'échapper au danger, et par la crainte d'être rencontré par la bande joyeuse avant qu'il fût sorti du village; il parvint cependant à s'esquiver malgré l'apathie de sa rossinante. Édouard fut forcé d'accompagner son hôte, parce qu'il lui avoit dit à l'oreille qu'il commettroit une grande faute contre les usages, *leges conviviales*, s'il n'acceptoit pas l'invitation qui lui avoit été faite. Il paroissoit que la veuve Macleary s'attendoit à l'honneur de cette visite : c'étoit ainsi

que se terminoient tous les grands dîners, non-seulement à Tully-Veolan, mais presque dans toute l'Écosse, il y a soixante ans.

Les convives du baron de Bradwardine, après lui avoir adressé mille remercîments pour la réception qu'il leur avoit faite, renouvelèrent leurs instances pour le déterminer à les accompagner jusqu'à l'auberge, et à l'y dédommager de la contrainte qu'impose l'hospitalité d'un ami, en y consacrant à de généreuses libations cette heure que Falstaff appelle *les délices de la nuit*.

Mistress Macleary qui, comme nous l'avons déjà remarqué, s'attendoit à la visite de ces illustres hôtes, avoit eu soin de balayer sa maison, pour la première fois depuis quinze jours, et de proportionner son feu de charbon au degré d'humidité qui régnoit toujours également dans sa cabane. Sa table de bois de sapin avoit été nettoyée à l'eau bouillante, et se trouvoit en équilibre, au moyen d'un fragment de tourbe qui soutenoit un de ses pieds; elle étoit entourée de cinq à six tabourets grossièrement travaillés, et qui penchoient à droite ou à gauche, suivant l'inégalité du plancher.

L'hôtesse n'avoit pas oublié de mettre du linge blanc et son plaid d'écarlate : elle savoit bien qu'elle seroit amplement dédommagée de ces dépenses extraordinaires; elle attendoit donc pa-

tiemment l'arrivée de la société. A peine ses hôtes furent-ils placés autour de la table, que, d'après le mot d'ordre que le laird de Balmawhapple lui avoit donné, Luckie Macleary apporta un pot d'étain rempli, selon elle, jusqu'au bord de vin de Bordeaux, qu'elle venoit de tirer du tonneau; elle le posa sur la table. Cette nouvelle coupe, contenant trois mesures anglaises, est appelée familièrement la *poule huppée*.

Il n'étoit pas difficile de prévoir que le peu de raison que l'*ours* avoit laissé, seroit bientôt étouffé sous les ailes de la *poule*. Dans le tumulte et la confusion qui régnoient déjà, Édouard parvint à laisser circuler la terrible coupe, sans lui rendre les honneurs prescrits. Tous les autres parloient à la fois, d'une voix forte et animée; personne ne songeoit à ce que disoit son voisin, et ne cherchoit qu'à se faire écouter.

Le baron de Bradwardine chantoit en français des chansons à boire, et citoit à tout propos des passages d'auteurs latins. Lord Killancureit vantoit ses vaches, ses moutons, ses trèfles, ses luzernes, ses navets, ses haies vives. Lord Balmawhapple, d'une voix de stentor, faisoit l'éloge de ses chevaux, de ses lévriers et de ses faucons. Au milieu de ce tintamarre, le baron demanda par signes qu'on voulût bien lui accorder quelques moments de silence; on se tut : — Je vais

vous chanter, leur dit-il, l'ariette favorite du maréchal duc de Berwick : et cherchant à prendre le ton et l'attitude d'un mousquetaire français, il commença ainsi :

Mon cœur volage, dit-elle,
N'est pas pour vous, garçon;
Est pour un homme de guerre
Qui a barbe au menton;
Lon, lon, laridon.

Qui porte chapeau à plume,
Soulier à rouge talon,
Qui joue de la flûte,
Aussi du violon;
Lon, lon, laridon [1].

Balmawhapple ne pouvant se retenir plus longtemps, éleva la voix en annonçant une chanson furieusement bonne, selon ses propres termes, et composée par Gibby Gaethroughwi't, le joueur de cornemuse de Cupar. Sans perdre de temps il l'entonna sans autre préparation.

Sur les côteaux de Glenbarchan
Je fus chasser la gelinotte;
Je les gravissois lentement,
Pour ne pas me trouver en faute.

Le baron, dont la voix se perdoit dans les accents plus sonores de Balmawhapple, renonça

1. Ces couplets sont cités par l'auteur.

à lutter des poumons avec lui; mais il continuoit à marmotter son *lon, lon, laridon*, et à regarder avec dédain l'heureux rival qui le privoit de l'attention de la compagnie. — Celui-ci acheva fièrement son couplet :

L'oiseau partoit-il du buisson,
J'arrêtois son essor rapide;
Quand je revins à la maison
Mon havresac n'étoit pas vide.

Après avoir inutilement essayé de se rappeler le second couplet, il chanta le premier de rechef, et, dans l'enthousiasme de son triomphe, il déclara — qu'il y avoit plus de sens dans ces vers-là, que dans tous les refrains de France et du comté de Fife, par-dessus le marché.

Le baron ne lui répondit qu'en prenant une prise de tabac, et en le regardant avec l'expression du plus profond mépris. Mais, grâces à l'alliance de l'*ours* et de la *poule*, le jeune laird s'étoit affranchi du respect que le baron lui inspiroit habituellement. Il s'écria que le Bordeaux étoit une boisson trop claire, et demanda du brandevin, en vociférant. On apporta l'eau-de-vie, et le démon de la politique fut sans doute jaloux même de l'harmonie de ce concert flamand, parce qu'il ne se mêloit pas une note de colère dans l'étrange musique qu'il produisoit. Inspiré par l'éner-

gique liqueur, le laird de Balmawhapple méprisa les mines et les regards significatifs par lesquels le baron, par égard pour Édouard, l'avoit empêché d'entamer une discussion politique. Il porta d'une voix de stentor le toast suivant : — Au petit homme habillé de velours noir, qui nous a rendu un si grand service en 1702! puisse le cheval blanc se casser le cou sur une butte de sa façon!

Édouard en ce moment n'étoit ni assez attentif ni assez de sang-froid pour se rappeler que le roi Guillaume mourût par suite d'une chute, et que son cheval avoit bronché sur une taupinière; cependant il se sentit offensé de la manière provoquante dont Balmawhapple le regardoit en portant ce toast. Le baron ne lui donna pas le temps d'exprimer son mécontentement : — Laird de Balmawhapple, lui dit-il, quels que soient mes principes politiques comme particulier, je vous déclare que je ne souffrirai pas que vous vous permettiez de faire ici la moindre allusion qui puisse blesser les sentiments de l'honorable gentilhomme que j'ai le bonheur d'avoir pour hôte. Si vous n'avez aucun égard pour les lois de la politesse, respectez du moins le serment militaire : il fut toujours sacré. Ouvrez Tite-Live, voyez ce qu'il dit de ces soldats romains qui eurent le malheur d'oublier leur serment : *Exuere*

sacramentum militare... Mais vous connoissez aussi peu l'histoire ancienne que les lois de l'urbanité. — Je ne suis point aussi ignorant que vous voulez bien le dire; je sais bien que vous faites allusion à la sainte ligue et au covenant, mais si tous les whigs de l'enfer! —

Édouard et le baron prirent la parole en même temps, mais le dernier d'un ton très-élevé : — Taisez-vous, Balmawhapple; non-seulement vous prouvez votre ignorance, mais vous couvrez de honte vos compatriotes, et cela devant un étranger... devant un Anglais. — Waverley lui demanda vainement de lui permettre de repousser une insulte qui paroissoit lui être adressée personnellement. La tête du baron étoit exaltée par le vin, par la colère et par la honte.

— Capitaine Waverley, lui dit-il, je vous prie de me laisser parler : partout ailleurs, vous auriez sans doute le droit de vous défendre vous-même; mais ici.... sur mes terres.... dans cette pauvre baronnie, dont j'ose me dire le propriétaire, permettez que je vous tienne lieu de père comme j'y suis obligé par les lois de l'hospitalité, et qu'à ce titre je vous épargne toute discussion désagréable. — Quant à vous, M. Balmawhapple, j'espère que vous n'oublierez plus le ton et les manières qui conviennent à un homme de votre rang. — M. Cosme-Comyne Bradwardine de Brad-

wardine et de Tully-Veolan, répondit le chasseur, je vous déclare que si quelqu'un refuse de porter mon toast, malgré son jabot et son panache, je le traiterai comme je traiterois un coq de bruyère, et que j'en ferai de même à ceux qui abandonnent leurs amis pour faire société avec les rats de Hanovre.

Les rapières furent aussitôt tirées, et plusieurs bottes terribles portées de part et d'autre. Balmawhapple étoit jeune, agile et vigoureux; mais le baron manioit son arme avec plus d'adresse, et nul doute que, comme sir Toby Belch[1], il n'eût percé son antagoniste, s'il n'eût été sous l'influence de la *grande ourse*. Édouard s'élança entre les deux combattants; mais il fut arrêté par le corps du laird de Killancureit, qui étoit couché sur le plancher. Comment, dans un moment aussi critique, se trouvoit-il dans cette posture, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir d'une manière bien précise. Quelques personnes pensoient qu'il avoit voulu se cacher sous la table; mais il soutint que le pied lui avoit glissé au moment où il s'armoit d'un tabouret pour faire sortir Balmawhapple. Quoi qu'il en soit, si personne n'eût été plus prompt que lui et Waverley à séparer

[1] Personnage de Shakspeare dans la *Douzième nuit après Noël, ou le Jour des Rois.*

les combattants, le sang eût certainement coulé; mais le cliquetis des armes frappa les oreilles de mistress Macleary, qui étoit occupée devant sa porte à compter sur ses doigts le montant de l'écot, tout en ayant l'air de méditer sur un livre de prières. Comme ce n'étoit pas la première fois qu'elle entendoit un bruit semblable, elle se leva en s'écriant : —Quoi! messieurs, vous allez vous égorger ici pour discréditer la maison d'une pauvre veuve! ne pouviez-vous choisir un autre champ de bataille? —En disant ces mots, elle jeta avec beaucoup d'adresse son plaid sur les deux flamberges; les domestiques, qui heureusement avoient été passablement sobres, entrèrent aussi, et, à l'aide d'Édouard et de Killancureit, ils vinrent à bout de séparer les deux champions écumants de colère. On emmena Balmawhapple, qui se répandoit en blasphèmes, en imprécations et en menaces contre tous les whigs et presbytériens d'Écosse ou d'Angleterre.

Waverley, à l'aide de Saunderson, ramena le baron de Bradwardine dans son manoir; il ne put avoir la liberté de se retirer qu'après avoir entendu l'apologie de ce qui venoit de se passer: tout ce qu'Édouard put y comprendre, c'est qu'il y étoit souvent question des *Centaures* et des *Lapithes*.

CHAPITRE XII.

Repentir, réconciliation.

Waverley étoit habitué à ne boire du vin qu'avec la plus grande sobriété, aussi ne s'éveilla-t-il que fort tard le lendemain matin, et sa mémoire lui retraça de suite la scène de la veille, qui fit sur lui une impression pénible. Il sentoit qu'il avoit reçu un affront personnel, – lui, gentilhomme, officier, portant le nom de Waverley! — Il est bien vrai, se disoit-il, que celui qui m'a insulté étoit dans une position à ne pouvoir faire usage du peu de raison qu'il a reçue du ciel; il est bien vrai que si j'en demande raison, je viole les lois divines et humaines. Je puis arracher la vie à un jeune homme qui peut-être auroit rendu de grands services à sa patrie; je puis porter la désolation au sein de sa famille – Je puis moi-même périr sous ses coups. — Quelque brave qu'on soit, cette alternative, examinée de sang-froid et sans témoins, ne peut être que désagréable.

Toutes ces idées se croisoient dans son esprit; mais l'affront qu'il avoit reçu laissoit une impression plus forte, et finit par faire taire toutes les

autres considérations. — Je suis officier, je suis un Waverley, se dit-il; on m'a insulté, il n'y a pas à balancer. Il descendit dans la salle du déjeuner, bien décidé à prendre congé de la famille de Bradwardine, pour écrire à l'un de ses camarades de venir le joindre à une auberge à moitié chemin de Tully-Veolan et de leur garnison, et pour le charger du cartel qu'il enverroit à lord Balmawhapple. Il trouva miss Rose occupée à préparer le thé et le café. La table étoit couverte de pain grillé, soit de froment, soit d'orge, auquel on avoit donné la forme de gâteaux; de biscuits, d'œufs, de jambons de cerf, de gigots de mouton, de tranches de bœuf, de saumon salé, de marmelades, et de toutes ces friandises qui forcèrent Johnson lui-même à mettre les déjeuners d'Écosse au-dessus des déjeuners de tous les pays. Un grand plat, rempli de soupe de gruau et flanqué d'une espèce de cruche d'argent qui contenoit un égal mélange de crème et de petit lait, étoit placé vis-à-vis la chaise du baron, parce que c'étoit son déjeuner ordinaire. Mais Rose dit à Waverley que son père étoit sorti de très-grand matin, et qu'il avoit bien recommandé qu'on n'éveillât pas son hôte.

Édouard, presque sans répondre un seul mot, prit une chaise d'un air pensif et préoccupé, peu propre à donner bonne idée de ses talents pour

la conversation ; il répondit au hasard à deux ou trois questions que miss Bradwardine lui fit sur des objets indifférents; piquée d'avoir essayé vainement par complaisance de le tirer de sa taciturnité, elle renonça à son projet, ne pouvant concevoir qu'il n'y eût pas des manières plus aimables sous un habit rouge; — elle le laissa rêver à son aise, et maudire en lui-même *la grande ourse*, la dispute qu'elle avoit occasionée, et tous les malheurs qui pouvoient en résulter.

Tout à coup Édouard tressaillit en voyant, au travers de la croisée, le baron et le jeune Balmawhapple se tenant par le bras et en grande conversation. — M. Falconer a-t-il couché ici? demanda Waverley à miss Rose. Celle-ci, peu satisfaite de son interrogation brusque, se contenta de lui répondre froidement, non; et la conversation tomba de nouveau.

M. Saunderson entra pour annoncer que son maître attendoit le capitaine dans la pièce voisine. Édouard se leva de suite avec un violent battement de cœur, qu'on ne pourroit sans injustice attribuer à la peur; mais qui étoit l'effet de l'incertitude où il étoit sur l'explication qui alloit avoir lieu. Il trouva les deux gentilshommes debout. Un air de satisfaction et de dignité régnoit sur la figure du baron; mais la pâleur qui couvroit le visage toujours arrogant de Balmawhapple annonçoit

qu'il étoit en proie à la honte, au dépit et à la mauvaise humeur. Le baron passa son bras sous le sien, et s'avança vers Édouard; il avoit l'air de marcher de front avec Balmawhapple; mais dans le fait il l'entraînoit. Il s'arrêta au milieu de l'appartement, et dit avec beaucoup de gravité : — Capitaine Waverley, mon jeune et estimable ami, M. Falconer de Balmawhapple, ayant égard à mon âge, à mon expérience pour tout ce qui regarde le point d'honneur, les duels ou *monomachies*, m'a chargé d'être son interprète pour vous exprimer le regret qu'il éprouve en se rappelant certaines expressions qui lui sont échappées hier au soir, et qui sans doute ont été très-désagréables pour vous qui servez sous les drapeaux du gouvernement actuel. Mon ami vous demande de mettre en oubli cette infraction aux lois de la politesse, comme l'effet d'un premier mouvement qu'il désavoue maintenant qu'il est de sang-froid; il vous offre sa main en signe d'amitié. Je puis vous assurer, capitaine Waverley, qu'il n'y a que la conviction d'*être dans son tort* (comme un brave chevalier français, M. le Bretailleur, me disoit un jour en pareille circonstance), et de plus le sentiment de votre mérite personnel, qui aient pu déterminer mon ami à cette démarche, car il est d'une famille où de temps immémorial la bravoure est héréditaire : *mavortia pectora*,

pour me servir des expressions de Buchanan; des cœurs valeureux!

Édouard se hâta d'accepter poliment la main que lord Balmawhapple, ou, pour mieux dire, que le baron lui présentoit en qualité de médiateur. — Je ne veux pas me rappeler, dit-il, des expressions qu'on regrette d'avoir prononcées; je ne veux les attribuer qu'à l'influence des libations trop répétées du banquet d'hier.

— C'est très-bien répondre, lui dit le baron. Il est possible qu'un homme se trouve *ebrius*, pris de vin, surtout dans un jour de fête et de réjouissance, sans cesser pour cela d'être un homme d'honneur; et s'il désavoue à jeun les injures qu'il peut avoir dites sous l'influence du vin, on doit les attribuer à cette liqueur, et dire: *vinum locutus est*. Mais je me garderois bien d'étendre cette disculpation aux ivrognes d'habitude, passant, pour ainsi dire, leur vie entière dans une aliénation d'esprit qui ne leur permet plus de respecter les règles de la politesse et des lois de la société; qu'ils apprennent du moins à se modérer, à se vaincre lorsque Bacchus les stimule: mais ne parlons plus de ce qui s'est passé; allons déjeuner.

Quelle que soit la conséquence que l'on tirera de l'aveu que je vais faire, je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, qu'après cette explica-

tion, Édouard fit beaucoup plus d'honneur à l'excellent déjeuner de Rose, que son début n'avoit annoncé. Balmawhapple, au contraire, étoit sérieux et triste. Waverley s'aperçut qu'il avoit le bras droit en écharpe, ce qui expliquoit la manière embarrassée dont il lui avoit offert la main. Il répondit aux questions de miss Rose en disant que son cheval s'étoit abattu, et qu'il s'étoit foulé la main. Comme il se trouvoit dans un embarras visible, il se leva aussitôt après le déjeuner, et prit congé de la société, malgré les pressantes invitations du baron pour le retenir à dîner.

Waverley annonça l'intention où il étoit de partir d'assez bonne heure de Tully-Veolan, pour aller coucher à la première poste; mais, en voyant l'impression douloureuse que cette nouvelle inattendue avoit faite sur le cœur du vieux gentilhomme, il n'eut pas le courage d'insister. A peine le baron eut-il obtenu de Waverley la promesse de prolonger de quelques jours sa visite, qu'il s'occupa des moyens de reculer l'époque de son départ, en détruisant les motifs qui pouvoient l'avoir déterminé à prendre cette résolution.

— Capitaine Waverley, dit-il, je serois bien fâché que vous puissiez croire que j'autorise l'intempérance par mes exemples ou par mes discours. Je ne disconviens pas que dans la fête qui a eu lieu hier au soir, quelques-uns de nos amis

étoient, sinon complétement ivres, *ebrii;* du moins un peu en train, *ebrioli;* épithètes par lesquelles les anciens désignoient ceux qui avoient perdu la raison, ou ceux qui, comme vous le dites métaphoriquement en Angleterre, ne sont dedans qu'à mi-jambes. Ne croyez pas que je veuille parler de vous, capitaine, Dieu m'en préserve! j'ai vu avec plaisir qu'en jeune homme prudent et réservé, vous aviez plus d'une fois esquivé de boire. Ce reproche ne peut non plus me regarder: je me suis trouvé à la table de plusieurs grands généraux; je me suis trouvé aux parties de plaisir de plusieurs maréchaux; mais j'ai toujours su porter le vin, et vous avez été témoin que, hier au soir, je n'ai pas franchi un instant les limites d'une décente hilarité.

Il n'y avoit rien à opposer à une décision aussi formellement énoncée, quoique, d'après les observations que Waverley avoit faites, il fût bien persuadé que non-seulement le baron étoit en train, *ebriolus*, mais qu'il commençoit à être ivre, ou, pour trancher le mot, qu'il étoit le plus ivre de toute la société, à l'exception peut-être de son antagoniste le laird de Balmawhapple. Édouard ne put s'empêcher de dire comme lui, et de lui accorder le compliment qu'il désiroit sur sa sobriété.

—Non, capitaine, ajouta le baron, quoique je sois d'un très-fort tempérament, je ne puis souffrir

les ivrognes ; je déteste ceux qui ne boivent que pour le plaisir de boire, *gulæ causâ*. Quoique je ne sois point de l'avis de Pittacus de Mitylène, qui vouloit qu'on punît doublement les crimes commis sous l'influence de Bacchus; quoique je n'approuve point les reproches que Pline le jeune fait aux buveurs, dans le quatorzième livre de son Histoire naturelle, je sais distinguer le temps et les lieux pour excuser ou condamner. J'approuve cette gaîté que donne le vin : il est permis, comme dit Horace, de s'oublier un moment lorsqu'on a le bonheur de revoir un ami, *recepto amico*.

Le baron termina cette apologie, qu'il avoit crue nécessaire pour excuser son excès d'hospitalité envers ses hôtes; on suppose aisément qu'Édouard s'étoit bien gardé de l'interrompre ou de le contredire. Le baron invita son hôte à une partie de chasse pour le lendemain, et il ordonna à Davie Gellatley d'aller les attendre de bon matin au *sentier solitaire* avec ses chiens Ban et Buscar. — Quoique ce ne soit pas la saison de la chasse, ajouta-t-il, je veux vous donner une idée de la manière dont elle se fait dans le pays, et j'espère que nous ne rentrerons pas au château sans avoir rencontré quelques chevreuils : cette chasse, capitaine, se fait dans toutes les saisons, parce que cet animal n'a point d'époque fixe pour

être dans son point parfait de graisse : aussi sa venaison ne vaut jamais celle du cerf rouge. Vous connoîtrez du moins ma meute, qui nous devancera sous la conduite de Davie Gellatley.

Waverley témoigna sa surprise de ce qu'il chargeoit d'une commission semblable le pauvre Gellatley; mais le baron s'empressa de lui apprendre que cet *innocent* n'étoit ni fou ni imbécile, qu'il avoit simplement le cerveau fêlé, ce qui le rendoit insouciant et paresseux. — Il exécute très-bien, dit-il, les commissions dont on le charge, pourvu qu'elles ne contrarient pas son humeur et ses goûts; il est charmé qu'on s'adresse à lui de préférence. Nous prenons le plus vif intérêt à sa personne, ajouta le baron, depuis qu'il exposa sa vie pour tirer Rose d'un très-grand danger; depuis cette époque il boit et mange au château; et, s'il faut en croire les rapports un peu suspects du bailli et de mon sommelier, il travaille quand bon lui semble, et tant que le travail lui plaît.

Miss Rose apprit alors à Waverley que le pauvre *innocent* avoit reçu de la nature un talent particulier pour la musique; qu'il étoit profondément ému par les chants mélancoliques, et qu'il étoit d'une gaîté folle en entendant des airs vifs et gais. —Il est doué, sous ce rapport, d'une mémoire prodigieuse, ajouta-t-elle; il sait par cœur

une quantité de morceaux de musique et de chansons dans tous les genres, qu'il adapte souvent aux personnes, aux circonstances, avec beaucoup d'adresse, soit pour faire une remontrance, soit pour se moquer de quelqu'un, ou pour donner une explication quelconque. Il est fort attaché aux personnes qui lui témoignent de l'amitié; mais aussi il est très-sensible aux injures comme aux mauvais procédés, et lorsque l'occasion de se venger se présente, il sait très-bien en profiter. Les paysans, qui malgré leur grossièreté savent très-bien s'apprécier entre eux, ne faisoient pas grande attention au pauvre *innocent* lorsqu'il mendioit de porte en porte; mais depuis qu'ils l'ont vu proprement vêtu, établi au château, ne manquant de rien, ils ont résumé toutes les preuves de finesse et de malice qu'il a données dans sa vie, et en ont tiré charitablement l'hypothèse que Davie Gellatley est tout juste assez fou pour se dispenser de tout travail. Leur opinion n'est pas mieux fondée que celle des nègres, qui prétendent que si les singes ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les fasse travailler. Davie Gellatley étoit tout bonnement ce qu'il paroissoit être, un cerveau timbré. Il avoit trop de jugement pour un fou, trop de pénétration pour un imbécile. Son adresse pour la chasse (on sait que plusieurs fous s'y sont distingués)

l'affection qu'il avoit pour les animaux, sa mémoire extraordinaire, son goût pour la musique, le faisoient remarquer et chérir.

On entendit en ce moment dans la cour les pas des chevaux et la voix de Gellatley, qui chantoit, en s'adressant à deux limiers :

Partez, limiers rapides,
Parcourez les vallons,
Franchissez les buissons
Et les ondes limpides.
Hâtez-vous de courir
A travers la bruyère,
Qu'une brise légère
Fait à peine fléchir.
Pénétrez cet asile
Si discret, si tranquille,
Où l'on surprit souvent
La fée et son amant.
Partez, limiers rapides,
Parcourez les vallons,
Franchissez les buissons
Et les ondes limpides;
Volez, limiers rapides.

— Ces vers sont-ils de votre ancienne poésie écossaise, demanda Waverley à miss Rose? Je ne le crois pas, lui répondit-elle : ce pauvre malheureux avoit un frère que le Ciel avoit doué de ce que le vulgaire prenoit pour un grand talent, sans doute pour dédommager sa famille de son extrême indigence. Son oncle le faisoit élever dans le dessein d'en faire un ministre; mais la

mort ne lui laissa pas le temps de réaliser ce projet. Le malheureux jeune homme revint du collége; sans appui, sans ressource, et le cœur brisé de douleur, il tomba dans une langueur mortelle. Mon père en prit soin jusqu'à sa mort, qui arriva avant qu'il eût atteint sa vingtième année. Il jouoit très-bien de la flûte, et passoit pour avoir de grands talents en poésie. Il aimoit beaucoup son frère, qui ne le quittoit pas plus que son ombre, et nous pensons que c'est de lui que Davie a appris ces fragments de chansons qui ne ressemblent en rien à celles de ces cantons. Lorsque quelqu'un lui demande qui lui apprit à chanter, il ne répond qu'en poussant de grands éclats de rire, et souvent en versant un torrent de larmes avec des cris douloureux. Il n'a jamais donné d'autre explication; jamais on ne lui a entendu prononcer le nom de son frère depuis qu'il a eu le malheur de le perdre.

Ce récit, qui avoit quelque chose de romanesque, intéressa Édouard. — On parviendra peut-être, dit-il, à tirer de lui d'autres éclaircissements en le questionnant avec douceur et avec adresse.... — C'est possible, lui répondit miss Rose; mais mon père n'a jamais voulu permettre à qui que ce fût de le questionner sur cet objet.

Le baron, à l'aide de Saunderson, étoit parvenu à mettre une énorme paire de bottes à

l'écuyère ; ayant appelé notre héros, il descendit l'escalier en appuyant fortement du talon et en promenant le manche de son fouet de chasse sur les barreaux de la rampe. Il fredonnoit avec l'air d'un chasseur de Louis XIV :

> Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
> Holà! ho! ho! vite debout [1].

---

[1] Ces vers sont cités par l'auteur.

CHAPITRE XIII.

Journée employée plus raisonnablement que la précédente.

Le baron de Bradwardine montoit un cheval très-fringant, mais très-bien dressé. A la manière dont il étoit assis sur la selle garnie d'amples housses aux couleurs de sa livrée, on auroit cru voir un véritable modèle de l'ancienne école d'équitation. Son habit vert galonné, sa veste de soie richement brodée, sa perruque de brigadier, son petit chapeau à ganses d'or, lui donnoient un air tout-à-fait étrange : il étoit suivi de deux domestiques à cheval, armés de deux pistolets d'arçon. Il faisoit l'admiration de tous les fermiers qui se trouvoient sur le chemin qu'il suivoit au trot. Ils arrivèrent enfin au fond d'un agréable vallon où Gellatley s'étoit déjà rendu avec ses deux énormes lévriers et une demi-douzaine de chiens de toute espèce. Il étoit environné d'une troupe de jeunes garçons à jambes et têtes nues, qui, pour se procurer l'honneur de suivre la chasse, avoient eu l'attention de flatter les oreilles de Gellatley en lui donnant le titre de *monsieur*,

quoiqu'il n'y en eût aucun d'eux qui, dans d'autres occasions, ne l'eût salué de l'apostrophe de Davie *le Fou*. Ce n'est pas seulement au village de Tully-Veolan qu'on se sert de la flatterie auprès des personnes en place : c'étoit un usage généralement reçu il y a soixante ans; il existe encore, il existera sans doute dans six cents ans, si le ridicule mélange de folie et de bassesse qu'on appelle le monde subsiste encore à cette époque.

Ces petits *va-nu-pieds* étoient destinés à battre les buissons : ils s'acquittèrent si bien de leur rôle, qu'au bout d'une demi-heure un chevreuil fut lancé, poursuivi et tué. Le baron accourut avec toute la vîtese de son cheval blanc : il tira son couteau de chasse orné de ses armes, éventra majestueusement l'animal, le débarrassa des entrailles, et fit observer à Waverley que les chasseurs français appeloient cela *faire la curée*. Après avoir terminé cette cérémonie, il ramena son hôte au château par un chemin tortueux, mais très-agréable, pratiqué sur le sommet d'un vallon d'où l'on découvroit au loin une grande quantité de châteaux et de villages : le baron rapportoit sur chacun quelque anecdote historique ou généalogique; il mettoit dans ses récits beaucoup de pédanterie; mais parfois il faisoit preuve de bon sens, et montroit les sentiments les plus élevés et les plus nobles; si ses contes n'offroient

pas toujours un grand intérêt, ils ne cessoient de piquer la curiosité.

La promenade plaisoit également à l'un et à l'autre, quoique leurs caractères et leurs habitudes fussent tout-à-fait opposés. Le lecteur sait déjà qu'Édouard étoit doué d'une sensibilité extraordinaire, d'une imagination vive, d'une tournure d'esprit romanesque, d'un goût vif pour la poésie. M. Bradwardine étoit l'opposé de tout cela, et se faisoit gloire de parcourir le chemin de la vie avec la roideur et la stoïque gravité qu'il déployoit dans sa promenade de chaque soir, sur la terrasse de Tully-Veolan; où pendant des heures entières, vrai modèle du vieux Hardy-Knuite [1], il marchoit

A pas comptés vers l'orient,
A pas comptés vers l'occident.

Quant à la littérature, il avait lu les poëtes classiques; plus, l'Épithalame de Georges Buchanan, les Psaumes d'Arthur Johnson, les *Deliciæ poetarum*, les Œuvres de sir David Lindsay, le Bruce de Barbour, le Wallace d'Henry-l'Aveugle, le Tendre Berger, le Cerisier et le Prunier. Mais malgré ce sacrifice fait aux Muses il eût préféré,

[1] Héros d'une vieille ballade écossaise.
(*Note de l'Éditeur.*)

s'il faut dire vrai, qu'on lui eût mis en bonne prose les sages et pieux apophthegmes et les récits historiques contenus dans ces divers livres. Il ne pouvoit s'empêcher parfois de témoigner son mépris pour l'art inutile de faire des poëmes. — Le seul écrivain qui se soit distingué dans ce genre, disoit-il, c'est Allan Ramsay, le perruquier.

Quoique Édouard différât de lui, *toto cælo*, comme auroit dit le baron, l'histoire étoit pour eux un terrain neutre où ils pouvoient s'entendre: il est vrai que le baron n'aimoit que les grands événements, les vicissitudes politiques que l'histoire rapporte d'une manière simple, sans fard, sans ornement; Édouard, au contraire, n'aimoit que les tableaux; les descriptions que l'imagination embellit de ses brillantes couleurs; il n'aimoit que les traits de feu qui donnent l'âme et la vie aux divers acteurs que l'histoire met sur la scène. Malgré cette opposition de goûts, ils se plaisoient mutuellement. Les détails que le baron trouvoit dans sa mémoire fournissoient à Waverley l'occasion de laisser travailler son imagination, et lui ouvroient une nouvelle carrière d'incidents et de caractères; de son côté il rendoit les jouissances qu'on lui procuroit, en écoutant avec la plus grande attention. Il n'y a pas de conteur qui ne soit sensible à cette politesse;

mais le baron voyoit avec le plus grand plaisir cette marque de respect et de déférence pour sa personne; Édouard goûtoit ces remarques judicieuses et ces réflexions sentimentales, qui donnoient plus de lustre et de poids aux anecdotes qu'on lui racontoit. Le baron aimoit à parler des aventures de sa jeunesse, qu'il avoit passée dans les camps en pays étrangers, et il connoissoit des particularités intéressantes concernant les généraux sous lesquels il avoit servi.

Nos deux chasseurs rentrèrent à Tully-Veolan très-satisfaits l'un de l'autre. Waverley forma le projet d'étudier avec le plus grand soin le caractère du baron, qu'il trouvoit original, mais intéressant. Il regardoit ce gentilhomme comme un répertoire précieux de toutes les anecdotes anciennes et modernes; M. Bradwardine, de son côté, regardoit Édouard comme un jeune homme qui donnoit les plus belles espérances, *juvenis bonæ spei et magnæ indolis*. Il est bien différent, se disoit-il, de ces étourdis qui ne peuvent maîtriser la pétulance de leur âge; ils n'écoutent qu'avec impatience les avis des personnes sensées, et se permettent souvent de les tourner en ridicule. Il se plaisoit à dire que ce jeune militaire auroit les plus brillants succès. Il n'y eut de convive étranger, ce jour-là, que M. Rubrick; et sa conversation, soit comme ecclésiastique, soit

comme homme de lettres, se trouva parfaitement en harmonie avec celle du baron et de son hôte.

Quelques minutes après le dîner, le baron, pour prouver qu'il ne s'étoit pas contenté de vanter la sobriété, mais qu'il l'avoit pratiquée, proposa d'aller rendre visite à miss Rose, ou, pour nous servir de ses expressions, de *monter à son troisième étage*. Il conduisit donc Waverley à travers deux ou trois corridors très-étroits et très-sombres, d'après les lois de l'ancienne architecture d'Écosse, et ils arrivèrent à un escalier tournant. Le baron se mit à monter les degrés deux à deux, et devança Waverley et M. Rubrick, pour aller annoncer à sa fille la visite qu'elle alloit recevoir.

Après avoir tourné dans le long escalier jusqu'à éprouver des éblouissements, ils arrivèrent enfin à une petite pièce carrée, garnie de nattes, qui servoit d'antichambre à l'appartement de miss Rose, le *sanctum sanctorum* ; de là ils entrèrent dans le salon. Cette pièce étoit petite, mais très-agréable, et s'ouvroit au midi : sur une antique tapisserie, deux portraits représentoient, l'un la mère de miss Rose en habit de bergère, une houlette à la main, l'autre le baron à l'âge de dix ans, en habit bleu, en veste brodée, en chapeau galonné, en perruque à bourse, tenant un arc à la main. Édouard ne put s'empêcher de sourire en voyant ce costume et le peu de ressemblance

qu'il y avoit entre la figure ronde, fraîche et vermeille du portrait, et le visage pâle, maigre, allongé, couvert de rides de l'original; c'étoit la suite des fatigues qu'il avoit éprouvées et du poids des ans. Le baron en rit lui-même avec son hôte; Ce portrait, lui dit-il, fut une fantaisie de femme qu'eut ma bonne mère, fille du laird de Tulliellum, capitaine Waverley! je vous ai montré son château en revenant de la chasse; il fut brûlé en 1715 par les Hollandais, venus en qualité d'auxiliaires du gouvernement. Je n'ai jamais depuis fait faire mon portrait qu'une seule fois, et ce fut à l'invitation réitérée du maréchal duc de Berwick.

Le bon vieillard n'ajouta pas, ce que M. Rubrick apprit ensuite à Édouard, que le maréchal lui avoit fait cet honneur pour le récompenser de la bravoure qu'il avoit montrée en montant le premier à la brèche, en 1709, au siége d'une forteresse de la Savoie, et en s'y défendant avec sa demi-pique pendant plus de dix minutes, pour donner le temps au renfort d'arriver. On doit rendre justice au baron : quoiqu'il fût porté à exagérer la dignité de sa famille, il étoit réellement trop brave de sa personne pour faire mention de tout ce qui n'avoit rapport qu'à son mérite personnel.

Miss Rose sortit de son appartement, et vint recevoir son père et ses amis. Les occupations et les travaux auxquels on voyoit qu'elle s'étoit

livrée faisoient l'éloge des heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature, et qui n'avoient besoin que d'être cultivées. Son père lui avoit appris le français et l'italien; elle savoit par cœur plusieurs passages dans ces deux langues. Il avoit aussi essayé de lui apprendre la musique, mais il débuta par s'enfoncer dans les discussions les plus abstraites, ou peut-être n'étoit-il pas en état d'enseigner cette science : quoi qu'il en soit les talents de miss Rose se bornoient à savoir s'accompagner sur la harpe, ce qui, à cette époque, étoit rare en Écosse. Miss Rose chantoit avec beaucoup de goût et d'expression; elle savoit proportionner les sons de sa voix aux divers sentiments que les paroles exprimoient : il seroit bien à désirer que grand nombre de nos fameuses musiciennes la prissent pour modèle! Le simple bon sens lui avoit appris que si la musique, comme l'ont avancé des autorités du plus grand poids, doit se marier à la belle poésie, il n'arrive que trop souvent que, grâces au chanteur, la première fait un divorce scandaleux avec l'autre. C'est peut-être le goût que miss Rose avoit pour la poésie, et les efforts qu'elle faisoit pour exprimer par des notes les sentiments qu'elle éprouvoit, qui étoient cause que son chant plaisoit également aux grands musiciens et aux personnes qui n'avoient pas la moindre connoissance de cet

art : aussi l'on préféroit sa voix à beaucoup d'autres plus belles et d'un plus brillant effet, lorsqu'elles n'étoient pas guidées par un sentiment aussi délicat que le sien.

Un large balcon régnoit devant les fenêtres, et servit à faire connoître une autre occupation de miss Rose. Il étoit garni de toutes sortes de fleurs qu'elle cultivoit avec le plus grand soin; on passoit par une tourelle pour arriver à ce balcon gothique, d'où l'on avoit un coup d'œil ravissant. Le jardin, situé précisément au-dessous, vu de cette hauteur, ne paroissoit qu'un simple parterre entouré de hautes murailles. On voyoit un peu plus loin des prairies et des bois que le ruisseau traversoit : on l'apercevoit en certains endroits, mais dans d'autres il étoit entièrement caché par les arbres. L'œil s'arrêtoit avec plaisir sur des pics qui élevoient çà et là leurs cimes pyramidales au-dessus du bois touffu ; mais il s'arrêtoit de préférence sur les nobles ruines de l'antique tour, qu'on apercevoit entièrement, parce qu'elle étoit située sur un rocher qui s'avançoit sur le ruisseau en forme de promontoire. A main gauche on voyoit quelques chaumières du village : le reste étoit caché par les rochers. La prairie se terminoit par une espèce d'étang qu'on appeloit *le lac Veolan;* le ruisseau y portoit ses eaux, et dans ce moment elles reflétoient d'une manière

tout-à-fait pittoresque les rayons du soleil couchant. Dans le lointain étoit une vaste étendue de pays tout-à-fait ouvert, et la vue n'étoit arrêtée que par une barrière d'azur qu'une chaîne de rochers formoit du côté du midi à l'entrée de la vallée. Miss Rose avoit fait servir le café dans ce charmant belvédère.

L'ancienne tour ou forteresse donna lieu au baron de raconter plusieurs anecdotes et plusieurs traits de chevalerie écossaise, avec le plus grand enthousiasme.

L'angle saillant d'un roc incliné qu'on voyoit près de là avoit été appelé *la Chaise de saint Swithin.* C'étoit le théâtre d'une superstition sur laquelle M. Rubrick donna quelques détails qui rappelèrent à Waverley un vers cité par Edgar dans Le Roi Lear. Miss Rose fut invitée à chanter une romance qu'avoit composée, d'après la légende, quelque poëte villageois qui,

Ignoré comme ceux dont il reçut la vie,
De l'oubli, par ses vers, il sauva plus d'un nom,
Sans inscrire le sien au temple du Génie.

La douceur de sa voix, la beauté de la musique simple et naturelle, donnèrent à ce chant tout l'agrément que le poëte eût désiré, et dont sa poésie avoit le plus grand besoin : je crains bien qu'étant privée de ces avantages, cette romance ne

lasse la patience du lecteur, quoique la copie que je lui offre paroisse avoir été retouchée par Waverley, en faveur de ceux dont le goût ne s'accommoderoit pas de cette antique poésie trop littéralement reproduite.

LA CHAISE DE SAINT SWITHIN.

La veille de Toussaint, avant de t'endormir,
Aux habitans du ciel, chrétien, fais ta prière;
Ils défendront ta couche et viendront la bénir.
Invoque aussi Marie, en disant ton rosaire.

La veille de Toussaint la sorcière des nuits
Plane dans l'horizon avec son noir cortége;
A la voix de l'orage elle mêle ses cris,
Ou se glisse en silence au travers de la neige.

La châtelaine vient prier saint Swithin.
L'humidité du soir baigne sa chevelure,
Son visage pâlit, son pas est incertain....
Mais son regard s'anime et son cœur se rassure.

Elle vient répéter ce charme tout-puissant
Par lequel saint Swithin arrêtant la sorcière,
La força de descendre, et lui dit fièrement,
De lui répondre, au nom du Dieu de la lumière.

Quiconque ose s'asseoir sur la chaise du saint,
Adresse à la sorcière un mystique langage,
Peut exercer sur elle un pouvoir souverain,
Et la faire, trois fois, parler malgré sa rage.

Le baron a suivi le roi Bruce aux combats.
Depuis trois longs hivers la châtelaine ignore
S'il a trouvé, loin d'elle, un glorieux trépas,
Ou si, dans son manoir, il doit paroître encore.

Elle hésite et frémit.... Enfin sort de sa bouche
Le mot dont saint Swithin a fait un talisman.
Quel est ce cri d'horreur? Est-ce la voix farouche
Du Démon courroucé, qui préside au torrent?

Le vent s'est tu soudain, et le torrent s'arrête;
Un silence de mort règne au loin dans les airs.
Ce calme, qui succède au bruit de la tempête,
Annonce un messager du prince des Enfers.

. . . .
. . . .
. . . .

—Je regrette de tromper l'attente de la société, et surtout du capitaine Waverley, qui écoute si attentivement, dit miss Rose; mais ce n'est qu'un fragment, quoiqu'il y ait encore quelques vers dans lesquels le poëte décrit le retour du baron de ses longues guerres, et la manière dont milady fut trouvée sur le bord du ruisseau. — C'est une de ces fictions, dit le baron, qui, dans des temps superstitieux, défiguroient les chroniques des plus illustres familles. Rome a eu ses prodiges, ainsi que plusieurs autres nations de l'antiquité; comme l'on peut s'en convaincre en lisant l'histoire ancienne, ou le petit volume compilé par *Julius Obsequens*, et dédié par le savant éditeur Scheffer, à son patron Benedictus Skytte, baron de Dudershoff.

—Mon père n'a pas grande confiance en tous ces événements merveilleux, dit miss Rose: il lui

arriva une fois de conserver son sang-froid pendant qu'un synode de presbytériens se dispersa à l'apparition de l'esprit malin. —Waverley témoigna par ses regards qu'il désiroit connoître les détails de cette scène. —Voulez-vous, dit miss Bradwardine, que je vous rapporte cette histoire tout au long, comme je vous ai chanté la romance? —Vous me ferez le plus grand plaisir.

—Il y avoit une fois une vieille appelée Jeannette Gellatley, qui passoit pour être sorcière, et cela pour des motifs bien puissants sans doute; elle étoit très-âgée, très-laide et très-pauvre. Elle avoit deux fils, dont l'un étoit poëte et l'autre presque privé de la raison; on prétendit dans le pays que cette mère dénaturée avoit jeté un maléfice sur son malheureux fils. Elle fut arrêtée comme sorcière, et mise en prison dans le clocher de la paroisse. Là on ne lui donna que très-peu de nourriture, sans lui permettre de dormir; son cerveau se troubla au point qu'elle crut être réellement sorcière, comme le prétendoient ses accusateurs; pendant que son esprit se trouvoit dans cet état, elle reçut l'ordre de faire une confession générale devant tous les whigs et tous les presbytériens du canton, qui n'osèrent l'exorciser. Comme l'accusée étoit née dans la baronnie de mon père, il se rendit à l'assemblée pour voir l'issue de ce beau procès entre une sorcière et le

clergé. Pendant que la pauvre femme confessoit que le diable lui apparoissoit sous la forme d'un beau jeune homme noir (et, si vous aviez vu la pauvre Jeannette avec ses yeux chassieux, vous conviendriez que ce choix faisoit peu d'honneur au goût d'Apollyon), tous les assistants, muets d'étonnement, prêtoient une oreille attentive, et le greffier écrivoit d'une main tremblante cette déclaration étrange, lorsque la pauvre fille changea tout à coup de ton, et dit en poussant un grand cri : —Prenez garde à vous, prenez garde ; je vois le diable au milieu de vous. La frayeur s'empare de toute l'assemblée ; chacun se hâte de prendre la fuite ; heureuses les personnes qui se trouvent placées près de la porte ! Quelle confusion ; quel désordre règne parmi les coiffes, parmi les chapeaux et les perruques, avant que l'église soit évacuée ! Il n'y reste que notre prélatiste [1] obstiné, pour mettre tout d'accord, à ses risques et périls, entre la sorcière et son admirateur.

—*Risu solvuntur tabulæ*, dit le baron. Le rire termina le procès. Quand on revint de cette terreur panique, on en eut trop de honte pour recommencer les poursuites contre Jeannette Gellatley.

[1] De la secte épiscopale.

Cette anecdote amena une longue discussion :

Ces vagues fictions, ces bizarres mensonges,
Entretien du foyer au retour des frimas,
Pour l'enfance crédule entretien plein d'appas,
Et qui souvent poursuit l'âge mûr dans ses songes.

Ce fut par une conversation semblable et les légendes romantiques dont le baron assaisonna le récit, que se termina le second jour passé par notre héros à Tully-Veolan.

—

CHAPITRE XIV.

Découverte.—Waverley s'établit commensal à Tully-Veolan.

Le lendemain Édouard se leva de bonne heure et se promena dans les environs du château. En rentrant il passa par une petite cour où se trouvoit le chenil; notre ami Gellatley étoit occupé à donner ses soins aux quadrupèdes confiés à sa charge. Il reconnut de suite Édouard, mais il ne fit pas semblant de l'avoir aperçu, et se mit à chanter ce passage d'une vieille ballade :

L'amour de la jeunesse est toujours plus ardent!
Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?
Mais l'amour du vieillard est toujours plus constant.
La grive dort, la tête sous son aile.

La fureur du jeune homme est un feu pétillant!
Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?
La fureur du vieillard est un acier brûlant.
La grive dort, la tête sous son aile.

Le jeune homme s'emporte à la fin du festin.
Entendez-vous gazouiller l'hirondelle?
Mais le vieillard se venge au retour du matin.
La grive dort, la tête sous son aile.

Waverley ne put s'empêcher d'observer qu'il y

avoit dans l'accent de Davie quelque chose qui ressembloit à une affectation satirique : il s'approcha de lui, et chercha adroitement à lui faire dire le nom de la personne qu'il avoit en vue en chantant. Toutes ses questions furent infructueuses; Gellatley n'étoit pas d'humeur à dire son secret, et il avoit assez d'esprit pour cacher sa malice sous le masque de la stupidité. Édouard ne put rien tirer de lui, sinon que, lorsque le laird de Balmawhapple étoit venu au château, ses bottes étoient couvertes de sang. Il trouva dans le jardin le vieux sommelier, qui s'empressa de lui dire qu'ayant été élevé dans la pépinière de M. Sumac et compagnie à Newcastle, il s'occupoit quelquefois à arranger les plates-bandes pour faire plaisir à milord et à miss Rose. Après une longue série de questions, Édouard apprit enfin, non sans ressentir un violent chagrin et sans éprouver la plus grande surprise, que la soumission de Balmawhapple étoit la suite de sa rencontre avec le baron pendant que lui-même dormoit encore: ils s'étoient battus, et le jeune homme avoit été blessé au bras droit et désarmé. Cette découverte fit beaucoup de peine à Waverley; il se rendit auprès de son hôte, et lui fit de tendres reproches de ce qu'il ne lui avoit pas permis de se mesurer le premier avec Balmawhapple. — Je suis jeune, lui dit-il, je viens d'entrer dans la carrière

militaire; ces circonstances peuvent me faire le plus grand tort dans l'opinion publique. — L'apologie que le baron fit de sa conduite est beaucoup trop longue pour que nous soyons tenté de la rapporter. Il insista avec force sur ce que l'insulte leur étant commune, Balmawhapple, d'après les lois de l'honneur, ne pouvoit se dispenser de donner satisfaction à l'un et à l'autre. — Il l'a fait, ajouta-t-il, en mettant l'épée à la main contre moi; et en vous faisant de justes excuses, vous les avez reçues, c'est une affaire finie. Waverley, n'ayant rien à objecter à cette allégation, eut l'air d'en être satisfait; mais il ne put s'empêcher de maudire l'*ours sacré* qui avoit fait naître cette querelle, et de témoigner que cette coupe ne méritoit pas l'épithète qu'on lui avoit donnée. Le baron lui fit observer que, quoique le blason représentât l'ours comme un animal soumis et docile, on ne pouvoit cependant disconvenir qu'il n'eût dans le caractère quelque chose de dur, de sauvage et de féroce, ainsi que l'avoit démontré Archibald Simson, pasteur de Dalkeith, dans son traité *des Hiéroglyphes des animaux*. — Ce caractère indomptable, ajouta-t-il, a occasioné bien des querelles dans la famille de Bradwardine. Je puis vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, et qui malheureusement eut lieu avec un de mes cousins du côté de ma mère, sir Hew

Halbert; il fut assez mal avisé pour tourner en ridicule la devise de ma famille, prétendant qu'elle signifioit *meneur d'ours*. C'étoit une plaisanterie très-malhonnête; car non-seulement il insinuoit que le fondateur de notre race exerçoit ce vil état, qui n'appartient qu'aux roturiers; mais il donnoit encore à entendre que notre écusson n'étoit point le noble prix de hauts faits d'armes, et qu'il exprimoit simplement un nom de famille, ce que les Français appellent *armoiries parlantes*, et que les latins nommoient *arma cantantia*. D'après cette supposition, la connoissance du blason pourroit appartenir aux charlatans, aux bohémiens, aux empiriques, et cesseroit d'être une science aussi utile qu'honorable, qui, par des emblèmes frappants, transmet le souvenir des belles actions et ne s'amuse point à de vains quolibets et à de mauvaises plaisanteries. — Le baron ne dit plus autre chose concernant sa querelle avec sir Hew Halbert, sinon qu'elle s'étoit terminée d'une manière convenable.

Après être entré dans ces détails sur les plaisirs de Tully-Veolan pendant les premières semaines du séjour d'Édouard, pour en mieux faire connoître les habitants, nous croyons pouvoir nous dispenser de rapporter avec une exactitude aussi scrupuleuse tout ce qui s'y passa depuis. Il est à présumer qu'un jeune homme habitué à vivre

avec des personnes très-enjouées auroit bientôt fini par s'ennuyer des graves et fastidieuses dissertations du baron sur les armoiries; mais il trouvoit une agréable compensation dans ses entretiens avec miss Rose; elle écoutoit avec un plaisir toujours nouveau ses réflexions sur la littérature, et montroit par ses réponses le goût le plus pur, et le discernement le plus juste. La douceur de son caractère lui avoit rendu agréable et facile l'obéissance aux ordres de son père concernant les lectures qu'elle devoit faire; cependant elle avoit eu à feuilleter non-seulement d'énormes in-folios sur l'histoire; mais des traités plus volumineux encore sur les controverses ecclésiastiques. Quant au blason, son père s'étoit contenté de lui en donner une légère teinture, en lui faisant lire les deux gros in-folios de Nisbett. On peut dire sans exagération que le baron aimoit sa fille comme la prunelle de ses yeux; sa douceur inaltérable, sa constante application à obliger tout ses hôtes, à prévenir leurs désirs, et à leur rendre ces légers services qu'on aime tant à recevoir; sa beauté qui retraçoit au baron les traits adorés de sa femme; sa piété sincère, sa générosité, son désintéressement, tout concouroit à justifier la tendresse ou plutôt l'enthousiasme qu'elle inspiroit à son père.

Malgré le sincère attachement qu'il avoit pour sa fille, le baron ne s'étoit point encore occupé

sérieusement du soin de lui trouver un époux digne d'elle par sa naissance, par ses richesses et par ses qualités personnelles. En vertu d'une ancienne substitution, la baronnie et toutes ses dépendances devoient passer, après la mort du baron, à un parent très-éloigné, et tout portoit à croire que miss Rose n'auroit qu'une dot fort mince. L'administration des biens de son père ayant été abandonnée long-temps à l'intelligence du bailli Macwheeble, il n'étoit pas à présumer qu'il eût fait de grandes économies. On ne peut disconvenir que le bailli ne fût sincèrement attaché à son maître, ainsi qu'à miss Rose; mais il l'étoit encore plus à ses intérêts. Il se mit dans la tête qu'il n'étoit pas impossible de faire annuler l'acte de substitution; il émit cette opinion devant une réunion d'habiles jurisconsultes, ce sont ses expressions, et, d'après leur avis, il se décida à prendre une consultation à Édimbourg, où ses affaires personnelles l'avoient appelé. Le baron ne voulut en aucune manière entendre parler de cette affaire; au contraire il prit un plaisir malin à répéter avec emphase que la baronnie de Bradwardine étoit un fief mâle, et que la charte qui l'avoit fondée datoit de ces temps reculés où les femmes étoient regardées comme inhabiles à régir de semblables fiefs, parce que, *suivant les coustumes de Normandie, c'est l'omme*

ki se bat et ki conseille : ou comme d'autres auteurs, bien moins galants encore, le disent expressément, parce que la femme ne peut servir son seigneur à la guerre, et cela par égard pour la pudeur et pour la décence; ni l'aider de ses avis dans son conseil, à cause des bornes de son entendement et de sa foiblesse physique. — Dites-moi, lui demandoit-il d'un air triomphant, s'il ne seroit pas très-convenable qu'une femme de la famille de Bradwardine fût chargée d'ôter les bottes de son roi dans un jour de bataille ; et c'est précisément l'obligation des barons de notre race, *exuendi*, *seu detrahendi caligas regis post battaliam*... Non, monsieur le bailli, cela n'est pas possible. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu plusieurs dames du mérite de ma fille qui ont été exclues de la succession de la baronnie que je possède en propre. Me préserve le Ciel d'en disposer autrement que ne l'ont fait mes ancêtres, ni de blesser les droits de mon parent Malcolm Bradwardine de Inchgrabbit ! quoiqu'il soit bien déchu, je me plais à le reconnoître pour un honorable membre de ma famille.

Le bailli, en sa qualité de premier ministre, après avoir reçu de son souverain cette décision irrévocable, crut qu'il étoit prudent de ne pas insister. Lorsqu'il rencontroit Saunderson, le ministre de l'intérieur, ils gémissoient ensemble sur

l'insouciance de leur seigneur et maître. Ils s'entretenoient un jour du projet d'unir miss Rose au jeune laird de Balmawhapple. — Il possède une belle terre très-peu grevée, disoit le bailli; c'est un jeune homme sans défaut; sobre comme un saint; si l'on excepte son goût pour l'eau-de-vie, on ne peut lui faire le moindre reproche, sinon qu'il fréquente des gens sans état et sans aveu, mais il se corrigera. — *Oui, comme la bière aigre se corrige au mois d'août*, répondit Gellatley qui se trouvoit plus près d'eux qu'ils ne le supposoient.

Miss Rose, telle que nous l'avons dépeinte, avoit toute la simplicité, toute la curiosité d'une recluse; aussi saisit-elle avec empressement l'occasion que lui fournissoit la visite d'Édouard pour agrandir le cercle de ses connoissances en littérature. Waverley fit venir de la ville où son régiment étoit en garnison une partie de ses livres; ils ouvrirent à miss Rose une source de jouissances dont elle n'avoit pas même l'idée. Les plus grands poëtes en tout genre et les meilleurs cours de littérature faisoient partie des volumes expédiés à Tully-Veolan. La musique et les fleurs furent presque entièrement oubliées par miss Bradwardine; Saunderson non-seulement en fut attristé, mais il finit par se dégoûter d'un travail qui ne lui valoit plus un seul remercîment. Les nouveaux plaisirs que préféroit miss

Rose lui devenoient de jour en jour plus chers, à mesure que son esprit s'éclairoit et que son goût se formoit. La promptitude avec laquelle Waverley expliquoit un passage difficile et aplanissoit une difficulté étoit un secours précieux pour elle; le caractère romanesque de son esprit enchantoit un jeune cœur trop novice encore pour en discerner les défauts. Lorsque le sujet intéressoit Edouard, il avoit cette éloquence naturelle, ou pour mieux dire cette éloquence rapide du sentiment qui fait plus d'impression sur le cœur d'une femme que la beauté, la naissance et la fortune; il y avoit donc tout à craindre que ces conférences habituelles ne troublassent la tranquillité de la pauvre Rose.

Son père étoit trop occupé de ses études abstraites, il avoit une trop haute idée de sa dignité, pour songer aux dangers que couroit sa fille. Dans son idée, les femmes de la famille de Bradwardine ressembloient à celles de la maison de Bourbon ou d'Autriche; placées dans une sphère élevée que les nuages des passions ne pouvoient jamais obscurcir, elles étoient, suivant lui, au-dessus des foiblesses humaines. Bref, il mit si peu d'obstacles à l'intimité qui s'étoit établie entre sa fille et Waverley, que tout le voisinage en conclut qu'il ne faisoit semblant de fermer les yeux que pour mieux assurer les avantages

dont jouiroit sa fille en s'unissant à ce riche Anglais : du moins, ajoutoit-on, il n'est pas aussi fou qu'il l'avoit presque toujours été jusqu'ici dans ses affaires d'intérêt.

Si le baron eût réellement pensé à faire cette alliance, il eût trouvé un obstacle insurmontable dans l'indifférence de Waverley. Depuis que notre héros avoit des rapports plus directs avec la société, il avoit appris à être honteux et confus de sa légende de *sainte Cécile* : cette contrariété servit pendant quelque temps de contre-poids à la vivacité de son imagination, et de frein à ses désirs. D'ailleurs, miss Rose, quoique très-belle, très-aimable, n'avoit point le genre de mérite qui peut captiver un jeune homme sans expérience et d'un esprit tout-à-fait romanesque. Elle étoit trop franche, trop confiante, trop sensible; ces qualités sont précieuses sans doute, mais elles détruisent tout le merveilleux dont l'imagination fantasque d'un jeune homme aime à s'entourer. Étoit-il possible à Édouard de soupirer, de gémir, de trembler devant une jeune fille, timide, il est vrai, mais enjouée, qui tantôt venoit lui demander de tailler sa plume, tantôt de lui faire la construction d'une stance du Tasse, tantôt de lui aider à bien prononcer un mot de la version qu'elle en avoit faite? Tous ces incidents enchantent l'esprit et le cœur à une certaine époque de la vie, mais

non à la première entrée dans le monde, alors que le jeune homme cherche un objet dont l'affection le relève et l'ennoblisse à ses propres yeux ; au lieu de s'abaisser jusqu'à celui qui attend de lui cette même distinction. Quoiqu'on ne puisse établir aucune règle sûre sur un sentiment aussi capricieux que l'amour, on peut cependant dire qu'un jeune amant est ordinairement guidé par l'ambition dans son premier choix ; ou, ce qui revient au même, qu'il a soin de le placer loin de tout ce qui pourroit altérer son *beau idéal*, loin des réalités, des habitudes journalières de la vie, qui tendent à en dégrader la perfection. J'ai connu un jeune homme rempli de talents ; il aimoit éperdument une jolie femme dont l'esprit ne correspondoit pas à la figure ; il se guérit de sa passion en passant quelques heures en conversation avec sa belle. Je suis bien assuré que, si Waverley avoit eu l'occasion de lier conversation avec miss Stubbs, miss Rachel n'auroit pas eu besoin de prendre tant de précautions. Quoique le caractère de miss Rose fût tout-à-fait différent de celui de cette miss, et qu'elle fût faite pour inspirer d'autres sentiments, il est probable que l'intimité qui régnoit entre elle et Waverley ne permit pas à ce dernier d'éprouver d'autre intérêt pour elle que celui d'un frère pour une aimable sœur, tandis que la pauvre Rose se livroit

chaque jour davantage, sans le savoir, aux impressions d'un attachement plus tendre.

J'aurois dû prévenir le lecteur qu'Édouard avoit obtenu la permission de prolonger son absence. Son colonel, en la lui accordant, lui recommandoit dans sa lettre, d'une manière tout-à-fait amicale, de ne pas faire exclusivement sa société de ces gentilshommes qui, quoique très-estimables d'ailleurs, avoient la réputation de ne pas aimer le gouvernement et se refusoient à lui prêter serment d'obéissance. Il insinuoit avec beaucoup d'adresse, et d'une manière délicate, qu'il seroit possible que des liaisons ou des rapports de famille l'obligeassent à fréquenter des personnes qui avoient le malheur d'être suspectes; mais qu'il ne devoit pas oublier que, dans la position où se trouvoit son père, il ne pouvoit que désirer ardemment que son fils ne formât point de liaison intime avec elles. Il ajoutoit qu'il craignoit que les opinions qu'il entendroit professer, soit sur le gouvernement, soit sur la religion, ne portassent atteinte à ses principes.

Ces dernières observations furent cause que Waverley fit peu d'attention à la lettre de son colonel. Il avoit remarqué que M. Bradwardine avoit eu la délicatesse d'éviter, avec la plus scrupuleuse attention, de prononcer un seul mot

qui pût avoir le moindre rapport aux affaires du gouvernement; il n'avoit même jamais fait connoître quels étoient ses principes, quoiqu'il fût un des chauds partisans de la famille exilée, et qu'il eût été chargé pour elle de plusieurs commissions importantes. Étant donc bien persuadé qu'il n'avoit pas à craindre que le baron fît la moindre tentative pour ébranler sa fidélité, Édouard crut qu'il se rendroit coupable d'ingratitude en quittant sans motif la maison d'un ancien ami de son oncle, et qu'il seroit bien fou de se priver des amusements qu'on ne cessoit de lui procurer, et cela pour se conformer à de vains préjugés et à des soupçons sans fondement. Il se contenta de faire une réponse vague, assurant son colonel qu'il pouvoit être sans inquiétude sur les sociétés qu'il fréquentoit; et que la fidélité qu'il avoit jurée au gouvernement ne couroit pas le moindre danger: en conséquence il continua à se regarder à Tully-Veolan comme un ami de la maison.

CHAPITRE XV.

Excursion[1] et ses suites.

Édouard habitoit Tully-Veolan depuis environ six semaines, lorsqu'un matin, sortant pour faire, avant le déjeuner, sa promenade accoutumée, il fut frappé du tumulte qui régnoit dans toute la famille. Trois ou quatre laitières, les jambes nues, tenant chacune à la main leur pot au lait vide, couroient çà et là avec des gestes convulsifs, et faisoient retentir les airs de leur cris et de leurs lamentations. — Ah! grand Dieu! ah! messieurs, s'écrioient-elles en fondant en larmes.

Waverley, qui leur demandoit inutilement la cause de leur chagrin, s'avança vers la première cour; il aperçut le bailli Macwheeble au milieu de l'avenue, faisant tous ses efforts pour faire doubler le pas à sa paisible jument. On voyoit à son trouble, à son agitation, qu'il avoit reçu un message très-pressé. Il étoit accompagné d'une douzaine de paysans qui n'avoient pas eu beaucoup de peine à le suivre. Il étoit trop préoccupé pour s'amuser à donner la moindre explication à

[1] *A Creagh.*

Édouard; d'un air important, il se hâte de demander M. Saunderson, qui l'aborda d'un air solennel et triste. Ils entrèrent de suite en colloque secret. Gellatley se faisoit distinguer dans le groupe, comme Diogène au siége de Synope. Le moindre événement heureux ou malheureux suffisoit pour tirer ses facultés de leur apathie habituelle; il se mit à sauter et à danser en chantant le refrain d'une ancienne ballade :

Adieu notre richesse !

Mais en passant devant le bailli, il reçut de son fouet un avertissement qui lui fit changer ses chants joyeux en lamentations.

Waverley quittoit la cour pour entrer dans le jardin, lorsqu'il aperçut le baron arpentant à grands pas sa terrasse en long et en large; son visage sombre et soucieux indiquoit qu'il avoit reçu quelque insulte, et que son amour-propre se trouvoit mortellement blessé. Il ne crut pas qu'il fût convenable de lui demander la cause de son trouble; il auroit pu lui faire de la peine, peut-être même l'offenser : il entra sans lui parler, et se rendit dans la salle du déjeuner, où il trouva miss Rose, sa jeune amie, occupée des préparatifs ordinaires. Quoiqu'elle n'éprouvât ni la violente indignation de son père, ni le désespoir

des laitières, ni le trouble important du bailli, elle paroissoit soucieuse et contrariée. Un seul mot mit Édouard au courant de tout. — Vous ferez un mauvais déjeuner, capitaine Waverley. Une bande de caterans a fait une descente cette nuit, et a enlevé toutes nos vaches. — Une bande de caterans ? — Oui, capitaine, des voleurs des montagnes voisines. Nous étions préservés de leurs insultes, moyennant la *contribution noire* que mon père payoit à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr ; mais il a cru qu'il étoit indigne d'un homme de sa naissance et de son rang de payer plus longtemps un semblable tribut. Voilà la cause du désastre qui nous est arrivé. Si vous me voyez triste, capitaine, ce n'est pas à cause de la perte que nous avons éprouvée ; mais mon père est indigné de cet affront. Il est d'un caractère si vif, si bouillant, que je crains qu'il ne veuille essayer de recouvrer ses vaches par la force. En supposant qu'il ne lui arrivât aucun malheur et qu'il ne fût pas blessé lui-même, il pourroit blesser et même tuer quelqu'un de ces bandits; alors il n'y auroit plus ni paix ni trêve entre eux et notre famille. Nous n'avons plus comme autrefois les moyens de nous défendre; le gouvernement a fait enlever toutes nos armes; et mon père est si imprudent... Ah ! grand Dieu ! comment se terminera tout ceci ?

La pauvre Rose n'eut pas la force de continuer, et ses yeux se remplirent de larmes.

Le baron entra, et fit à sa fille une sévère réprimande; Waverley ne l'avoit pas encore entendu parler à personne d'un ton aussi dur. — N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de pleurer devant quelqu'un pour un objet semblable? Êtes-vous la fille d'un fermier, pour être si sensible à la perte de vos vaches? Capitaine Waverley, je vous prie de l'excuser; il est possible, et j'aime à le croire, que sa douleur provienne uniquement de voir que son père est outragé par de vils maraudeurs qui viendront bientôt ravager ses terres, et qu'il n'ait pas même à sa disposition une demi-douzaine de mousquets pour se défendre ou pour se faire craindre.

Le bailli Macwheeble entra au moment même, et, par le rapport qu'il fit sur les armes et les munitions qui se trouvoient au château, il confirma la vérité de ce que venoit de dire le baron. Il exposa d'un ton très-piteux que, quoique tous les vassaux fussent disposés à lui obéir, on ne pouvoit fonder une grande espérance sur leurs secours. — Il n'y a que vos domestiques, ajouta-t-il, qui aient des pistolets et des épées; tandis que les déprédateurs, qui sont au moins au nombre de douze, sont armés jusqu'aux dents, selon l'usage des montagnards.

Après avoir fait ces réflexions, qui n'étoient rien moins que rassurantes, il baissa tristement la tête sur sa poitrine, et l'agita lentement à droite et à gauche, imitant le foible mouvement d'un pendule sur le point de s'arrêter; il finit enfin par rester tout-à-fait immobile et dans le plus profond silence, mais non sans former, par la projection de son corps, un arc plus grand qu'à l'ordinaire.

Cependant le baron, rempli d'indignation, se promenoit à grands pas sans articuler une syllabe; il s'arrêta enfin pour contempler un portrait qui représentoit un gentilhomme armé de toutes pièces, et dont le visage étoit presque entièrement couvert par une forêt de cheveux qui tomboient sur sa poitrine et sur ses épaules.— Capitaine Waverley, dit-il, voilà le portrait de mon grand-père! Avec deux cents chevaux qu'il avoit levés sur ses terres, il battit et mit en déroute un corps de six cents bandits montagnards qui ont toujours été la pierre d'achoppement et de scandale pour les habitants de la plaine, *Lapis offensionis et petra scandali:* il les battit complétement, dis-je, à une époque où ils eurent la témérité de quitter leur repaire pour venir mettre cette contrée à contribution; c'étoit pendant les troubles de la guerre civile, l'an de grâce 1642. Et c'est à son petit-fils qu'on ose faire un outrage semblable!

A ces paroles succéda un silence solennel, après lequel chaque membre de cette petite société émit un avis différent, comme il arrive toujours dans ces sortes de circonstances. Saunderson proposa d'envoyer un négociateur. —Je suis assuré, dit-il, que les montagnards s'empresseront de restituer les vaches, pourvu qu'on leur donne un *dollar* par tête. Le bailli s'empressa de faire observer qu'une telle transaction paroîtroit autoriser leur félonie. Il fut d'avis d'envoyer incognito quelqu'un pour sonder le terrain, et de lui donner toute latitude pour arranger les choses pour le mieux, comme si l'affaire lui étoit personnelle. Par ce moyen, dit-il, l'honneur du laird ne sera nullement compromis, puisqu'on ne fera pas mention du nom de sa seigneurie dans l'arrangement qu'on fera. Édouard conseilla d'envoyer de suite à la garnison voisine pour demander un détachement de soldats, et au shérif pour obtenir des mandats d'amener. Rose osa insinuer, mais à voix basse, qu'il vaudroit peut-être mieux payer le tribut arriéré à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, et que, si l'on venoit à bout d'avoir sa protection, rien ne seroit aussi facile que de retrouver les bestiaux volés.

Aucune de ces propositions ne satisfit le baron. L'idée de toute composition directe ou indirecte avec de pareilles gens lui paroissoit ignominieuse,

L'avis de Waverley prouvoit clairement qu'il n'avoit pas la moindre connoissance des mœurs et des dissensions politiques du pays : — Quant aux arrangements à prendre avec Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, dit le baron, je ne consentirai pas à lui payer une obole, dût-il me faire restituer tout ce que son clan a volé à ma famille à dater de Malcolm Canmore. Il se décida donc à n'agir que par la force. — Qu'on fasse avertir, dit-il, les lords Balmawhapple, Killancureit, Tullielllum, et tous les gentilshommes du voisinage qui sont exposés aux mêmes outrages. Qu'ils arment, comme ils pourront, tous leurs vassaux! Courons sur les traces de ces lâches voleurs : *Nebulones nequissimi*, comme dit Leslie; et qu'ils éprouvent le sort de *Cacus*, leur patron; nous leur verrons bientôt,

Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.

Le bailli, qui ne craignoit rien tant que la guerre, sortit de son gousset une montre de la coulenr et presque de la grosseur d'une bassinoire d'étain, et fit observer à son maître qu'il étoit midi passé; qu'on avoit aperçu les ravisseurs au lever du soleil, déjà parvenus au défilé de Ballybrough, et qu'ainsi, avant que les alliés eussent rassemblé leurs forces, l'ennemi se-

roit en lieu de sûreté, au milieu de ses rochers déserts, où il ne seroit pas moins inutile que dangereux de l'aller chercher.

Il n'y avoit rien à répondre à cette sage observation; et l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé, comme il est arrivé plus d'une fois dans des circonstances d'une plus haute importance : il fut seulement convenu que le bailli feroit venir ses trois vaches dans les écuries du château, pour les besoins de la famille du baron, et que la sienne feroit usage de petite bière au lieu de lait. Saunderson avoit suggéré cet arrangement, et le bailli s'étoit empressé de le proposer, d'abord par respect pour la famille de Bradwardine; en second lieu, parce qu'il étoit bien convaincu que ce léger sacrifice seroit payé au centuple.

Le baron sortit pour donner quelques ordres, et Waverley saisit cette occasion pour demander à miss Rose si ce Fergus, dont il étoit impossible de prononcer l'autre nom, étoit un chef de voleurs. — Un chef de voleurs! répondit miss Rose en riant ; c'est un gentilhomme plein d'honneur, chef d'un clan puissant; il est généralement respecté de ses vassaux, de ses amis et de ses alliés.

— Qu'a-t-il donc de commun avec les voleurs? Est-il revêtu de quelque magistrature, est-il juge de paix? — Il est bien plutôt juge de guerre.... c'est un très-mauvais voisin pour ceux qui ne sont

pas de ses amis; il a plus de monde à ses ordres que d'autres seigneurs trois fois plus riches que lui. Quant à ses rapports avec les voleurs, je ne puis vous en donner une explication bien claire; je sais seulement qu'on n'a rien à craindre d'eux, pourvu qu'on paie les *contributions noires* à Vich Ian Vohr.

— *Les contributions noires*, dites-vous? — Oui; c'est une espèce d'impôt que les gentilshommes des basses terres paient à certains chefs des montagnes pour qu'ils ne leur fassent aucun mal, et qu'ils les protégent contre les entreprises de leurs vassaux. Par cet arrangement, si l'on vous enlève votre bétail, vous n'avez qu'à écrire un mot au chef, et il vous est rendu sur-le-champ; ou bien il fait faire une incursion dans un autre endroit un peu éloigné, et remplace vos vaches par d'autres.

— Et cette espèce de Jonathas Wild des montagnes[1], dit Waverley, est reçu dans la société! l'on ne rougit pas de lui donner le nom de gentilhomme! — Bien loin de là; la querelle de mon père avec Fergus Mac-Ivor date d'une assemblée de canton: ce montagnard vouloit avoir le pas sur tous les gentilshommes de la plaine; mon père fut le seul qui osa lui contester ce

[1] Fameux voleur que Fielding a pris pour un de ses héros.

droit. Mac-Ivor lui reprocha d'être son vassal, et de lui payer tribut. Je vous laisse à penser, capitaine, quelle dut être la colère de mon père en apprenant cet arrangement, que le bailli avoit fait à son insu? Il auroit eu un duel; mais Mac-Ivor dit poliment qu'il ne léveroit jamais la main sur une tête aussi respectable, et que tout le monde chérissoit... Ah! plût à Dieu qu'ils eussent continué à vivre en bonne intelligence! — Dites-moi, je vous prie, miss Bradwardine, avez-vous vu quelquefois ce M. Mac-Ivor, est-ce là son véritable nom? — Non, capitaine, ce n'est pas son nom; il se croiroit insulté, si vous l'appeliez *monsieur;* mais il vous excuseroit en votre qualité d'étranger qui ne peut connoître ni les titres ni les usages de ce pays. Les gentilshommes de la plaine lui donnent ordinairement le nom de sa terre de *Glennaquoich;* mais les montagnards l'appellent *Vich Ian Vohr*, c'est-à-dire, *le fils de Jean-le-Grand.* Quant à nous, nous lui donnons indistinctement l'un ou l'autre de ces noms. — Je crains bien de ne jamais parvenir à prononcer ces noms barbares. — Fergus est un cavalier bien fait et bien élevé, ajouta Rose; sa sœur Flore est une jeune personne accomplie en talents comme en beauté; elle a été élevée en France dans un couvent; elle étoit mon amie intime avant cette malheureuse dispute. Cher capitaine Waverley, tâchez

d'engager mon père à terminer cette affaire à l'amiable. Je suis bien assurée que nous n'avons encore vu que le commencement des insultes que Tully-Veolan aura à souffrir. Nous n'avons jamais joui d'un moment de tranquillité tant que nous avons eu les montagnards pour ennemis. J'étois à peine dans ma dixième année lorsqu'il y eut un combat derrière les écuries du château, entre une trentaine de ces bandits et mon père avec ses domestiques. Plusieurs balles vinrent briser les carreaux des fenêtres du côté du nord; jugez si les combattants étoient près de nous. Trois de ces montagnards furent tués : leurs camarades les enveloppèrent dans leurs plaids et les déposèrent dans la salle du château. Le lendemain leurs femmes et leurs filles arrivèrent, se tordant les mains et leur faisant leurs adieux en chantant le coronach[1] et poussant des cris déchirants; elles emportèrent les cadavres, précédées par les joueurs de cornemuse. Il me fut impossible de dormir pendant plus de six semaines; mes oreilles étoient continuellement frappées de ces cris douloureux : j'avois toujours devant les yeux ces cadavres enveloppés dans leurs tartans ensanglantés. Quelque temps après nous eûmes la visite d'un détachement de soldats du château de Stirling, chargé

[1] Chant funèbre. *Voyez* les notes des poëmes, tom. 1, 2, 3.

d'enlever toutes nos armes : comment pourrions-nous repousser maintenant les montagnards s'ils venoient encore nous attaquer.

Waverley ne put s'empêcher de tressaillir en entendant le récit d'événements qui avoient tant de rapport avec ceux qui l'occupoient dans ses rêveries. Il voyoit devant lui une jeune fille, à peine âgée de seize ans, se faisant remarquer par ses grâces, par ses talents et par les qualités les plus aimables, qui avoit déjà été témoin de scènes plus extraordinaires que celles que son imagination lui avoit représentées en fouillant dans les âges reculés. Il sentit dès ce moment l'aiguillon de la curiosité, que les dangers rendoient encore plus piquant. Il auroit pu dire avec Malvolio :

— Non, on ne m'accusera plus de folie et de me laisser tromper par mon imagination : — me voilà dans le pays des aventures militaires et romanesques ; il ne me manque pour les bien connoître que d'y prendre part.

Tout ce qu'on avoit dit à Waverley sur les mœurs, sur les usages et les coutumes du pays où il se trouvoit, lui paroissoit aussi nouveau qu'extraordinare. Il avoit bien entendu parler des voleurs montagnards ; mais il n'avoit pas la moindre idée des règles de leurs déprédations. Il n'avoit jamais soupçonné qu'ils eussent pour complices et pour approbateurs de leur conduite

leurs propres chefs, qui trouvoient dans ces expéditions la facilité d'habituer leurs vassaux au maniement des armes, et de se faire craindre de tous leurs voisins de la plaine : ils en exigeoient, comme nous l'avons dit, un certain tribut (sous prétexte de leur accorder leur protection), qu'ils déguisoient sous le nom de cotisation de défense générale.

Le bailli, qui venoit d'arriver, entra dans de plus amples détails sur cette matière. Sa conversation se ressentoit tellement de la profession qu'il exerçoit, qu'il fit dire un jour à Bellatley *que ses discours ressembloient à une décharge d'encriers*. Il certifia à notre héros que de temps immémorial tous les habitants des montagnes, véritables limiers, avoient été unis par un pacte de voleurs, et qu'ils avoient de tout temps exercé les mêmes méfaits et sévices envers les honnêtes habitants de la campagne; enlevant leurs grains, leurs vaches, leurs chevaux, leurs moutons, leurs chèvres, soit de jour, soit de nuit; que même ils avoient eu l'insolence de les faire prisonniers, de les rançonner, de les concussionner, d'exiger des cautions, voire même des otages. — Cependant, ajoutoit-il, de tels actes de violence sont expressément prohibés par les lois, chartes et règlements, et surtout par l'ordonnance de 1567, et par plusieurs autres. Les criminelles entreprises

de tous ces limiers, vagabonds et gens sans aveu, ont insulté à la sainteté des lois. Ils ont osé former une association scélérate pour dévaster, incendier, assassiner, enlever les filles et les femmes, etc.

Tout ce que Waverley venoit d'entendre lui paroissoit un songe; il ne pouvoit concevoir que ces actes de violence fussent si fréquents qu'on en parlât comme d'une chose ordinaire; et que pour voir les lieux où ces scènes d'horreur se passoient, il n'étoit pas nécessaire de traverser les mers, d'aller au bout du monde; mais qu'il suffisoit de faire quelques milles dans une partie de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XVI.

Arrivée inattendue d'un allié.

Le baron rentra à l'heure du dîner; il avoit presque entièrement recouvré le calme et sa bonne humeur. Non-seulement il confirma la vérité de tous les récits que miss Rose et le bailli avoient faits à Édouard, mais il y ajouta, d'après sa propre expérience, encore plusieurs anecdotes sur l'état des montagnes et de leurs habitants. Il déclara qu'en général les chefs étoient de haute naissance et pleins d'honneur; que leurs promesses étoient aussi sacrées que l'acte le plus légal, le plus authentique, parmi les hommes de leur clan. — Il ne leur convient cependant pas de prétendre, comme on l'avoit vu naguère, que leur *prosapia* ou lignage, constaté surtout par les vaines ballades de leurs *Sennachies* ou *Bardes*, puisse être mis en parallèle avec l'évidence des anciennes chartes et des édits royaux octroyés aux nobles maisons des basses terres, par divers monarques d'Écosse. Eh bien! telle est leur *outrecuidance* et leur présomption, qu'ils osent rabaisser ceux qui possèdent de tels

titres, comme s'ils avoient toute leur propriété dans un morceau de parchemin.

Cette remarque expliqua à Waverley les causes de la querelle du baron avec son ancien allié montagnard. M. Bradwardine entra dans des détails très-curieux et très-intéressants sur les mœurs, sur les coutumes et sur les usages de cette race patriarcale. Aussi la curiosité d'Édouard s'enflammant, il s'empressa de demander au baron s'il ne seroit pas possible d'aller faire une excursion chez ce peuple, sans s'exposer à de grands dangers. — Il y a long-temps, ajouta-t-il, que je nourrissois le projet de franchir les barrières majestueuses que forme la chaîne des montagnes. — Rien ne sera aussi facile, lui répondit M. Bradwardine : lorsque nous aurons terminé la querelle qui vient de naître, je pourrai vous donner des lettres de recommandation pour les principaux chefs, qui s'empresseront de vous recevoir de la manière la plus amicale et la plus hospitalière.

Il s'entretenoient encore sur ce sujet, lorsque Saunderson ouvrit la porte pour introduire un montagnard armé de pied en cap. Si, dans cette occasion, le sommelier n'eût pas rempli gravement les fonctions de grand-maître des cérémonies, et surtout si le baron et miss Rose n'étoient pas restés calmes, Waverley eût cru voir entrer

un ennemi; mais il ne put s'empêcher de tressaillir, parce que c'étoit la première fois qu'il voyoit un montagnard écossais dans son véritable costume. Ce fils de Gaël étoit d'une taille moyenne, et d'un teint brun; son plaid arrangé avec art faisoit encore mieux ressortir ses formes robustes. Le *kilt* ou jupon laissoit à découvert ses jambes nerveuses. Sa *bourse* en peau de bouc pendoit à sa ceinture avec sa dague d'un côté et un pistolet de l'autre. Sa toque étoit surmontée d'une plume courte qui indiquoit ses prétentions à être traité comme un duinhé-wassel, espèce de gentilhomme du second ordre. Sa large épée étoit attachée à son côté; il avoit une targe ou bouclier sur l'épaule, et tenoit d'une main un long fusil de chasse espagnol, de l'autre il ôta son bonnet. Le baron, habitué à ces sortes de visites, lui adressa la parole d'un air plein de dignité, mais sans quitter son siége. Édouard crut voir un souverain qui recevoit un ambassadeur. — Soyez le bienvenu, Évan Dhu Mac-Combich : quelles nouvelles m'apportez-vous de Fergus, Mac-Ivor Vich Ian Vohr?

— Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, répondit l'ambassadeur en bon anglais, présente ses civilités au baron de Bradwardine de Tully-Veolan. Il est fâché de l'épais nuage élevé entre vous et lui, nuage, qui vous a empêché de voir et d'apprécier l'ancienne amitié qui unissoit vos deux familles.

Il seroit charmé qu'il se dissipât; que les communications se rétablissent entre le clan Ivor et la baronnie de Bradwardine, comme du temps où un œuf étoit la seule pierre placée entre vous et lui, où le couteau de table vous séparoit l'un de l'autre au lieu de l'épée, et que désormais personne ne demande si le nuage est monté de la plaine à la montagne, ou descendu de la montagne à la plaine; celui-là ne frappe pas avec le fourreau qui a été frappé avec l'épée : et malheur à qui perd sans regret son ami à cause du nuage d'une matinée de printemps.

Le baron de Bradwardine répondit à cette harangue avec toute la dignité que les circonstances exigeoient. — Je sais, dit-il, que le chef du clan Ivor est un véritable ami du *Roi*, et je suis fâché que le plus léger nuage ait existé entre ce brave et aucun gentilhomme professant les mêmes principes, parce que, dans les temps de trouble, — foible est celui qui n'a pas de frère.

Cette réponse paroissant de nature à rétablir promptement la paix entre les deux illustres ennemis, le baron fit apporter un pot d'usquebaugh, dont il remplit un verre, et but à la santé, à la prospérité de Mac-Ivor de Glennaquoich. L'ambassadeur celte s'empressa de répondre à cette marque de courtoisie; il remplit à son tour un verre de cette liqueur généreuse, et but à la

constante prospérité de la famille de Bradwardine.

Après cette ratification des préliminaires du traité de paix, le député se retira pour conférer avec Macwheeble sur certains articles non ostensibles. Il est probable qu'ils avoient rapport à l'interruption du paiement des subsides, et que le bailli vint à bout de tout terminer sans que son maître pût avoir le moindre soupçon que sa dignité étoit compromise. Du moins est-il certain qu'après que les plénipotentiaires eurent bu lentement une bouteille d'eau-de-vie qui ne fit pas plus d'effet sur eux qu'elle n'en auroit fait sur les *deux ours* placés sur la porte de l'avenue, Évan Dhu Mac-Combich se fit rendre compte de toutes les circonstances concernant l'enlèvement des vaches, et promit de donner de suite des ordres pour retrouver ces pauvres animaux, qui, disoit-il, ne devoient pas encore être bien loin. — Ils ont cassé l'os, ajouta-t-il, mais ils n'ont pas eu le temps d'en sucer la moelle.

Notre héros, qui avoit écouté très-attentivement Évan Dhu, fut tout-à-fait étonné de la franchise avec laquelle il prenoit des informations, et de l'heureux résultat qu'il s'en promettoit. Évan Dhu, de son côté, se trouva très-flatté de la manière attentive dont Waverley l'avoit écouté, et du désir qu'il témoignoit de connoître

les mœurs et la demeure des montagnards. Sans autre cérémonie, il invita Édouard à l'accompagner dans une petite promenade de douze à quinze milles dans les montagnes, pour reconnoître l'endroit où sans doute les vaches avoient été conduites. Il ajouta : — Je suis persuadé que depuis que vous êtes au monde vous n'avez pas vu d'endroit semblable, et que vous n'en verrez jamais si vous ne venez avec moi ou un des nôtres.

Notre héros se sentit enflammé du plus violent désir de visiter l'antre d'un moderne Cacus; cependant il ne négligea pas de s'informer s'il pouvoit se fier à son guide. Le baron lui répondit qu'on ne lui auroit pas fait cette invitation s'il y avoit eu le moindre danger à courir, et qu'il n'avoit rien autre chose à craindre qu'un peu de fatigue. Lorsque Évan ajouta qu'à son retour il pourroit s'arrêter un jour ou deux chez son chef, qui le recevroit avec le plus grand plaisir, Édouard ne regarda plus ce voyage projeté que comme une promenade; mais miss Rose étoit pâle et tremblante. Le baron, qui aimoit la vivacité et la curiosité de son jeune ami, se garda bien de le refroidir en lui parlant de dangers qui n'existoient pas réellement; il remplit un havresac de tout ce qui étoit nécessaire pour cette courte expédition; une espèce de garde-chasse qui accompagnoit le député le mit sur ses épaules.

Notre héros, un fusil de chasse à la main, se mit en route sur les traces de son nouvel ami Évan Dhu; ils étoient suivis du garde-chasse dont nous venons de parler, et de deux autres montagnards qui servoient de domestiques à Évan : l'un d'eux portoit une longue carabine et l'autre un fer de cognée au bout d'une perche; c'étoit ce qu'on appeloit une hache de Lochaber.

Évan s'empressa d'informer Édouard que cette escorte militaire lui étoit tout-à-fait inutile pour la sûreté de sa personne; mais, ajouta-t-il en ajustant son plaid avec dignité, il devoit paroître convenablement à Tully-Veolan, et en digne frère de lait de Vich Ian Vohr. Ah! je voudrois que vos gentilshommes anglais (*duinhé-wassel Saxons*) vissent notre chef avec sa queue! — Avec sa queue? répondit Édouard d'un ton de surprise. — Oui... je veux dire quand il visite un chef de son rang. Il y a, continua-t-il en s'arrêtant et se redressant d'un air de fierté pendant qu'il comptoit sur ses doigts les divers officiers de la maison de son chef: — Il y a son *hanchman*, son homme de droite ou secrétaire; son *barde* ou poëte; son *bladier* ou orateur pour haranguer les personnages auxquels il rend visite; son *gilly-more* ou écuyer chargé de porter son épée, sa targe et son fusil; il y a son *gilly-casflue* qui le met sur son dos quand il faut traverser les ruis-

seaux et les torrents; son *gilly-comstraine* qui conduit son cheval par la bride dans les sentiers difficiles et escarpés; son *gilly-trusharnish* à qui est confié son havre-sac; ensuite le joueur de cornemuse et le second du joueur de cornemuse. Il y a enfin de plus une douzaine de jeunes gens qui n'ont rien à faire qu'à suivre le laird et à se tenir toujours prêts à exécuter ses ordres.

— Est-ce que votre chef entretient régulièrement tout ce monde à son service?

— Tout ce monde! dites-vous? ce n'est rien en comparaison de la multitude qui n'a d'autre domicile que le château de Glennaquoich.

Chemin faisant, Évan continua à parler de la magnificence et de la grandeur de son maître, en temps de paix comme en temps de guerre. Ils arrivèrent enfin au pied de cette chaîne de rochers qu'Édouard n'avoit fait qu'apercevoir de loin. La nuit s'approchoit lorsqu'ils prirent un de ces défilés effrayants qui servent de communication entre la montagne et la plaine; le sentier, extrêmement rapide et escarpé se dirigeoit entre deux énormes rochers, et suivoit la passage qu'un torrent écumeux, qui grondoit plus bas, s'étoit creusé depuis des siècles. Les derniers rayons du soleil couchant, allèrent tomber sur les flots dans leur sombre lit, et en firent distinguer les détours et les chutes multipliés par l'iné-

galité du sol. L'espace qui séparoit les voyageurs du torrent étoit un véritable précipice. On apercevoit çà et là quelques pointes de granit, dans les fentes desquelles quelques buissons avoient pris racine. A main droite, ces rocs, qui s'élevoient perpendiculairement, n'étoient pas moins inaccessibles ; mais les sommets de ceux qui étoient de l'autre côté du torrent étoient couverts d'épais taillis du milieu desquels s'élevoient quelques pins.

— C'est ici, dit Évan, le défilé du Bally-Brough. Dans les temps reculés, dix montagnards de la tribu de Donnochie repoussèrent un corps de cent paysans de la plaine; on distingue encore l'endroit où furent enterrés les morts; c'est sur la petite plate-forme qui est de l'autre côté de l'eau, si toutefois vous avez assez bonne vue pour l'apercevoir... Tenez, regardez, voilà un de ces oiseaux à qui vos gens du midi donnent le nom d'aigle... Vous n'en avez pas de cette espèce en Angleterre... Il va chercher son souper à la baronnie de Bradwardine; je veux lui donner une commission. A ces mots il tira un coup de fusil, mais il manqua le superbe monarque des tribus ailées, qui, sans témoigner la moindre frayeur, continua tranquillement sa route.

Un essaim d'oiseaux de proie, faucons, ducs, milans, chats-huants, corbeaux, etc., effrayés

par l'explosion que les échos répétoient au loin, quittèrent brusquement la retraite qu'ils avoient choisie pour y passer la nuit, et remplirent les airs de cris rauques mêlés au bruit des cascades. Évan, un peu confus d'avoir inutilement déchargé son fusil au lieu de donner une preuve de son adresse, se mit à siffler un pibroch en rechargeant son arme sans s'arrêter.

Ils arrivèrent à une petite vallée entre deux montagnes très-élevées et couvertes de bruyères; ils avoient toujours le torrent pour compagnon; et furent obligés de le traverser quelquefois dans ses détours. Évan offroit alors le secours de ses domestiques à Édouard, pour le porter sur leurs épaules, mais notre héros, qui avoit toujours été assez bon piéton, refusa chaque fois son offre. Il vouloit, sans affectation, prouver à Évan qu'il auroit tort de croire qu'il n'y eût que des efféminés parmi les habitants des basses terres, et surtout parmi les Anglais, dont le montagnard sembloit avoir là-dessus mauvaise opinion.

Au bout de cette gorge, ils trouvèrent une fondrière d'une profondeur effrayante, entrecoupée de nombreuses crevasses qu'on ne pouvoit franchir qu'avec beaucoup de peine et de danger. Ce sentier presque imperceptible, n'étoit praticable que pour les montagnards, et souvent ils étoient obligés de se laisser glisser sur leurs pieds, tant il

étoit rapide; dans d'autres endroits il étoit fangeux, et alors ils étoient obligés de s'accrocher aux pointes des rochers. Ce n'étoit qu'un jeu pour eux, chaussés comme ils étoient, mais il n'en étoit pas de même pour Edouard, qui se trouva beaucoup plus fatigué qu'il ne s'y étoit attendu.

A peine voyoit-on assez pour distinguer les objets. La nuit étoit tout-à-fait venue lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une énorme clairière entourée de rochers très-élevés; il ne restoit plus à nos voyageurs que cette montée à gravir; l'obscurité n'étoit point très-profonde, et le temps étoit assez agréable. Waverley s'arma de courage et continua à marcher d'un pas ferme, mais il envioit en secret la vigueur de ces adroits montagnards, qui ne donnoient pas le moindre symptôme de lassitude, et marchoient toujours avec la même vitesse. Notre héros calcula qu'ils avoient déjà fait environ quinze milles. Le revers de la montagne qu'ils venoient de franchir étoit couvert d'arbres touffus. Là le chef de la caravane eut une conférence avec sa troupe, d'après laquelle le garde-chasse quitta le havre-sac qui contenoit les bagages d'Édouard, le remit à un des domestiques d'Évan, et partit aussitôt avec un des montagnards, en prenant un chemin tout-à-fait opposé à celui que suivoient les trois autres voyageurs. Waverley demanda le motif de cette sé-

paration; Évan lui répondit que le garde-chasse étoit parti pour un hameau éloigné d'environ trois milles : — Tout me porte à croire, ajouta-t-il, que c'est chez l'honnête Donald Bean Lean que sont les vaches; j'ai cru qu'il étoit prudent de nous faire précéder par un de ses amis, car peut-être auroit-il vu de mauvais œil des étrangers le surprendre, pour ainsi dire, dans sa retraite. Édouard n'eut rien à objecter à ces réflexions qui lui paroissoient très-sensées; il se sentit même débarrassé des doutes qui s'étoient élevés dans son esprit en se voyant séparé du garde-chasse, à la merci des montagnards, dans un désert et pendant la nuit. —Je crois que je ferois bien, ajouta Évan, d'aller moi-même annoncer notre visite, car un soldat rouge pourroit causer une surprise désagréable à Donald Bean Lean. Sans attendre de réponse il partit comme un trait et disparut en un moment.

Waverley se trouvoit abandonné à ses réflexions, parce que son nouveau guide, celui qui étoit armé de la hache d'armes, savoit à peine quelques mots d'anglais. Il se trouvoit au milieu d'un bois de pins très-épais, et par conséquent il étoit impossible, vu l'obscurité profonde, de distinguer les traces du chemin; mais les montagnards paroissoient les trouver par instinct, et marchoient très-rapidement; Édouard les suivoit d'aussi près qu'il pouvoit. Après un très-long

silence, il ne put s'empêcher de demander s'ils arriveroient bientôt? La réponse fut que la caverne étoit à trois ou quatre milles de là; mais que le gentilhomme étant un peu fatigué, Donald pourroit envoyer..., qu'il enverroit le *curragh*. Cette réponse n'apprenoit pas grand'chose à Édouard. Que seroit ce curragh: un cheval? une charrette? une chaise de poste? Il eut beau réitérer ses questions, il n'obtint pas d'autre réponse que: — *oui, oui, ta curragh*.

Édouard commença à le concevoir à la sortie du bois, en se trouvant sur les bords d'une large rivière ou lac, où son conducteur lui fit signe de s'asseoir. La lune, qui vint à se lever, lui découvrit la vaste étendue de la rivière qui étoit devant lui, et les formes fantastiques des montagnes qui paroissoient l'environner. Il respiroit avec délices un air pur et frais, embaumé par les fleurs du bouleau: cette halte rétablit peu à peu ses forces presque épuisées.

Il eut le temps de réfléchir long-temps à sa position tout-à-fait romanesque, sur les bords d'une rivière inconnue, sous la direction d'un sauvage dont il n'entendoit presque pas la langue: il avoit entrepris ce voyage pour le plaisir de visiter la caverne d'un chef de voleurs, comme Robin Hood ou Adam de Gordon... La nuit étoit déjà avancée... Son domestique avoit été éloigné

de lui... Quelle foule de circonstances propres à exercer une imagination naturellement amie du merveilleux! En supposant qu'il n'eût rien à craindre pour sa vie, du moins ignoroit-il ce qu'il alloit devenir. Ce qui cadroit mal avec ses grandes idées de roman, c'est le motif de sa course pénible et périlleuse. Hélas! c'étoit pour retrouver les vaches du baron... Quelle chute! Il baissa tristement la tête, mais il fut bientôt tiré de ses rêveries par son compagnon, qui le poussa doucement avec le doigt en lui faisant signe de regarder : Édouard aperçut dans le lointain une foible lumière; peu à peu elle augmenta en éclat et en volume, et parut glisser sur l'horizon; après avoir considéré ce phénomène, il crut entendre le bruit des rames; ce bruit augmenta de minute en minute jusqu'à devenir tout-à-fait sensible; il entendit en même temps un coup de sifflet très-perçant, auquel le porte-hache répondit à l'instant, et bientôt une barque, conduite par cinq ou six montagnards, s'approcha de l'endroit où se trouvoit notre héros; il se leva pour aller au-devant de ses nouveaux compagnons : deux d'entre eux le prirent dans leurs bras et le portèrent dans la barque, qui ne tarda pas à s'éloigner avec la plus grande rapidité.

CHAPITRE XVII.

Retraite d'un chef de voleurs des montagnes.

Le profond silence qui régnoit dans la barque n'étoit interrompu de temps à autre que par le refrain d'une chanson gallique que le timonier chantoit à voix basse, pour régler le mouvement des rames, qui frappoient la surface de l'eau avec une espèce de cadence. La lumière, dont ils approchoient de plus en plus, présentoit un foyer beaucoup plus vaste et donnoit une clarté beaucoup plus forte; on voyoit distinctement qu'elle provenoit d'un grand feu; mais Édouard ne pouvoit discerner s'il étoit allumé sur une île ou sur la terre ferme. En voyant la réverbération de cette masse de lumière au milieu des flots, il crut voir le char brûlant dont se sert le génie du mal pour traverser la vaste étendue des mers, suivant un conte oriental. A l'éclat de la lumière, qui devenoit plus vif à mesure qu'il en approchoit, notre héros reconnut enfin, d'une manière très-distincte, que ce feu étoit placé contre un roc élevé. Les parties de la côte éclairées par ce foyer resplendissant formoient un contraste très-pittoresque,

je pourrois dire majestueux et sublime, avec celles qui l'étoient momentanément par les pâles rayons de la lune.

La barque touchoit presque au rivage, et Warveley vit que deux personnes étoient occupées à entretenir le feu, en y jetant des branches résineuses de pin. La réverbération de la lumière leur donnoit l'air de deux habitants des enfers; ils n'étoient qu'à quelques pas de l'entrée d'une caverne, et notre voyageur ne put douter que ce feu n'eût été fait pour servir de phare aux conducteurs de la barque; ils la dirigèrent vers la droite de l'entrée; ils cessèrent de se servir des rames, et la barque suivit librement l'impulsion qu'on lui avoit donnée; elle doubla la pointe ou la plate-forme du rocher, et, après avoir rasé deux autres barques amarrées, elle s'arrêta à l'endroit où commençoit l'arc qui formoit l'entrée de la caverne: on y parvenoit par cinq ou six marches qui, par leur régularité, paroissoient être l'ouvrage des hommes, quoiqu'elles ne fussent que des portions de roc entassées par un éboulement. A l'instant on jeta une grande quantité d'eau sur le brasier, qui s'éteignit peu à peu en produisant un sifflement long-temps prolongé. Cinq ou six bras vigoureux enlevèrent Waverley de la barque et le portèrent à l'entrée de la caverne. Il fit quelques pas dans les plus profondes

ténèbres; il entendoit le bruit confus de plusieurs voix qui paroissoient sortir d'un souterrain; mais, après avoir fait un léger détour, il se trouva en face de Donald Bean Lean.

L'intérieur de la caverne, très-élevée dans cet endroit, étoit éclairé par des torches de bois de pin, qui donnoient une lumière très-vive et très-pétillante, accompagnée d'une épaisse fumée dont l'odeur, quoique très-forte, n'avoit rien de désagréable: elle l'étoit encore par un large feu de charbon de terre, auprès duquel étoient assis cinq ou six montagnards armés: plus loin, d'autres étoient couchés, enveloppés dans leurs manteaux. Dans un enfoncement du roc, que le chef de ce repaire appeloit emphatiquement son office, ou son garde-manger, se trouvoient suspendus par les jarrets plusieurs moutons ou brebis, et deux vaches qu'on venoit d'écorcher. Le chef de cette habitation avoit à ses côtés Évan Dhu, qui lui servoit de grand-maître des cérémonies: il s'avança pour recevoir son hôte. D'après la profession qu'il exerçoit, les lieux sauvages et déserts qu'il habitoit, et l'aspect guerrier de tout ce qui l'entouroit, il s'attendoit à trouver un homme d'une stature colossale, d'une figure rébarbative, dont les traits hideux et féroces auroient pu servir de modèle à Salvator, pour placer au centre d'un de ses groupes de bandits.

Donald Bean Lean ne ressembloit en rien à ce portrait; il étoit mince, grêle, et de petite taille; ses cheveux rouges faisoient encore mieux ressortir la pâleur de son visage, qui lui avoit fait donner le surnom de *Bean* (*blanc*). Quoique ses traits annonçassent de l'activité et de l'intelligence, on ne pouvoit le prendre que pour un homme très-ordinaire. Il avoit long-temps servi en France dans un grade inférieur, et, pour recevoir notre voyageur en grand costume, il avoit quitté ses habits de montagnard. Mais un vieil habit d'uniforme et un chapeau garni de plumes étoit bien loin de lui donner un air plus imposant; sa tournure avoit quelque chose de si grotesque et de si ridicule, comparée surtout avec celle de toutes les personnes qui l'entouroient, qu'Édouard en auroit ri s'il eût cru pouvoir le faire sans danger. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de politesse française et d'hospitalité écossaise. Son nom, ses liaisons et les principes politiques de son oncle étoient très-bien connus de son nouvel hôte, qui lui en fit mille compliments, auxquels Waverley ne répondit que d'une manière vague et insignifiante, comme la prudence l'exigeoit.

Édouard se plaça assez loin du feu pour n'être pas incommodé par sa chaleur excessive dans la saison où l'on se trouvoit. Une grande virago vint

lui présenter une énorme *cogue* ou gamelle de bois remplie d'une espèce de soupe composée de racines et de tranches de viande (*eanarnich*): elle en fit de même pour Donald Bean Lean et pour Évan. Après ce premier service, qui, quoique très-grossier, fut trouvé excellent, grâces à la fatigue du voyage, on servit à profusion des côtelettes rôties sur les charbons; elles disparoissoient avec tant de rapidité devant Donald et devant Évan, que Waverley ne pouvoit en croire ses yeux; il ne pouvoit concilier leur voracité avec tout ce qu'il avoit entendu dire sur la sobriété des montagnards. Il ne savoit pas que cette sobriété n'étoit qu'apparente et forcée, et que, semblables à certains animaux de proie, les montagnards savoient jeûner au besoin, se réservant de se dédommager de cette privation lorsqu'ils en trouveroient l'occasion. Pour compléter le festin, le whisky fut servi en abondance; les montagnards en boivent beaucoup, et toujours pur. Édouard en mêla un peu avec de l'eau; il en avala quelques gouttes, et ne fut pas tenté de recommencer. Son hôte lui témoigna les plus vifs regrets de ne pouvoir lui offrir du vin. — Si j'avois été prévenu de votre visite vingt-quatre heures plus tôt, dit-il, j'aurois fait battre le pays à quarante milles à la ronde; mais que peut faire de plus un gentilhomme qui reçoit la visite d'un autre, que de lui offrir tout

ce qu'il a de meilleur dans sa maison ? On ne doit pas chercher des noisettes là où il n'y a pas de noisetiers. Donald s'adressa ensuite à Évan Dhu, pour déplorer la mort d'un vieux devin nommé Donnacha an Amrigh ou Duncan du Bonnet, qui, en voyant un homme entrer dans une maison, disoit de suite si c'étoit un ami ou un espion. — Son fils Malcolm n'est-il pas prophète, demanda Évan ? — Oh ! il ne sera jamais l'égal de son père, reprit Donald : il nous prédit dernièrement que nous recevrions la visite d'un gentilhomme voyageant à cheval, et nous ne vîmes personne, si ce n'est le vieux Beg l'aveugle, joueur de harpe, que son chien conduisoit. Une autre fois il nous annonça une invitation pour un mariage, et ce fut pour un enterrement. Dans une *expédition*, il nous assura que nous ramènerions plus de cent bêtes à cornes, et nous ne fîmes d'autre capture que celle d'un vieux bailli.

La conversation tomba enfin sur les affaires politiques et militaires du pays. Waverley fut étonné et même très-alarmé de voir un homme comme Donald parfaitement instruit de la force des divers régiments en garnison au nord de la Tay. Il connoissoit le nombre de recrues qui étoient venues avec Édouard. — Ce sont de *jolis garçons*, ajouta-t-il; et il ne vouloit pas dire de beaux hommes, mais de braves soldats. Il rap-

pela à Waverley trois ou quatre circonstances qui avoient eu lieu à la revue générale du régiment, et notre voyageur resta convaincu que son hôte en avoit été témoin oculaire. Évan Dhu s'étoit retiré pour se reposer; Donald s'empressa de demander à Édouard, d'une manière tout-à-fait expressive, s'il n'avoit rien de particulier à lui dire.

Waverley, un peu déconcerté par cette question inattendue, lui répondit que sa visite n'avoit d'autre motif que la curiosité de voir une habitation aussi extraordinaire. Donald le regarda en face pendant quelques instants, et lui dit, avec une affectation très-marquée : — Vous auriez pu vous ouvrir à moi : je suis aussi digne de votre confiance que peut l'être le baron de Bradwardine, ou Vich Ian Vohr... mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu chez moi.

Waverley ne put s'empêcher de frissonner en entendant le langage mystérieux de ce chef de bandits; il n'eut pas le courage de lui demander le motif de ce qu'il venoit de lui dire. Un lit de bruyère avoit été préparé pour lui dans un des coins de la caverne; il se couvrit avec quelques vieux manteaux du mieux qu'il put, et examina pendant quelque temps les autres habitants de cet antre. Il vit à plusieurs reprises des groupes de cinq à six personnes entrer ou sortir, sans

autre cérémonie que de dire quelques mots au chef, ou à son lieutenant qui le remplaçoit pendant qu'il dormoit. Ceux qui étoient entrés paroissoient revenir d'une expédition; ils s'approchèrent sans façon des provisions, et se servirent de leurs poignards pour couper leurs rations de viande, qu'ils firent griller de suite. La boisson n'étoit pas ainsi à leur entière disposition; elle étoit distribuée par Donald, par son lieutenant, ou par l'amazone dont nous avons déjà parlé, la seule femme qu'il y eût dans cette habitation. Les portions de whisky auroient été surabondantes pour d'autres que pour des montagnards; mais l'habitude de vivre en plein air, et dans un climat humide, les rendoit capables de boire une très-grande quantité de liqueurs fortes sans éprouver les terribles effets qu'elles produisent sur la santé et sur la raison.

Peu à peu les groupes mobiles disparurent aux yeux de notre héros, qui finit par s'endormir. Il ne s'éveilla que le lendemain, lorsque le soleil étoit déjà suspendu au-dessus du lac; cependant ses rayons ne portoient qu'une foible lumière dans l'intérieur de la caverne *royale*[1] : c'est ainsi que Donald la nommoit avec orgueil.

[1] Uaimh an Ri.

CHAPITRE XVIII.

Waverley continue son voyage.

Lorsque Édouard eut recueilli ses idées, il fut surpris de voir la caverne déserte. S'étant levé, il regarda avec plus d'attention autour de lui; mais il ne trouva partout que la plus grande solitude. Sans le foyer, couvert d'un énorme tas de cendre, sans les débris du souper, qui consistoient en os à demi brûlés ou à demi rongés, et s'il n'eût aperçu deux énormes cruches vides, rien ne lui eût indiqué qu'il étoit dans l'habitation de Donald et de sa bande. Lorsqu'il fut à l'entrée de la caverne, il vit que la pointe de roche, où se trouvoient encore les restes du feu du signal, étoit accessible par un petit sentier que la nature et la main des hommes y avoient pratiqué. Parvenu sur la plate-forme, il crut d'abord qu'il étoit impossible d'aller plus loin par terre, et que les habitants de la caverne n'avoient d'autre issue que par le lac; il aperçut bientôt quelques inégalités dans le granit, qui lui servirent d'escalier pour grimper sur le sommet du rocher; ce ne fut pas sans peine qu'il descendit sur le revers,

et qu'en suivant une pente très-roide et très-périlleuse, il arriva aux bords déserts d'un lac d'environ quatre milles de long sur un et demi de large, entouré de montagnes très-élevées et tout-à-fait sauvages, sur la cime desquelles reposoit encore le brouillard du matin.

En tournant la tête, Édouard admira avec quelle adresse on avoit choisi ce lieu solitaire pour retraite. Le rocher dont il avoit côtoyé les flancs à l'aide d'un sentier presque imperceptible, vu d'en bas, n'offroit qu'un précipice affreux qui fermoit entièrement toute communication. Il étoit impossible, eu égard à la position du lac, de supposer que de l'autre côté il y eût une caverne vaste et profonde; ainsi, à moins qu'on n'eût vu les barques traverser les flots, ou que quelqu'un n'eût trahi le secret, c'étoit une retraite hors de tout danger pour sa garnison, tant qu'elle auroit des vivres. Après avoir satisfait sa curiosité, Édouard regarda de tous côtés, dans l'espoir de découvrir Évan Dhu et son domestique, qu'il jugeoit ne pas devoir être très-éloignés, quelque parti qu'eût pris Donald et sa bande, que leur genre de vie forçoient souvent à faire de soudaines émigrations. Il ne se trompa point dans ses conjectures; il aperçut, à la distance d'environ un demi-mille, un montagnard occupé à pêcher à la ligne; il distingua la hache

de son camarade qui étoit près de lui, et ne put douter que ce ne fût Évan et son ami.

En s'avançant vers l'entrée de la caverne, il entendit les sons très-animés d'une chanson gallique, qui le guidèrent dans une grotte retirée, cachée par des branches de frênes touffus. Il trouva la nymphe de cette charmante grotte occupée à préparer avec soin le repas du matin, qui consistoit en laitage, en œufs, en miel, et en pain d'orge. La pauvre fille s'étoit levée de très-grand matin; elle avoit fait une tournée de plusieurs milles pour se procurer les œufs et la farine nécessaires pour faire les gâteaux, et les autres provisions qu'elle avoit empruntées dans les cabanes des environs. Donald et sa troupe n'avoient d'autre nourriture solide que la viande des animaux qu'ils enlevoient aux habitants de la plaine; le pain étoit regardé comme un mets recherché, parce qu'il leur étoit trop difficile de s'en procurer. Toute espèce de ragoût, de volaille, le beurre même, étoient tout-à-fait inconnus dans cette espèce de camp scythe.

Je dois faire observer au lecteur que, quoique Alix eût employé une grande partie de la matinée à se procurer des vivres pour son hôte, elle avoit eu le temps de s'occuper de sa parure. Ses habillements étoient fort simples; ils consistoient en un petit corset rouge et une jupe très-courte;

mais tout étoit propre et arrangé avec un certain art. Cette bande d'écarlate brodée appelée le *snood* ceignoit ses beaux cheveux, qui tomboient par tresses nombreuses. Elle avoit quitté son plaid d'écarlate pour être plus agile dans ses préparatifs pour le repas. J'allois oublier de parler des plus beaux ornements d'Alix : elle avoit des boucles d'oreilles et un chapelet d'or, que Donald, son père, lui avoit apportés de France; c'étoit sans doute sa portion du butin qu'il avoit fait dans un combat ou quelque ville prise d'assaut. Sa taille, quoique forte pour son âge, étoit cependant bien prise; sa démarche avoit une grâce simple et naturelle qui ne se ressentoit en rien de la gaucherie d'une paysanne ordinaire. Son sourire faisoit voir un double rang de dents aussi blanches que la neige; ses regards vifs et animés suppléèrent à son silence, pour souhaiter la bienvenue à Waverley, car elle n'eût pas su lui dire un mot d'anglais. Cette réception de la part d'une jeune et jolie personne auroit pu paroître à un jeune fat une invitation de ne pas s'en tenir aux simples compliments que la courtoisie exige. Je n'oserois affirmer que cette jeune montagnarde eût témoigné à un hôte plus âgé (au baron de Bradwardine, par exemple) la satisfaction et le plaisir qu'elle témoigna à Édouard, et qu'elle eût eu pour lui le même empressement. Elle

brûloit d'impatience de le voir placé devant ce déjeuner dont elle s'étoit occupée avec tant de sollicitude, et auquel elle venoit d'ajouter quelques fruits qu'elle avoit cueillis dans les bruyères. Lorsqu'elle vit Édouard à table, elle alla gravement s'asseoir sur une pierre, à quelques pas de distance, d'où elle épioit l'occasion de le servir.

Évan et son domestique revenoient à pas comptés; le dernier portoit une grosse truite saumonée et la ligne qui avoit servi pour la prendre; Évan le précédoit d'un air satisfait et triomphant; ils s'avançoient vers le lieu où Waverley étoit si agréablement occupé de son déjeuner. Après les salutations d'usage, Évan, tenant les yeux fixés sur lui, s'adressa à la jeune fille, et lui dit quelques mots en langue gallique qui la firent sourire et rougir d'une manière très-sensible, malgré la teinte rembrunie de son visage, presque toujours exposé au soleil ou au grand air. Il donna bientôt ses ordres pour qu'on préparât le poisson; il alluma un morceau d'amadou au bassinet de son pistolet, ramassa quelques brins de paille et quelques branches de bois sec, et parvint en quelques minutes à faire un feu clair et pétillant qui lui donna un brasier sur lequel il plaça la truite découpée par tranches. Pour couronner le festin, il tira de la poche de sa jaquette une grande conque, et de dessous son plaid

une corne de bélier remplie de whisky. Après avoir bu, le premier, assez largement, il dit d'un air satisfait qu'il avoit déjà pris le coup du matin avec Donald Bean Lean avant son départ, et présenta le cordial à la jeune Alix et à Waverley, qui le refusèrent l'un et l'autre. Alors, prenant un air de grandeur et de bonté, il l'offrit à Dugald Mahony, son domestique, qui, sans attendre une seconde invitation, s'empressa de se réconforter avec cette précieuse liqueur. Évan sortit pour se rendre à la barque, après avoir invité le jeune officier à l'attendre. Alix mit dans un petit panier tout ce qu'elle crut mériter d'être emporté, se couvrit de son plaid, s'avança vers Édouard avec la plus grande ingénuité, lui prit la main et lui présenta sa joue. Évan, qui passoit pour galant parmi les belles de la montagne, s'approcha d'un air qui paroissoit annoncer qu'on ne pouvoit lui refuser une semblable faveur; mais Alix s'empara promptement de son panier, et s'élança sur le rocher avec la légèreté d'un faon; elle se retourna vers lui, se mit à rire, et lui adressa quelques paroles en langue gallique : celui-ci répondit sur le même ton et dans le même langage. De la main elle fit ses adieux à Waverley, continua sa route, et disparut bientôt au milieu des taillis, quoiqu'on entendît encore le son agréable de sa voix.

Nos voyageurs rentrèrent dans la gorge de la caverne; ils descendirent aussitôt dans la barque, que le domestique d'Évan se hâta de détacher. Pour profiter de la brise du matin, il tendit une espèce de voile en lambeaux, et son maître se mit au gouvernail. Édouard ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils se dirigeoient vers un endroit tout-à-fait opposé à celui de leur embarquement la nuit précédente. Pendant que la barque glissoit légèrement sur le cristal des eaux, Évan ouvrit la conversation par l'éloge d'Alix. — Elle est aussi douce qu'adroite, dit-il; c'est la meilleure danseuse qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Édouard s'empressa de déclarer qu'elle méritoit ces louanges. — Il est bien malheureux, ajouta-t-il, qu'elle soit condamnée à mener une vie si triste et si périlleuse. — Et pourquoi, je vous prie, dit Évan? Il n'y a rien dans tout le comté de Perth, qu'elle ne puisse se procurer en le demandant à son père; à moins que ce ne soit un objet trop pesant ou trop chaud. — Être la fille d'un homme qui n'a d'autre état que d'enlever des bestiaux... d'un voleur ordinaire!.. — D'un voleur ordinaire?.. Donald n'a jamais enlevé moins d'un troupeau. — Il est donc, suivant vous, un voleur extraordinaire!.. — Non : celui qui enlève la vache d'une pauvre veuve, le bœuf d'un paysan, est un voleur; mais celui qui enlève un troupeau à un laird

saxon est un noble-meneur. Prendre des arbres dans une forêt, des saumons dans la rivière, des cerfs dans les bois, ou les vaches dans les pâturages d'un habitant de la plaine, n'a jamais été regardé par les montagnards comme une action dont ils dussent rougir. —Où le conduiront toutes ces façons de s'approprier le bien d'autrui? —A mourir pour la loi. —Pour la loi? —C'est-à-dire, par la loi ou selon la loi; à monter sur une potence royale ainsi que l'ont fait son père et son grand-père; j'espère qu'il aura le même bonheur. —Comment, Évan, ce sont là les vœux que vous faites pour votre ami? —Voulez-vous que je lui souhaite de mourir sur une botte de paille... au fond de sa caverne... comme un vieux chien galeux? —Mais que deviendroit la pauvre Alix, si ce malheur lui arrivoit? —Comme son père ne pourroit plus la protéger et la défendre, je me chargerois de ce soin, j'en ferois ma femme. —Votre projet est très-galant; mais en attendant que Donald devienne par-là votre beau-père, pourriez-vous me dire ce qu'il a fait des vaches du baron? —Le soleil n'étoit pas encore levé sur Ben-Lawers, que votre domestique et Allan Kennedy les ont toutes fait partir devant eux; il n'en manquoit que deux, qui malheureusement avoient été égorgées avant mon arrivée à la caverne royale; le troupeau doit être en ce moment au défilé de

Ballybrough, et il arrivera bientôt au parc de Tully-Veolan.

— Puis-je prendre la liberté de vous demander où vous me conduisez? dit Édouard.

— Où voulez-vous que je vous conduise, si ce n'est au château de Glennaquoich? J'ose croire que vous n'avez pas eu l'idée de venir dans ce pays sans voir notre chef; vous êtes trop bien élevé pour cela. — Sommes-nous encore bien éloignés de Glennaquoich? — Nous en sommes à cinq *brins* de milles, Vich Ian Vohr viendra à notre rencontre.

Une demi-heure après la barque s'arrêta au rivage. Lorsqu'on eut mis Édouard à terre, les deux montagnards la dirigèrent dans un enfoncement rempli de roseaux et de joncs, au milieu desquels elle étoit parfaitement cachée. Ils portèrent les rames dans un autre endroit non moins propice pour les dérober aux yeux; sans doute ils ne prenoient ces précautions que pour Donald Bean Lean, qui, dans ses courses, pouvoit venir dans ces parages.

Nos voyageurs marchèrent pendant quelque temps dans un vallon charmant entre deux hautes montagnes. Au milieu couloit un petit ruisseau se dirigeant vers le lac. Édouard recommença ses questions concernant leur hôte de la caverne. — Y fait-il continuellement sa demeure? — Oh!

que non! bien fin seroit celui qui connoîtroit tous ses pas...! Il n'y a pas une seule cachette dans tout le pays que Donald ne connoisse. — Et peut-être votre maître et d'autres aussi lui donneroient-ils asile? — MON MAÎTRE! répondit Évan avec fierté, mon maître est dans le Ciel; — puis reprenant aussitôt son ton de politesse : Je vois, dit-il, que vous voulez parler de notre chef?... Non, il ne donneroit pas asile à Donald, ni à ceux qui lui ressemblent; mais, ajouta-t-il en riant, il leur accorderoit *l'eau et le bois.* — Il ne leur feroit pas un grand cadeau! ces deux objets ne sont pas rares dans ce pays. — Vous ne me comprenez pas. En vous disant *l'eau et le bois*, j'entends le lac et les montagnes. Vous vous imaginez bien que si notre chef, à la tête d'un fort détachement de ses braves, se mettoit à la poursuite de Donald dans les bois de Kalychat, il ne lui échapperoit pas; ou que si quelque bon garçon, tel que moi, guidoit nos barques sur le lac, la caverne royale seroit bientôt forcée. — Si des forces considérables partoient de la plaine pour venir l'attaquer, votre chef le défendroit-il? — Non, certainement : si l'on venoit au nom de la loi, il ne brûleroit pas une amorce pour lui. — Et que feroit Donald? — Il quitteroit le pays, et se réfugieroit sur les montagnes de Letter-Scriven. — Et s'il y étoit poursuivi? — Il iroit

chercher un asile à Rannoch, auprès de son cousin. —Et si l'on alloit encore le relancer dans ce refuge? — Cela n'est pas possible : il n'y a pas un seul habitant de la plaine qui osât le poursuivre plus loin que le défilé de Ballybrough, à moins qu'il ne fût guidé par les *Sidier dhu !* — Les *Sidier dhu !* Qu'est-ce que cela? — Ce sont les soldats noirs; c'est le nom qu'on donne aux compagnies franches qu'on avoit organisées pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans ces montagnes. Vich Ian Vohr en a commandé une pendant cinq ans, et j'y avois le grade de sergent. On nous appeloit soldats noirs, parce que nous portions des tartans de cette couleur, et, de notre côté, nous appelions les hommes du roi Georges les soldats rouges (*Sidier roy*). — C'est très-bien, Évan; mais lorsque vous étiez payés par le roi, n'étiez-vous pas les soldats du roi Georges? — Vous avez raison; et sur cet article vous pouvez consulter Vich Ian Vohr; nous n'appartenions pas plus au roi qu'il ne lui appartenoit lui-même. Personne ne peut dire qu'aujourd'hui nous sommes les soldats du roi Georges, puisque depuis douze mois il ne nous a pas donné un sou de paie.

Il n'y avoit rien à répondre à cet argument; aussi Waverley s'empressa-t-il de faire retomber la conversation sur Donald Bean Lean. — Donald, dit-il, se borne-t-il à faire la guerre au bétail,

ou bien, pour me servir de vos expressions, enlève-t-il tout ce qui lui tombe sous la main? — Ce n'est point un homme délicat: tout lui convient; mais il préfère les bœufs, les vaches, les chevaux, ou des créatures humaines à toute autre chose; les brebis marchent trop lentement; d'ailleurs on trouve difficilement à les vendre dans ce pays. — Donald enlève aussi des hommes et des femmes? — Sans doute: ne lui avez-vous pas entendu parler hier au soir d'un bailli? sa rançon lui coûta six cents marcs d'argent, qu'on apporta au défilé de Ballybrough... Je veux vous raconter un bon tour que Donald a joué il y a quelque temps. C'était à l'époque où l'on parloit du mariage de la vieille veuve de Cramfeezer avec le jeune Gilliewhackit. Celui-ci avoit dissipé toute sa fortune au jeu, en paris, en courses de chevaux, en parties de plaisir de toute espèce, et avoit besoin de ravitailler ses coffres par ce mariage. Donald sut que la veuve en étoit éprise. Un soir il enleva Gilliewhackit à l'aide de ses gens, le transporta avec la rapidité de l'éclair au milieu des montagnes, et le déposa dans la caverne royale. Là, il eut tout le temps de stipuler pour la rançon; il ne voulut jamais rabattre un sou de cent mille livres. — Cent mille livres! — Oui, mais en monnaie d'Écosse. La fiancée n'auroit jamais pu compléter cette somme, eût-elle mis sa dernière

chemise en gage; aussi s'adressa-t-elle au gouverneur du comté, ainsi qu'au major des compagnies noires. Le premier répondit que cette affaire ne le regardoit pas, parce qu'elle avoit eu lieu hors de son arrondissement; et le major s'excusa sur ce que ses troupes étoient sorties pour aller chercher des vivres, et que, jusqu'à ce que la place fût approvisionnée, il ne les rappeleroit pas pour toutes les Cramfeezers de la chrétienté, parce qu'il agiroit contre tous les intérêts du pays. Gilliewhackit fut attaqué de la petite-vérole; il n'y eut point de médecin dans le voisinage qui voulût venir soigner le pauvre garçon; je ne les blâme point, parce que Donald, qui avoit été étrillé par un de ces docteurs à Paris, avoit juré de jeter dans le lac le premier qu'il rencontreroit. Cependant quelques bonnes vieilles de la connoissance de Donald eurent tant de soin de Gilliewhackit, en lui faisant prendre le grand air, en lui donnant de la bouillie d'avoine fraîche, qu'il se rétablit aussi promptement que s'il eût été dans un bon lit, entouré de beaux rideaux, et que s'il eût été nourri avec du pain blanc et du vin rouge. Donald fut si contrarié, que lorsqu'il le vit en état de marcher, il le renvoya, laissant à sa discrétion la manière dont il pourroit le dédommager des soins qu'il lui avoit donnés. Je ne saurois vous dire exactement de quelle manière cette affaire se

termina, mais ils se séparèrent si satisfaits l'un de l'autre, que Donald fut invité à venir en costume de montagnard danser à la noce, et que sa bourse ne fut jamais aussi bien garnie qu'à cette époque. Gilliewhackit disoit que, s'il arrivoit qu'on lui fit faire une enquête sur Donald, il l'acquitteroit de tout, excepté d'un meurtre.

Par ces récits sans ordre et sans liaison, Évan cherchoit à faire connoître l'état de montagnard, et peut-être amusoient-ils mieux Waverley qu'ils n'amuseront le lecteur. Après avoir marché longtemps à travers des rocs et des bruyères, Édouard, quoiqu'il n'ignorât pas combien les Écossais sont généreux en comptant les distances, commençoit à croire que les six milles d'Évan s'étoient doublés. Il témoigna sa surprise de ce que les Écossais n'étoient pas si économes dans la distribution de leurs mesures que dans la supputation de leur monnoie. — Au diable les jambes trop courtes! répondit Évan en répétant cette vieille expression proverbiale.

Ils entendirent un coup de fusil, et virent devant eux un chasseur avec ses chiens et son domestique. — Je ne me trompe pas, dit Dugald Mahony; c'est le chef. — Non, répondit Évan d'un ton de maître; penses-tu qu'il viendroit à la rencontre d'un gentilhomme anglais, sans suite et comme un simple montagnard? En s'appro-

chant, il fut forcé de dire d'un air tout-à-fait peiné : — C'est lui-même; je n'en puis douter : comment! il n'a pas auprès de lui les officiers de sa maison! je ne vois que Callum Beg!

Fergus Mac-Ivor étoit un de ces hommes dont un Français auroit pu dire : *il connoît bien son monde.* Il n'avoit point eu l'idée de se donner un air d'importance aux yeux d'un jeune Anglais, en se présentant à lui suivi d'une escorte nombreuse, tout-à-fait déplacée pour le moment. Il savoit très-bien que cet appareil inutile eût plutôt paru ridicule que majestueux. Personne n'étoit plus jaloux que lui de la puissance féodale d'un chef de clan, et c'étoit pour cela même qu'il étoit très-circonspect à faire parade de toutes ses distinctions personnelles; il ne s'en servoit que lorsqu'il étoit persuadé qu'il avoit besoin de produire de l'effet. S'il eût dû recevoir un autre chef, il se fût sans doute fait suivre par cette nombreuse cour dont Évan avoit fait une description si pompeuse, mais dans les circonstances présentes il jugea qu'il étoit plus convenable de ne se faire accompagner que d'un seul domestique. Le montagnard qui l'escortoit étoit un beau jeune homme; il portoit la carnassière et l'épée de son maître; il étoit bien rare qu'il ne la prît pas lorsqu'il sortoit. Lorsque Fergus fut arrivé auprès de Waverley, ce dernier fut frappé

de l'air noble et gracieux de ce chef. Sa taille étoit moyenne, mais très-bien prise et très-bien proportionnée; son costume de montagnard, tout-à-fait simple, faisoit ressortir avec avantage ses belles formes. Il avoit un pantalon d'une étoffe de tartan rouge et blanche; pour tout le reste, sa mise ressembloit à celle d'Évan, excepté qu'il n'avoit d'autre arme qu'un poignard richement monté en argent. Son domestique, comme nous l'avons dit, portoit sa claymore, et le fusil de chasse qu'il tenoit à la main ne paroissoit destiné qu'à son amusement. Il avoit, en venant, tiré quelques jeunes canards, car quoiqu'il n'y eût pas alors de chasse défendue ou permise, les gelinottes étoient trop jeunes encore. Tout en lui annonçoit un véritable Écossais; mais les traits de sa physionomie avoient si peu de cette rudesse qui caractérise les montagnards, qu'en tout pays il auroit passé pour un très-bel homme. La forme guerrière de sa toque, qui n'étoit surmontée que d'une simple plume d'aigle, comme marque de distinction, donnoit la plus grande expression à sa figure mâle; les boucles de ses cheveux noirs avoient plus de grâce qu'aucune des chevelures postiches des magasins de Bond-street.

Un air de franchise et d'affabilité ajoutoit encore à la première impression produite par son extérieur aussi gracieux qu'imposant; cependant

un habile physionomiste auroit été moins satisfait en l'examinant de très-près. Ses sourcils et sa lèvre supérieure annonçoient l'habitude qu'il avoit de commander en maître; sa politesse, quoique simple et naturelle, paroissoit indiquer qu'il avoit le sentiment de sa supériorité; le mouvement involontaire de ses yeux déceloit quelquefois son caractère hautain, fier et vindicatif; leur expression étoit d'autant plus forte, qu'on voyoit qu'il contenoit ce caractère à son gré. Bref, son abord ressembloit à ces beaux jours qui, tout en nous charmant, annoncent par des signes certains, quoique à peine sensibles, qu'avant la nuit le tonnerre grondera.

Ce ne fut point à cette première entrevue qu'Édouard eut occasion de faire ces observations. Fergus le reçut comme un ami du baron de Bradwardine, et lui témoigna le plaisir que lui faisoit sa visite. Il lui fit de tendres reproches d'avoir choisi pour passer la nuit un gîte aussi rude, et aussi peu digne de lui que l'habitation de Donald. La conversation roula sur l'intérieur de ce ménage extraordinaire, mais il ne fit pas la moindre mention de ses habitudes journalières, ni du motif qui lui procuroit l'honneur de le recevoir; Waverley, de son côté, ne crut pas devoir se permettre la moindre observation à cet égard. Pendant qu'ils s'avançoient vers le

château de Glennaquoich, Évan formoit respectueusement l'arrière-garde avec Callum Beg et Dugald Mahony.

Nous tâcherons de faire connoître au lecteur quelques particularités concernant la famille et la personne de Fergus Mac-Ivor. Mais Waverley ne fut instruit de ces détails que lorsqu'il eut formé avec lui une liaison qui, quoique produite par le hasard, eut pendant long-temps la plus grande influence sur son caractère, sur ses actions et sur ses projets. Ce sujet est trop important pour ne pas en faire le commencement d'un chapitre.

CHAPITRE XIX.

Le chef et sa demeure.

L'ingénieux licencié *Francisco de Ubeda*, en commençant son histoire de la *Picara Justina Diez*, qui, pour le dire en passant, est un des livres les plus rares de la littérature espagnole, *Francisco de Ubeda*, dis-je, apostrophe durement sa plume, parce que son bec s'est chargé d'un cheveu : — Fille d'oie, lui dit-il, tu n'es pas moins inconstante que ta mère, qui se plaît également sur la terre, dans les airs et dans l'eau. — J'ose vous assurer, mon cher lecteur, que je suis bien éloigné de penser ainsi. Je voudrois que ma plume eût cette inconstance dont se plaignoit le licencié ; qu'elle sût passer légèrement du *grave au doux, du plaisant au sévère*, et d'une description ou d'un dialogue à un portrait ou à un récit. Si l'on ne fait d'autre reproche à ma plume que d'être changeante comme sa mère, je m'en féliciterai bien sincèrement, et tout me porte à croire que vous n'en serez pas fâché. Après vous avoir fait entendre le jargon des simples montagnards,

je vais vous esquisser le portrait de leur chef; c'est une entreprise qui demande tout notre savoir, comme disoit Dogberry[1].

Il y avoit trois cents ans qu'un des ancêtres de Mac-Fergus présenta une pétition pour être reconnu chef du clan nombreux et puissant dont il étoit membre, et dont il est inutile de rappeler le nom. Un de ses compétiteurs l'emporta sur lui par la justice ou par la force. Fergus s'expatria, et vint, avec ceux qui voulurent le suivre, chercher, comme Énée, un nouvel établissement; les circonstances où se trouvoit le Perthshire favorisèrent son projet. Un des premiers barons du pays s'étoit rendu coupable de haute trahison; Ian (c'est ainsi que s'appeloit notre aventurier) se joignit à ceux que le roi avoit chargés de punir le félon. Il rendit de si grands services, qu'il obtint en toute propriété les domaines qui devinrent après lui l'héritage de sa famille. Il suivit le roi, lorsqu'il porta la guerre dans les plaines fertiles de l'Angleterre. Là il employa si utilement ses heures de loisir à lever des subsides dans les comtés de Northumberland et de Durham, qu'à son retour il fut à même de faire bâtir en pierre de taille une tour ou citadelle, qui excita tellement l'admiration de ses vassaux et de

[1] *Beaucoup de bruit pour rien.* SHAKSPEARE.

tout le voisinage, qu'on lui donna le surnom de *Jean de la Tour* (*Ian-Nan-Chaistel*). Son nom fut si glorieux pour ses descendants, que le chef régnant prend toujours le surnom patronimique de *Vich Ian Vohr*, c'est-à-dire fils de *Jean le Grand*, et le clan, pour n'être point confondu avec celui dont il étoit séparé, se fit appeler *Race d'Ivor.*

Le père de Fergus, dixième du nom, descendant en droite ligne de *Jean de la Tour*, se jeta à corps perdu dans l'insurrection de 1715, et fut obligé de se réfugier en France après le malheureux succès de cette tentative en faveur des Stuarts. Plus heureux que les autres fugitifs, il y obtint du service, et finit par y épouser une demoiselle d'une très-grande naissance; il en eut deux enfants, Fergus et Flore. Ses possessions d'Écosse avoient été confisquées et vendues au plus offrant; mais on les racheta à bas prix au nom du jeune héritier, qui vint bientôt y fixer sa résidence. On ne tarda pas à s'apercevoir que c'étoit un homme pénétrant, actif, entreprenant, ambitieux. Lorsqu'il connut bien la situation du pays, il ne craignit plus de laisser percer son caractère, et il prit peu à peu un ton singulier qu'on ne pouvoit prendre qu'il y a soixante ans.

Si Fergus Mac-Ivor eût vécu soixante ans plus

tôt, il auroit probablement moins eu de cette politesse, de ces connoissances qu'il possédoit alors; et, s'il eût vécu soixante ans plus tard, l'amour de l'ordre et de ses intérêts bien entendus auroit mis un frein à son caractère fougueux. On ne peut disconvenir qu'il ne fût, dans sa petite sphère, politique aussi profond que *Castruccio Castrucani* lui-même. Il s'adonna avec la plus grande activité au soin d'apaiser toutes les discussions de féodalité qui s'élevoient fréquemment dans les clans de son voisinage, et bientôt on eut toujours recours à son arbitrage. Il ne négligea rien pour étendre ce pouvoir patriarcal. C'est dans cette vue qu'il fit toutes les dépenses que sa fortune lui permettoit pour exercer l'hospitalité avec largesse et générosité, comme étant la première qualité d'un chef. C'est d'après ces mêmes principes qu'il augmenta autant qu'il le put le nombre de ses vassaux, pour avoir des soldats en cas de guerre, sans examiner si le sol pouvoit fournir de quoi les nourrir. Sa force principale consistoit en hommes de son clan, qu'il ne laissoit jamais sortir de ses terres, à moins qu'il ne pût l'empêcher. Il attiroit aussi à lui tous ceux qui désertoient leur bannière naturelle pour se ranger sous celle d'un chef comme Fergus, moins riche peut-être, mais plus belliqueux. Il suffisoit en général pour être admis, d'avoir,

comme Poins[1], la main exercée et le désir de prendre le nom de Mac-Ivor.

Il parvint bientôt à discipliner ses nombreux vassaux, lorsqu'il eut obtenu le commandement d'une de ces compagnies franches que le gouvernement créoit pour le maintien de l'ordre parmi les habitants des montagnes. Il déploya dans cet emploi autant d'activité que d'intelligence, et fit jouir son district de la plus grande tranquillité. Il eut soin de faire entrer à tour de rôle ses vassaux dans sa compagnie, et, par ce moyen, il parvint à leur donner à tous une connoissance générale de la discipline militaire. Lorsqu'il marchoit contre les bandits, on remarqua qu'il s'attribuoit un pouvoir discrétionnaire presque illimité, sous prétexte que, les lois n'ayant point leur libre exercice, la force militaire devoit les remplacer. Il traitoit, par exemple, avec beaucoup d'indulgence tous les maraudeurs qui, obéissant à son ordre, restituoient leurs rapines et consentoient à se soumettre à lui; tandis qu'il déployoit la plus grande sévérité envers ceux qui paroissoient faire peu de cas de ses remontrances; il les faisoit arrêter et les livroit aux tribunaux compétents. D'un autre côté, si quelques juges de paix, si des officiers civils ou militaires

[1] Dans l'*Henry IV*, de Shakspeare.

s'avisoient de poursuivre sur ses terres les voleurs ou maraudeurs; sans l'avoir prévenu, et sans avoir réclamé son assistance, ils pouvoient s'attendre à éprouver un échec complet. Dans ces circonstances, Fergus Mac-Ivor étoit le premier à se joindre à eux pour déplorer l'impuissance des lois, et leur reprochoit avec douceur leur zèle imprudent. Ces doléances ne dissipèrent point les soupçons qu'il avoit déjà fait naître; on fit des représentations au gouvernement, et Fergus se vit privé de son commandement militaire.

Quels que fussent les ressentiments dont le pénétra sa destitution, il eut l'art de les concentrer au fond de son cœur, et ne donna pas la plus légère marque de mécontentement; mais le voisinage ne tarda pas à se ressentir des tristes résultats de sa disgrâce. Donald Bean Lean, et autres gens de même espèce, qui jusqu'alors n'avoient exercé leurs brigandages que dans les districts environnants, parurent s'être établis dans le canton pour en faire le centre de leurs opérations. Ils ne trouvoient point la moindre opposition à leurs rapines, parce que les habitants de la plaine avoient été désarmés comme *jacobites*, c'est ce qui donna lieu à la rétribution des *contributions noires*, que Fergus Mac-Ivor percevoit en sa qualité de protecteur. Cette redevance lui donnoit la plus grande considération, et lui four-

nissoit les moyens de continuer à exercer l'hospitalité féodale envers tous ses vassaux; ce secours venoit fort à propos pour remplacer ses appointements supprimés.

Dans toute sa conduite, Fergus avoit un projet bien plus important que celui de passer pour un grand homme dans le voisinage, ou de gouverner à sa fantaisie un petit clan. Dès son enfance il s'étoit dévoué à la cause de la famille exilée; il étoit persuadé que non-seulement elle remonteroit bientôt sur le trône, mais que ceux qui l'auroient aidée seroient comblés d'honneurs : c'étoit dans cette vue qu'il avoit pris tant de peine pour éteindre les haines personnelles parmi les montagnards, et qu'il avoit augmenté ses forces, pour être prêt à agir à la première occasion favorable. Il avoit encore eu soin, et toujours dans la même intention, de se concilier l'amitié de plusieurs gentilshommes de la plaine, qu'il savoit être partisans de la bonne cause. C'est pour le même motif qu'ayant eu le malheur de se brouiller imprudemment avec le baron de Bradwardine, qui, malgré son originalité, étoit généralement respecté, il profita de l'excursion que Donald avoit faite à Tully-Veolan, pour envoyer un plénipotentiaire chargé de proposer l'accommodement dont nous avons parlé.

Quelques personnes supposoient que Fergus

lui-même avoit donné le plan de cette incursion à Donald, et cela pour s'ouvrir une voie de réconciliation : de quelque part que vînt cet avis, il coûta au laird deux belles vaches. Ce zèle ardent et soutenu pour la maison des Stuarts fut récompensé par une confiance sans bornes, par des missions délicates, quelquefois par des sacs de *louis d'or*, et toujours par les plus belles espérances.

Des lettres-patentes en parchemin, ornées d'un énorme sceau en cire, signées de la propre main de Jacques, *troisième* roi d'Angleterre et *huitième d'Écosse*, conféroient le titre de baron à son féal et bien-aimé sujet, Fergus Mac-Ivor de Glennaquoich, dans le comté de Perth, royaume d'Écosse.

Ces titres, ces distinctions engagèrent Fergus à prendre une part très-active dans tous les mouvements qui eurent lieu à cette malheureuse époque ; comme tous ceux qui jouent un rôle actif dans les révolutions, il réconcilia sa conscience avec les excès de son parti. Il n'auroit jamais été si loin s'il n'avoit cru suivre les lois de l'honneur bien plus que son intérêt personnel.

Après le court épisode que nous nous sommes permis sur ce caractère ardent, fier, ambitieux, politique et dissimulé, nous reprendrons le fil interrompu de notre récit.

Fergus et son hôte étoient arrivés au château de Glennaquoich, qui consistoit dans l'habitation de Ian-Nan-Chaistel. Le grand-père de Fergus y avoit ajouté une maison à deux étages, au retour de sa fameuse expédition. Il est à présumer que cette croisade contre les whigs d'Ayr ne fut pas moins favorable à *Vich Ian Vohr*, que ne l'avoit été pour son aïeul l'expédition dans le Northumberland, puisqu'elle lui fournit les moyens d'élever pour ses descendants un monument de sa magnificence, qui devoit servir de pendant à la tour.

Ce château se trouvoit placé sur une éminence au milieu d'un vallon resserré. On n'apercevoit aucune marque des soins qu'on eût pu prendre pour orner les environs de cette habitation, ainsi qu'on le remarque ordinairement autour des châteaux.

Un enclos ou deux étoient entourés de murs en pierre sèche; tout le reste de ses domaines étoit entièrement ouvert et presque sans culture. On apercevoit quelques champs semés d'orge, constamment exposés à être dévastés par les troupeaux de gros bétail qui paissoient sur les montagnes voisines; une demi-douzaine de bergers montagnards n'avoient d'autre occupation que de les éloigner par leurs cris discordants, rauques et sauvages. Des chiens décharnés les aidoient à faire la garde des fourrages; à quelque distance

de la pelouse on apercevoit un bois de bouleaux ; les rochers des environs, couverts de bruyères, n'offroient qu'un aspect monotone. L'œil ne se reposoit que sur des masses sans majesté, désertes et sauvages. Quelque pauvre, quelque grossière que fût cette habitation, son propriétaire, digne neveu de Ian-Nan-Chaistel, ne l'auroit pas échangée contre Stow ou Blenheim[1].

Waverley, en s'avançant vers la porte d'entrée du château, fut frappé d'un tableau que le premier propriétaire de Blenheim auroit sans doute préféré à tous les points de vue, à tous les beaux paysages de la terre magnifique qu'il reçut de sa patrie reconnoissante. Environ cent montagnards, parfaitement armés et équipés, étoient rangés en ligne de bataille. Fergus, en les apercevant, dit à Waverley, avec un air de négligence : — J'ai oublié de vous dire que j'avois averti quelques-uns de mes vassaux de se réunir pour aviser aux moyens de mettre le pays à l'abri des insultes qu'on a osé faire au baron de Bradwardine. Je vous assure que j'en ai été très-mortifié ; peut-être ne seriez-vous pas fâché de les voir manœuvrer ; qu'en dites-vous, capitaine ? — Édouard y consentit.

[1] Les jardins de Stow sont fameux en Angleterre. — Blenheim, château du duc de Marlborough.

Ces vassaux se mirent aussitôt à exécuter, avec la plus grande célérité et la plus grande précision, diverses évolutions militaires. Ils rompirent leurs rangs pour montrer en détail leur adresse à se servir du pistolet ou de l'arquebuse; ils tiroient en marchant, en se couchant, en reculant, en se penchant à droite, à gauche, et rarement il leur arrivoit de manquer le but. Ils se mirent bientôt deux par deux pour le maniement de l'épée; ils se formèrent ensuite en deux pelotons opposés pour la petite guerre. On les vit charger, se rallier, se replier, faire volte-face, et se poursuivre. Toutes ces évolutions, image d'un combat, étoient commandées au son de la grande cornemuse.

A un signal du chef, l'escarmouche cessa; ils se mirent à disputer le prix de la course, de la lutte, etc. Cette milice féodale montra dans tous ses exercices une adresse, une agilité, une force qui remplirent Édouard d'étonnement et d'admiration. — Quel est le nombre, demanda-t-il, de ces braves qui ont le bonheur de vous avoir pour commandant? — Lorsqu'il s'agit de défendre la bonne cause, et qu'il aime son chef, répondit Fergus (enchanté de voir l'impression que ce spectacle avoit produite sur son hôte), le clan d'Ivor fournit ordinairement cinq cents soldats; mais vous n'ignorez pas, capitaine,

que le désarmement qui eut lieu il y a vingt ans nous empêche de les tenir au complet; il me suffit d'avoir sous mes ordres un petit nombre d'hommes armés pour protéger mes propriétés et celles de mes amis. Il arrive souvent que la tranquillité publique est troublée, comme elle l'a été à Tully-Veolan; et puisque le gouvernement ne nous défend pas, il ne doit pas trouver mauvais que nous nous défendions nous-mêmes. —Avec les forces que vous avez à votre disposition, dit Édouard, il vous seroit bien facile de détruire la bande de Donald Bean Lean. — Vous avez raison, je pourrois le faire; mais savez-vous ce qui s'ensuivroit? Je recevrois l'ordre de remettre entre les mains du général Blakeney, commandant la colonne mobile, le peu d'armes qu'on nous a laissées; vous conviendrez que je n'agirois pas dans mes intérêts... Mais les cornemuses m'annoncent que le dîner est servi : venez; il me tarde d'avoir l'honneur de vous recevoir dans ma rustique habitation.

CHAPITRE XX.

Un festin des montagnes.

Avant que Waverley fût entré dans la salle du festin, on vint, ainsi qu'on le pratiquoit du temps des patriarches, lui présenter le bassin pour se laver les pieds; cette offre n'étoit point à dédaigner après le voyage qu'il avoit fait à travers des terres marécageuses et d'épaisses bruyères. Cette cérémonie ne fut point accompagnée du luxe qu'on déploya pour l'illustre héros de l'Odyssée; ce ne fut point une fille jeune et belle, munie de parfums précieux, qui fut chargée de cet emploi, mais bien une vieille édentée, courbée sous le poids des ans. Loin de se trouver très-honorée de la commission qu'on lui donnoit, elle marmotta entre ses dents : *Ne diroit-on pas que les troupeaux de nos pères ont brouté la même herbe?* Une légère récompense apaisa la mauvaise humeur de cette antique femme de chambre, et lui fit oublier l'état avilissant qu'on la forçoit d'exercer. Au moment où Waverley se disposoit à entrer dans la salle, elle lui dit en langue gallique : *Puisse la main qui s'ouvre être toujours pleine!*

La salle du festin occupoit tout le rez-de-chaussée de l'antique habitation de Ian Nan Chaistel; une énorme table de bois de chêne y figuroit dans toute sa longueur. Le dîner étoit simple, on pourroit même dire grossier. Les convives étoient nombreux.

Le chef se plaça au haut de la table avec Édouard et deux ou trois amis du voisinage qui étoient venus lui rendre visite. Les vieillards du clan, les tenanciers, les mainmortables étoient au second rang : venoient ensuite leurs enfants, leurs neveux, leurs frères de lait; après eux les officiers du chef, suivant leur rang; ceux qui cultivoient la terre occupoient le dernier. Outre cette longue file de convives, Édouard, à travers une immense porte, ouverte à deux battants, découvroit sur la pelouse une foule sans nombre de montagnards d'un rang inférieur, qui néanmoins étoient regardés comme invités, et qui participoient au banquet. Dans le lointain, il apercevoit des groupes mobiles de vieilles femmes, d'enfants couverts de haillons, de mendiants jeunes et vieux, de chiens lévriers, de terriers, de braques, etc.; tous les membres de ces groupes recevoient, plus ou moins, quelques débris du festin.

L'hospitalité de Fergus, qui paroissoit illimitée, avoit cependant ses règles d'économie.

On s'étoit donné beaucoup de peine pour préparer quelques plats de poisson et de gibier qu'on avoit placés devant le jeune étranger. Plus bas, la table étoit garnie de pièces énormes de mouton et de bœuf; s'il y eût eu quelques pièces de porc (animal que les Écossais abhorrent), on auroit cru voir les repas des amants de Pénélope. Le plat du milieu étoit un agneau d'un an, qu'on avoit fait rôtir sans le dépecer; il étoit posé sur ses jambes, et tenoit entre les dents un bouquet de persil. Sans doute le cuisinier ne lui avoit donné cette position que pour satisfaire son amour-propre, plus fier de l'abondance que de l'élégance des mets. Les flancs du pauvre animal furent vigoureusement attaqués par les montagnards, les uns armés de leurs espèces de dagues, les autres de couteaux, et bientôt sa carcasse décharnée n'offrit plus qu'un douloureux spectacle. Le bout de la table étoit garni de mets encore plus simples, mais servis avec abondance. Des soupes, des ognons, du fromage, et les restes des viandes furent distribués aux enfants de la race d'Ivor qui assistoient à la fête en plein air.

Les boissons furent distribuées dans le même ordre et dans les mêmes proportions. Le chef avoit pour lui et pour ses plus près voisins d'excellent vin de Champagne et de Bordeaux ; du whisky pur ou mélangé, de la bière forte ou foible,

étoient placés à divers points de la table. Chaque convive des rangs inférieurs étoit persuadé que son tempérament ne pouvoit supporter d'autre liqueur que celle qu'on lui offroit; aussi les tenanciers et leur suite ne manquoient pas de dire que le vin étoit trop froid pour leur estomac, et qu'ils préféroient la boisson qui leur avoit été servie. Trois joueurs de cornemuse ne cessèrent de faire entendre leurs instruments criards pendant toute la durée du dîner. Leurs marches militaires, les sons rudes de la langue celtique, que les échos rendoient encore plus forts et plus sonores, produisirent un tel tintamare, qu'Édouard crut qu'il en perdroit l'ouïe pour le reste de ses jours. Mac-Ivor lui demanda excuse de cette confusion :—Je ne pourrois, dit-il, négliger de remplir les devoirs de l'hospitalité sans manquer à l'honneur et à des engagements sacrés: c'est une charge de famille : ces tenanciers, ajouta-t-il, se reposent sur moi pour avoir de la bière et de la viande; leur seule occupation est de s'exercer à tirer l'épée entre eux, d'aller à la pêche, à la chasse, de boire et de courtiser les filles du canton; mais que puis-je y faire, capitaine Waverley? Tout être de ce bas monde vit à sa guise; l'oiseau de proie comme l'Écossais.

Édouard ne manqua pas de lui faire compliment sur le grand nombre de vassaux dévoués

qu'il avoit à ses ordres. Il est vrai, répondit Fergus, que s'il me prenoit fantaisie d'aller, à l'exemple de mes pères, rompre une lance ou deux, échanger quelques coups de mousquet ou d'épée, je n'aurois pas besoin de longues exhortations pour les déterminer à me suivre; je suis bien assuré qu'ils ne me quitteroient pas plus que mon ombre... Mais qui peut s'occuper d'un semblable projet à l'époque où nous vivons!... On a pris pour devise : *Mieux vaut une vieille femme avec une bourse à la main, que trois guerriers brandissant leur glaive.*

A ces mots, se tournant vers ses nombreux convives, il porta une santé en l'honneur du capitaine Waverley, le digne ami de son respectable voisin et allié le baron de Bradwardine.

— Il est le bienvenu, dit un vieillard, s'il vient de la part de Cosme Comyne Bradwardine : — Je ne dis pas cela, lui répondit un de ses voisins à peu près du même âge : je ne dis pas cela, répéta-t-il; tant qu'il y aura de la verdure dans nos forêts, il y aura de la fraude dans le cœur de Comyne. — Bradwardine est un homme d'honneur, reprit vivement un autre des anciens; l'étranger qui se présente ici de sa part doit être le bienvenu, eût-il les mains teintes de sang, à moins que ce ne fût du sang de la race d'Ivor. — Il n'y a eu que trop de sang de la race d'Ivor répandu par

la main de Bradwardine, répliqua le vieillard dont la coupe restoit toujours pleine. — Ah! Ballenkeiroch, vous pensez plutôt au coup de carabine de Tully-Veolan qu'aux coups d'épée qu'il a donnés à Preston. — J'ai raison de penser ainsi : son coup de carabine m'a privé de mon cher fils!... Ses coups d'épée n'ont pas beaucoup servi au roi Jacques.

Fergus expliqua en français, à Waverley, que le baron, dans une rixe près de son château, avoit tué, six ans auparavant, le fils de ce vieillard. — Ballenkeiroch, ajouta-t-il, ce jeune officier est Anglais, et tout-à-fait étranger à la famille de Bradwardine. Le vieillard prit aussitôt sa coupe, et l'avala gaîment à la santé du voyageur.

Un signal de Fergus fit taire les musiciens. — Amis, dit-il d'une voix forte, les chansons sont-elles si rares que Mac-Murrough n'en puisse trouver une? Ce vieillard, qui étoit le barde de la famille, se leva aussitôt et se mit à chanter d'une voix tour à tour lente et rapide par degrés. En débutant il avoit tenu ses yeux baissés, bientôt il les promena fièrement autour de lui, moins pour demander que pour commander l'attention; ses gestes n'étoient pas moins imposants que ses regards. Édouard l'observoit avec le plus vif intérêt, et prêtoit une oreille attentive à ce chant gallique. Quoiqu'il ne sût pas un

mot de cette langue, il crut remarquer qu'il déploroit la fin des guerriers morts, qu'il invoquoit les absents, qu'il encourageoit et excitoit ceux qui l'écoutoient; il crut même distinguer son nom; ce qui le confirma dans cette idée, c'est que tous les yeux se tournèrent vers lui par un mouvement spontané. L'enthousiasme du poëte s'étoit communiqué, avec la rapidité de l'étincelle électrique, à tous les convives; leurs mâles figures, brunies par le soleil, prirent un air plus imposant, plus terrible, plus fier. Ils se levèrent et vinrent se placer autour du poëte, levant les mains dans une espèce d'extase, ou les portant à la garde de leurs *claymores*. Lorsque le barde eut fini de chanter, le plus profond silence régna pendant quelque temps dans toute la salle; peu à peu les têtes se calmèrent, et chacun reprit son caractère naturel.

Fergus, qui, pendant que cette scène se passoit, s'étoit bien plus occupé du soin d'examiner les émotions que produisoit le barde, que de les partager, remplit de vin de Bordeaux une petite coupe d'argent : — Portez cela à Mac-Murrough, dit-il à un vassal; lorsqu'il aura avalé la liqueur, priez-le d'accepter la coupe comme un souvenir de la part de Ian Vohr. — Le présent fut reçu avec les plus vives démonstrations de reconnoissance. Après avoir bu le vin, le barde baisa la

coupe et la plaça respectueusement dans son manteau, qui étoit plié devant sa poitrine; ensuite il se remit à chanter pour remercier le chef de ce don magnifique. Ces remercîments assez déplacés furent couverts d'applaudissements, mais ne produisirent pas le même enthousiasme que le premier chant. On voyoit bien cependant que le clan approuvoit la générosité du chef; plusieurs toasts généraux furent portés en langue gallique; Fergus les traduisit à son hôte de la manière suivante :

— *A celui qui ne tourne jamais le dos ni à son ami ni à son ennemi!*

— *A celui qui n'abandonne jamais son camarade!*

— *A celui qui n'a jamais vendu ni acheté la justice!*

— *Hospitalité au banni; — mort aux tyrans.*

— *Aux braves en jupons!*

— *Montagnards, soyez unis!*

Édouard auroit bien voulu connoître le sens de la chanson gallique qui avoit produit des effets si extraordinaires sur les assistants. Il fit part de ses désirs à son hôte. — Je me suis aperçu, lui répondit Fergus, que la bouteille a passé plusieurs fois devant vous sans que vous y ayez fait la moindre attention; j'allois vous proposer d'aller prendre le thé avec ma sœur, elle est mieux à

même que moi de satisfaire votre curiosité. Quoique je ne veuille pas gêner la joie de mes convives dans un jour de fête, je ne prétends point me condamner à les imiter dans leurs excès : il ne faut pas, dit-il en riant, que l'*ours* dévore l'intelligence de qui peut en faire bon usage.

Édouard n'hésita pas, il accepta de suite l'offre qui lui étoit faite. Fergus, après avoir dit quelques mots à ceux qui étoient autour de lui, sortit de table, et Waverley le suivit. La porte étoit à peine fermée sur eux, que la salle retentit de toasts portés en l'honneur de Vich Ian Vohr, leur digne et généreux chef : ces expressions de la reconnoissance et du dévouement se prolongèrent long-temps, et prouvèrent à Waverley combien son hôte étoit aimé de ses vassaux.

—

CHAPITRE XXI.

La sœur du chef.

L'APPARTEMENT de Flore Mac-Ivor étoit meublé de la manière la plus simple. Dans la famille de Glennaquoich, on s'étoit fait une loi de s'interdire toutes les dépenses de luxe, afin que le chef eût toujours les moyens d'exercer noblement l'hospitalité, pour augmenter le nombre de ses partisans et de ses vassaux. On ne remarquoit pas la même parcimonie dans son costume : sa parure étoit à la fois élégante et riche ; on reconnoissoit les modes françaises jusque dans le simple habillement des montagnardes, et le goût avoit dirigé cette alliance. Ses cheveux n'étoient point défigurés par le fer du coiffeur. Ils tomboient sur ses épaules en longues tresses de jais, retenues seulement par un bandeau enrichi de diamants, elle n'avoit adopté ce genre de coiffure que pour ne pas heurter les idées des montagnards qui ne peuvent souffrir qu'une femme ait la tête couverte avant le mariage.

Flore Mac-Ivor avoit une ressemblance frappante avec son frère, au point qu'ils auroient pu

jouer *Sébastien et Viola*, et produire le même effet que mistress Henry Siddons et son frère, dans ces deux rôles. Le frère et la sœur avoient la même coupe de visage, le même profil à l'antique, les mêmes yeux noirs, les mêmes sourcils, le même regard expressif et pénétrant, le même teint, si ce n'est que Fergus étoit bruni par le soleil, et que sa sœur étoit d'une blancheur éblouissante; mais l'air fier et sévère de Fergus se trouvoit adouci d'une manière enchanteresse dans les traits de Flore : ils avoient le même son de voix, quoique le volume en fût bien différent; celle de Fergus, surtout lorsqu'il commandoit une évolution militaire, rappeloit à Waverley un passage ravissant de la description d'*Emetrius* :

> De sa voix, les mâles accents
> Égaloient du clairon les sons retentissants.

La voix de Flore, au contraire, étoit douce et tendre, — qualité bien agréable dans une femme. — Lorsque la conversation lui plaisoit, non-seulement elle déployoit de l'éloquence, mais elle savoit prendre les divers tons propres à persuader, à convaincre, et surtout à se faire écouter avec le plus vif intérêt. Le regard impatient de Fergus paroissoit annoncer la peine secrète qu'il éprouvoit par les obstacles qu'il avoit à vaincre,

tandis que celui de Flore peignoit une douce mélancolie. On voyoit que le frère ne respiroit que pour la gloire et la puissance : au contraire sa sœur paroissoit avoir le sentiment de sa supériorité et plaindre au fond de son âme tous ceux que l'ambition et l'envie tourmentoient. Sa première éducation l'avoit pénétrée, ainsi que son frère, du plus sincère attachement à la famille des Stuarts. Elle étoit persuadée que c'étoit une obligation sacrée pour son frère, pour son clan, et pour tous les habitans de l'Écosse et de l'Angleterre, de braver tous les dangers, de faire tous les sacrifices pour seconder les projets auxquels les amis du *chevalier de Saint-Georges* n'avoit jamais renoncé. D'après cette conviction, elle étoit disposée à tout supporter et à tout souffrir. Ses sentiments, quoique aussi vifs, étoient bien plus nobles et plus purs que ceux de Fergus : celui-ci étoit accoutumé aux petites intrigues d'amour-propre, et peut-être étoit-il naturellement ambitieux; sa foi politique avoit une légère teinte d'intérêt personnel, pour ne rien dire de plus; et, s'il avoit une fois tiré la claymore du fourreau, il eût été difficile de décider s'il avoit plus d'envie de faire de Jacques Stuart un Roi, qu'un comte de Mac-Ivor : il n'osoit, il est vrai, s'avouer à lui-même ce mélange de sentiments, mais il n'en existoit pas moins.

Le cœur de Flore, au contraire, brûloit de l'amour le plus pur et le plus désintéressé pour la famille exilée; elle auroit préféré prendre le masque de la religion pour servir des projets d'ambition, si elle en avoit eu, plutôt que de mêler la moindre vue d'intérêt ou d'amour-propre à son dévoûment pour le roi légitime. Cette manière de penser n'étoit pas rare chez les partisans de cette malheureuse famille, le lecteur peut s'en rappeler plusieurs exemples. La tendre sollicitude du *chevalier de Saint-Georges* et de son épouse avoient maintenu les parents de Fergus dans leur croyance religieuse, et Fergus lui-même ainsi que sa sœur. Fergus, orphelin, avoit servi la princesse en qualité de page. La vivacité de son esprit, sa bonne mine, le firent bientôt distinguer, et lui valurent toutes sortes d'égards. Sa sœur étoit entrée dans un des couvents de France les plus renommés, et y avoit été entretenue aux frais de la princesse. Après y avoir passé deux ans, elle revint avec son frère dans son pays natal : ils conservèrent l'un et l'autre le plus tendre souvenir des bienfaits qu'ils avoient reçus.

Après ces détails sur Flore, j'esquisserai rapidement le reste de son caractère. La nature l'avoit comblée de tous ses dons, l'éducation lui avoit donné ces manières élégantes qu'elle ne pouvoit manquer d'acquérir en vivant dès sa plus tendre

jeunesse dans la société d'une princesse illustre; mais elle n'y avoit point appris à substituer une politesse mensongère aux véritables sentiments du cœur. Lorsqu'elle se vit confinée sur les rochers solitaires de Glennaquoich, elle sentit que les connoissances qu'elle avoit acquises dans les littératures française et italienne lui serviroient bien rarement. Pour remplir son temps d'une manière utile, elle s'adonna plus particulièrement à l'étude de la musique et de la poésie des anciens bardes de son pays. Elle trouva bientôt du plaisir à se familiariser avec ces sciences que son frère n'avoit fait qu'effleurer, et cela moins par goût que pour se populariser. Flore redoubla d'ardeur dans ses recherches, et ses découvertes lui procuroient journellement des jouissances nouvelles.

L'attachement qu'elle avoit pour son clan paroissoit en elle un sentiment héréditaire; il étoit plus vif et plus désintéressé que celui de son frère, dont le projet étoit de se servir de son ascendant sur ses vassaux, simples et grossiers, comme d'un moyen d'élévation; aussi sommes-nous bien éloignés de le regarder comme le modèle d'un véritable chef de clan. Flore ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit servir à étendre l'influence patriarcale de son frère, mais c'étoit dans le noble et généreux projet d'arracher

à la misère, ou du moins à la tyrannie des étrangers, ceux que son frère devoit défendre et protéger en sa qualité de leur légitime seigneur.

Une partie de la petite pension qu'elle recevoit de la princesse Sobieski étoit consacrée à procurer, nous ne dirons pas des douceurs (ce mot ne fut jamais connu des montagnards), mais les secours de première nécessité aux malades et aux vieillards infirmes. Tous les autres membres du clan aimoient mieux, par leur travail, se mettre à même de payer une redevance volontaire à leur chef, que de lui devoir d'autres secours que ceux de l'hospitalité accoutumée de son château. Ils avoient un si grand attachement pour Flore, que Mac-Murrough ayant dit dans une de ses chansons consacrées à l'éloge des beautés du canton : — *Et ici la meilleure pomme embellit la plus haute branche*, — il reçut en don des divers membres du clan plus d'orge que n'en avoient semé pendant dix ans tous les bardes des montagnes.

La société de miss Mac-Ivor étoit extrêmement bornée, non moins par goût que par l'effet des circonstances. Miss Rose de Bradwardine étoit son amie intime, et, lorsqu'elles étoient ensemble, elles pouvoient offrir aux pinceaux du peintre deux modèles charmants, l'une pour la muse de la gaîté et l'autre pour celle de la mélan-

colie. En effet Rose étoit si tendrement aimée de son père, le cercle de ses désirs étoit si étroit, elle éprouvoit si peu de contrariétés, que tout en elle devoit porter l'empreinte de la satisfaction la plus pure. Il n'en étoit pas ainsi de miss Flore : dès son enfance elle avoit éprouvé les vicissitudes de la fortune; elle étoit tombée de la splendeur et du luxe dans la solitude et dans la pauvreté, relativement au genre de vie qu'elle avoit mené auparavant. Ses désirs ardents, ses craintes, ses inquiétudes sur les événements politiques, devoient nécessairement lui avoir donné un caractère grave et réfléchi : cependant elle se faisoit un plaisir de consacrer ses talents à l'amusement de la société. Elle occupoit une place très-distinguée dans l'estime du vieux baron, qui aimoit à chanter avec elle ces duos qui étoient à la mode au commencement du règne de Louis-le-Grand, tels que celui de Lindor et Chloris.

On étoit généralement persuadé, quoiqu'on se gardât bien d'en faire la moindre mention au baron, que les démarches de Mac-Ivor pour se raccommoder avec lui étoient dues aux observations de miss Flore. Elle attaqua Fergus par son côté foible, en lui représentant qu'il y auroit peu de gloire pour lui à triompher d'un vieillard ; que son duel enleveroit de chauds partisans à la cause sacrée, et qu'il se feroit le plus grand tort

dans l'esprit de tous les gens sensés, qui savent que la prudence doit être la première vertu d'un homme chargé des intérêts de son roi. Ces réflexions, aussi sages que justes, l'emportèrent sur le ressentiment de son frère, et prévinrent un combat qui paroissoit inévitable, soit parce que le sang de la race d'Ivor avoit été répandu par les mains du baron, soit parce que Fergus étoit jaloux de la réputation qu'il avoit de manier l'épée avec une adresse extraordinaire. C'est à cette aimable miss, chargée de faire les honneurs du thé, que Fergus présenta le capitaine Waverley; il en fut reçu avec toutes les marques de politesse que l'usage commande.

CHAPITRE XXII.

La poésie des montagnes.

Après les compliments ordinaires, Fergus dit à sa sœur : — Avant que je retourne pour remplir les devoirs barbares qui me sont imposés par les usages et les mœurs de nos ancêtres, je suis bien aise de vous apprendre que le capitaine Waverley est un admirateur enthousiaste des poëtes celtiques, encore plus peut-être parce qu'il ne comprend pas leur langue. Je lui ai dit que vous aviez un talent extraordinaire pour la traduire, et que Mac-Murrough s'extasioit en lisant vos traductions, parce qu'il ne les comprend pas plus, je crois, que le capitaine ne comprend l'original... Auriez-vous la complaisance de venir à son secours, en récitant, ou du moins en lisant à notre hôte, en langue anglaise, cette nomenclature barbare de noms que notre barde a réunis dans sa chanson gallique? Je parierois ma vie contre une plume de grouse, que vous en avez la traduction; sachant bien que vous présidez à toutes les réunions de nos bardes, et qu'ils vous communiquent leurs chansons avant de les rendre publiques. — Comment

pouvez-vous dire cela, mon cher Fergus? vous savez bien que ces sortes de chants ne peuvent intéresser en aucune manière un étranger, et surtout un Anglais, même en supposant que je les eusse traduits, comme vous le prétendez. — Ils ne l'intéresseront pas moins qu'ils m'intéressent moi-même, ma belle amie. Aujourd'hui vos productions (je persiste à dire que vous êtes de moitié dans la composition du barde) m'ont coûté la dernière coupe d'argent qu'il y eût dans le château, et je présume qu'elles me coûteront quelque autre chose la première fois que je tiendrai *cour plénière*... Vous connoissez le proverbe : — Lorsque la main du chef reste fermée, les cordes de la harpe du barde se détendent. — Je désire que cela arrive bientôt... Il y a de nos jours trois choses tout-à-fait inutiles pour les montagnards : l'épée, qu'ils ne tirent jamais; les chants qui célèbrent des actions qu'on n'ose imiter; les larges bourses de peau qui ne contiennent pas un seul *louis d'or*. — A merveille, Fergus; puisque vous ne gardez pas mieux mes secrets, je ne me ferai pas le moindre scrupule de révéler les vôtres... Je puis vous assurer, capitaine Waverley, que mon frère ne troqueroit pas son épée contre le bâton de maréchal; que Mac-Murrough est à ses yeux un poëte bien au-dessus d'Homère, et qu'il ne donneroit pas sa bourse de peau pour tous les louis

d'or qu'elle pourroit contenir... — Très-bien riposté, ma chère Flore, c'est coup pour coup, comme Conan disoit à l'Esprit malin... La race d'Ivor m'attend : je vous laisse discourir à votre aise sur la poésie des bardes, si vous craignez de parler de bourses et de claymores. A ces mots il sortit.

La conversation continua entre Flore et Waverley; car deux jeunes personnes bien mises, et qui paroissoient plutôt destinées à faire société à miss Ivor qu'à la servir, n'y prirent pas la moindre part. Quoiqu'elles fussent toutes les deux très-jolies, elles ne servoient qu'à mieux faire ressortir la beauté de leur maîtresse. La conversation roula sur le sujet que Fergus avoit entamé, et Waverley n'éprouva pas moins de plaisir que de surprise dans tout ce qu'il apprit concernant la poésie gallique.

Nos montagnards, dit miss Flore, passent leurs soirées d'hiver à entendre réciter des poëmes sur les hauts faits d'armes des guerriers, sur les souffrances des amants, sur les guerres intestines des différentes tribus. On dit que quelques-unes de ces poésies sont très-anciennes, et que, si jamais elles sont traduites dans la langue d'une des nations civilisées d'Europe, elles ne peuvent manquer de produire la plus grande sensation. Il en est d'une date plus récente; elles sont l'ouvrage

de ces bardes que les chefs de clan entretiennent à leurs frais, à titre de poëtes ou d'historiens de leur famille. Leurs ouvrages ne manquent pas de mérite, mais ils perdent beaucoup à être traduits: le génie poétique s'évapore, surtout si le traducteur ne sent pas aussi vivement que le poëte. — Dites-moi, je vous prie, votre barde dont les chants ont électrisé toute l'assemblée aujourd'hui, passe-t-il dans les montagnes pour un favori des muses ? — Votre question est embarrassante : ses compatriotes en font le plus grand cas, et vous pensez bien que je ne rabaisserai pas sa réputation. — Mais son chant, miss Mac-Ivor, a paru enthousiasmer tous les guerriers jeunes ou vieux. — Sa chanson n'est pour ainsi dire que le catalogue des noms des différents clans, avec des allusions qui leur sont propres, et des exhortations à marcher sur les traces de nos ancêtres. — Oserai-je vous dire que j'ai cru entendre plusieurs fois mon nom ? Je me suis trompé, sans doute...—Vous ne vous êtes point trompé, capitaine Waverley ; nos bardes possèdent le talent de l'improvisation, leur langue riche et sonore s'y prête merveilleusement; il leur arrive souvent d'ajouter à leurs chants plusieurs stances analogues aux circonstances du moment. — Je donnerois mon plus beau cheval pour savoir ce que le barde a pu dire d'un pauvre Anglais qui lui est

tout-à-fait inconnu.—Il ne vous en coûtera pas un seul de ses crins. — Miss Flore appela : Una, *mavourneen!* la jeune fille s'approcha, prit les ordres de sa maîtresse, lui fit une profonde révérence et sortit en courant. — Je viens de charger Una, dit Flore, d'aller demander au barde la copie de sa chanson; j'essaierai de vous servir d'interprète.— La jeune fille rentra presque aussitôt, et remit à sa maîtresse un papier qui ne contenoit que quelques lignes en langue gallique; Flore les parcourut d'un air pensif. — Capitaine Waverley, dit-elle en rougissant jusqu'au blanc des yeux, il m'est impossible de satisfaire votre curiosité, sans m'exposer à vous faire rire de ma présomption. Si vous voulez avoir la complaisance de me permettre de me recueillir pendant quelques minutes, j'essaierai d'encadrer tant bien que mal l'écrit qu'on vient de me remettre dans une traduction anglaise que j'ai faite. Le thé est pris; et comme la soirée est fort agréable, Una vous conduira dans une de mes retraites solitaires où je ne tarderai pas à me rendre avec Cathleen.

Una fit sortir notre voyageur par une porte dérobée; il entendit en passant le son des cornemuses et les applaudissements des convives qui n'avoient pas encore quitté la salle du festin. Una et Waverley suivirent pendant quelque temps un sentier étroit, au milieu d'un vallon tout-à-fait

nu, situé au bas du château, et qu'une petite rivière traversoit en serpentant. Après avoir fait environ un quart de mille, ils arrivèrent à l'endroit où deux ruisseaux formoient, par leur jonction, la petite rivière dont nous venons de parler; le plus considérable venoit du fond de la vallée, qui paroissoit s'étendre fort loin sans être coupée par les collines ni par les rochers qu'on apercevoit dans le lointain comme une barrière majestueuse. L'autre prenoit sa source au milieu des montagnes, à main gauche, et paroissoit sortir d'un antre qui séparoit deux énormes rochers. Le premier de ces ruisseaux étoit paisible; ses flots argentés se divisoient de loin en loin pour former des nappes transparentes, tandis que le dernier se précipitoit en mugissant de rochers en rochers qu'il couvroit d'écume.

C'est vers la source de ce ruisseau que Waverley, en héros de roman, fut guidé par la belle des montagnes, qui ne proféra pas une seule parole. Un petit sentier, auquel on avoit fait quelques réparations afin de le rendre plus commode pour miss Flore, les conduisit dans un paysage bien différent de celui qu'ils venoient de quitter. Les environs du château, arides et déserts, avoient un air de monotonie; mais la pelouse dans laquelle ils venoient d'entrer paroissoit réaliser les plus belles descriptions des romans.

Dans un endroit, deux énormes pitons s'élevoient comme deux géants terribles chargés de défendre l'entrée de cette retraite mystérieuse; ce ne fut que lorsqu'il fut arrivé à leurs pieds qu'Édouard vit que le sentier faisoit le tour de ces masses imposantes. Plus loin les rochers qui s'élevoient de chaque côté du ruisseau se trouvoient si rapprochés à leur sommité, que deux pins couverts de mousse, qu'on avoit placés sur cette ouverture, y formoient un pont rustique de cent cinquante pieds de hauteur, sur trois de large, sans appui ni parapet.

En jetant les yeux sur ce pont périlleux, qui ne paroissoit qu'une ligne noire tracée dans l'azur de l'étroite circonférence de l'atmosphère que les flancs des rochers laissoient apercevoir, Waverley frissonna, surtout en voyant paroître Flore et sa suivante, qui, semblables à des créatures aériennes, se disposoient gaîment à franchir cet abîme effroyable. Flore, apercevant Waverley, s'arrêta au milieu du pont, et, d'un air plein de grâce et d'aisance, se mit à le saluer avec son mouchoir. Édouard, pâle et tremblant comme la feuille, n'eut pas la force de rendre le salut; il ne commença à respirer que lorsqu'il vit cette charmante Écossaise quitter cet épouvantable pont, et se perdre dans le bois.

Waverley s'avança et passa sous le pont dont

la vue lui avoit causé tant de frayeur. Le sentier devenoit de plus en plus rapide à mesure qu'il s'éloignoit de la rive du ruisseau : la pelouse aboutissoit à un amphithéâtre rustique, entouré de bouleaux, de jeunes chênes et de noisetiers. La gorge commençoit à s'élargir; mais les rochers continuoient à montrer leurs sommets sourcilleux au milieu des buissons couverts de mousse, et leurs pics, tantôt chauves, tantôt couronnés de bruyères, qui sortoient de leurs fissures. Après avoir fait un détour, Waverley se trouva en face d'une cascade pittoresque; elle se faisoit moins remarquer par la hauteur de sa chute et le volume de ses eaux que par les accidents variés de ses environs. Le ruisseau se détachoit à pic d'un roc d'environ trente pieds de hauteur, et tomboit dans un vaste bassin formé par la nature; malgré les nombreux globules qui couvroient sa surface, l'eau étoit si limpide, si diaphane, qu'on y apercevoit le plus petit caillou. En sortant de cette espèce de réservoir, le ruisseau couloit assez paisiblement sur un espace de plusieurs toises, se précipitoit de nouveau et paroissoit chercher les profondeurs d'un abîme; il en sortoit ensuite et formoit la rivière que Waverley venoit de remonter. Au bord du bassin tout étoit en harmonie avec les beautés de ce site. Des bancs de gazon étoient placés irrégulièrement entre les

blocs de rochers surmontés de buissons et d'arbustes. Flore en avoit fait planter quelques-uns, mais avec tant d'art, qu'ils ajoutoient à la grâce du paysage, sans lui rien ôter de ses charmes sauvages.

Waverley, en apercevant Flore occupée à considérer la cascade, crut voir une de ces figures célestes qui décorent les tableaux du Poussin. Cathleen, à deux pas de sa maîtresse, portoit une petite harpe écossaise : Flore avoit reçu des leçons de Rory-Dall, un des derniers harpistes des montagnes de l'Ouest. Le soleil en ce moment étoit à son déclin, et ses rayons qui coloroient de mille nuances variées les objets qui s'offroient aux regards de Waverley, donnoient plus d'expression aux beaux yeux noirs de Flore, faisoient ressortir la blancheur de son teint, la grâce et la dignité de sa taille. Édouard pensa que jamais les rêves de son imagination ne lui avoient donné l'idée d'une femme aussi belle et aussi intéressante; il se crut transporté dans un de ces bosquets magiques que l'Arioste a décrits, ou dans les riants jardins d'Éden. Il l'aborda comme si ç'eût été une enchanteresse dont la baguette venoit de créer ce paradis dans le désert.

Flore, comme toute jolie femme, n'ignoroit pas le pouvoir de ses charmes, et se plaisoit à remarquer leur effet; elle s'aperçut du trouble,

de l'embarras, de la crainte respectueuse du jeune officier; mais douée d'un sens exquis, elle attribua une partie de l'émotion d'Édouard au charme d'un tel lieu et à d'autres circonstances accidentelles. Comme elle ne connoissoit pas le caractère de Waverley, il est possible qu'elle ne regardât l'hommage qu'il lui rendoit que comme ce tribut passager que toute femme a droit d'attendre lorsqu'elle est pourvue de quelques agréments. Elle quitta les bords du bassin et s'avança tranquillement vers un bosquet assez éloigné pour que le bruit de la cascade ne pût couvrir le son de sa harpe, mais qu'il parût lui servir d'accompagnement. Elle se plaça sous une espèce d'arcade que formoit une roche couverte de mousse, et prit la harpe des mains de Cathleen.

— Capitaine Waverley, dit-elle, je vous ai donné la peine de venir un peu loin; mais j'ai cru que le paysage pourroit vous intéresser, et vous rendre plus indulgent pour mon imparfaite traduction; elle a besoin de tous ces accompagnements sauvages. — Puis elle ajouta : — Les muses celtiques, pour me servir des expressions poétiques de nos bardes, se plaisent dans la vapeur de la colline solitaire et silencieuse; leurs voix aiment à se mêler au murmure des eaux; elles préfèrent les fleurs du désert aux brillantes guirlandes des salons.

Peu de personnes auroient pu entendre cette femme charmante s'exprimer ainsi d'une voix enchanteresse, sans s'écrier : — Ah! les muses que vous invoquez n'auront jamais eu un si digne interprète! — Waverley y pensa, mais il n'eut pas la force d'articuler un seul mot; les sons plaintifs que Flore tira de sa harpe, en préludant, le plongèrent dans une espèce d'extase presque douloureuse. Il n'auroit pas quitté sa place auprès d'elle pour toutes les richesses de la terre; cependant il lui tardoit d'être seul, pour définir les sentiments impétueux et confus qui l'oppressoient.

Flore remplaça le récitatif monotone du barde par un air mélancolique et doux, qui anciennement avoit servi de marche guerrière, et qui se trouvoit en harmonie avec le bruit lointain de la cascade et le frémissement des feuilles d'un tremble voisin. Les stances que nous allons citer ne donneront qu'une bien foible idée de l'impression que firent sur le cœur de Waverley la voix et la harpe de la belle chanteuse.

CHANT DU BARDE.

Par de noires vapeurs nos monts sont obscurcis;
Mais le sommeil de Gaul est bien plus sombre encore.
L'étranger l'a vaincu.... Son joug le déshonore....
Tous les cœurs sont glacés, tous les bras sont flétris.

La targe et le poignard sont rongés par la rouille.
Des claymores jadis le sang rougit l'acier....
Hélas! c'est la ponssière aujourd'hui qui les souille.
Nos armes ne sont plus funestes qu'au gibier.

Bardes, de nos aïeux ne chantez plus la gloire;
Ce seroit offenser leurs fils dégénérés :
Bardes, restez muets.... par des chants de victoire
Vous feriez trop rongir leurs fronts déshonorés.

Mais bientôt snr nos monts reparaîtra l'aurore.
Déjà sur Glenala luit un rayon plns donx.
Voyez! de Glenfinnan le fleuve se colore,
La nuit et le sommeil sont enfin loin de nous.

Noble et vaillant Moray; venez, qui vous arrête?
Déployez L'ÉTENDARD qui guidoit nos aïeux;
Qu'il brille sur nos clans tel qu'avant la tempête,
Brille un dernier rayon du monarque des cieux.

Fils des forts, quand ponr vons cette clarté va luire,
Attendrez-vous encor l'hymne de nos vieillards?
Ce signal suffisoit sans les sons de leur lyre,
Quand de nos vieux guerriers il frappoit les regards.

Unissez vos vassaux sons les mêmes bannières,
Petits-fils de ces rois dans Islay tout puissans;
Tels que les flots mêlés de trois fougueux torrens,
Renversez l'ennemi, renversez ses barrières.

Vrai fils de sir Évan, Lochiel indompté,
Prends ta targe et polis l'acier de ta claymore;
Et toi, fais retentir au loin ton cor sonore...
Keppoch, rappelle-toi ton père redouté.

Descendants de Fingon dont la race guerrière
Fut féconde en martyrs aussi bien qu'en soldats.
Vous, fils de Rorri-More, arborez sur vos mâts
L'espoir de nos marins, votre illustre bannière.

Mac-Shimei vous avez une injure à venger,
Alpine fut trahi..... tout son sang fume encore.
Enfants du brun-Dermid, amoureux du danger,
Soyez dignes toujours du noble Callum-More.

Flore fut interrompue par les caresses importunes d'un lévrier qui venoit d'arriver hors d'haleine; un coup de sifflet se fit entendre, et le docile animal redescendit le sentier avec la rapidité de l'éclair. — C'est le fidèle compagnon de mon frère, dit-elle; ce sifflet est son signal, il ne tardera pas à paroître; il n'aime pas la poésie, et vous devez vous féliciter de son arrivée, capitaine Waverley; elle vous épargnera l'ennui d'entendre l'énumération de toutes nos tribus, qu'un de vos impertinents poëtes anglais appelle

Une troupe de gueux tout fiers, sous leurs haillons,
De porter le mot MAC au-devant de leurs noms [1].

Waverley lui témoigna combien il étoit fâché de ce contre-temps. — Vous ne perdez pas grand'-chose, lui dit Flore; vous eussiez entendu plusieurs stances en l'honneur de Vich Ian Vohr, de ses rares qualités, et surtout de sa générosité; de son goût pour la poésie; vous eussiez entendu une apostrophe au fils de l'étranger aux blonds cheveux, qui vit dans le pays où le gazon est toujours vert; la description du coursier richement

[1] Mac-Lean, Mac-Kensie, Mac-Grégor, etc.

enharnaché, plus noir que le corbeau de nos montagnes, et dont le hennissement est comme le cri que pousse l'aigle avant le combat. On auroit rappelé au cavalier que ses ancêtres se distinguèrent par leur courage et par leur loyauté... Voilà ce que vous avez perdu ; mais, puisque votre curiosité n'est pas satisfaite, et que je juge, par le son lointain du sifflet de mon frère, que j'ai le temps de vous chanter la conclusion, avant qu'il puisse m'entendre et s'en moquer, voici les dernières stances.

Habitants de nos monts, habitants de nos îles,
Vous ne serez point sourds à la voix de l'honneur.
Ce cor n'appelle pas dans les bois le chasseur,
Pour percer de ses traits les flancs des daims agiles.

Non, ce signal s'adresse aux enfants des héros;
A nos jeux sans périls nous reviendrons encore;
Mais il faut conquérir la gloire et le repos.
Parez-vous de la targe et prenez le claymore.

Qu'elle soit dans vos mains et terrible et mortelle.
Frappez les oppresseurs, brisez leur joug fatal;
Imitez vos aïeux, compagnons de Fingal,
Ou mourant, prenez part à leur gloire éternelle.

CHAPITRE XXIII.

Waverley prolonge sa résidence à Glennaquoich.

Flore terminoit à peine son chant, que Fergus parut.—Je savois bien, dit-il, que je vous aurois trouvés ici, même sans mon fidèle *Bran*. Je vous avoue franchement que je préfère les superbes jets d'eau de Versailles à cette cascade, en dépit de ces rochers et du bruit des eaux; mais c'est ici le Parnasse de Flore, capitaine Waverley; cette source est son Hippocrène. Elle rendroit un bien grand service à ma cave, si elle pouvoit faire connoître les vertus de cette onde chérie à Mac-Murrough son collaborateur. Il m'a bu plus d'une pinte de whisky, pour corriger, disoit-il, la froideur du vin de Bordeaux, que son estomac ne peut digérer... Voyons, que j'éprouve moi-même les vertus de cette onde.

Il en remplit le creux de sa main, et se mit à chanter d'un air tout-à-fait théâtral :

O lady of the desert, hail!
That lovest the harping of the Gael;
Through fair and fertile regions borne,
Where never yet grew grass or corn [1].

[1] Je te salue, nymphe du désert! toi qui chéris la harpe de Gaël; tu naquis dans ces belles et fertiles contrées qui ne produisent ni blé ni pâturage.

Je sens que la langue anglaise ne sauroit peindre les beautés de cet Hélicon écossais; voyons si la langue française me secondera mieux : Allons, courage!

O vous qui buvez à tasse pleine
A cette heureuse fontaine,
Où on ne voit sur le rivage
Que quelques vilains troupeaux,
Suivis de nymphes de village
Qui les escortent sans sabots.... [1]

— Je vous en prie, dit Flore, cher Fergus, faites-nous grâce de vos insipides personnages d'Arcadie; nous n'avons que faire de vos Corydons, de vos Lindors. — Puisque vous n'aimez pas *la houlette ni le chalumeau*, je vais emboucher la trompette héroïque.

— En vérité, cher Fergus, je suis tentée de croire que vous êtes bien plus inspiré par l'Hippocrène de Mac-Murrough que par la mienne.

— Je le nie, ma belle demoiselle; j'avoue cependant que je lui donnerois la préférence. Quel est celui de ces poëtes fous d'Italie qui dit :

Io d'Elicona niente
Mi curo, in fé de dio; che 'l bere d'acque
(Bea chi ber ne vuol) sempre mi spiaque [2].

[1] Ce couplet est cité par l'auteur.

[2] Je me soucie fort peu de l'Hélicon, je vous l'assure; boive de l'eau qui voudra, elle m'a toujours déplu.

Si vous préférez les chansons galliques, capitaine Waverley, la petite Cathleen va nous chanter *Drimmindhu.* Allons, *Astore* (ma chère), montrez votre belle voix à ce *Cean-kinné* (à ce gentilhomme anglais). Cathleen chanta d'une voix très-agréable, une espèce de complainte burlesque d'un paysan, sur la perte de sa vache. Ses gestes, ses exclamations firent rire Waverley plus d'une fois, quoiqu'il ne comprît pas un seul mot de cette chanson celtique. — Admirable! Cathleen, lui dit Fergus, je veux te chercher un beau garçon dans le clan, pour en faire ton époux. La pauvre fille sourit et puis rougit, et se cacha derrière sa compagne.

En revenant au château, Fergus invita fortement Waverley à passer une quinzaine à Glennaquoich, pour voir une grande partie de chasse où plusieurs chefs des montagnes devoient se réunir. La mélodie et la beauté avoient fait une impression trop forte sur le cœur d'Édouard, pour qu'il n'acceptât pas avec plaisir cette gracieuse invitation. Il fut donc convenu qu'il écriroit au baron de Bradwardine pour l'informer de son projet, et pour le prier de lui envoyer, par le retour du messager, les lettres qui seroient arrivées à son adresse.

La conversation roula naturellement sur le baron, et Fergus lui donna les plus grands éloges,

comme gentilhomme et comme militaire. Son caractère fut encore loué plus délicatement par Flore, qui remarqua qu'il offroit le véritable portrait des anciens chevaliers écossais, avec leurs singularités et leurs vertus.

— C'est un caractère, dit-elle, qui chaque jour disparoît parmi nous; car ce qu'il avoit de plus heureux étoit ce respect de soi-même qu'on perd aujourd'hui. Les gentilshommes à qui leurs principes défendent de faire la cour au gouvernement actuel, négligés et humiliés, se conduisent en conséquence; ils contractent des habitudes tout-à-fait indignes de leur naissance; vous avez pu vous en convaincre en observant les convives que vous avez eus à Tully-Veolan. L'implacable proscription de l'esprit de parti semble dégrader les victimes qu'elle poursuit même injustement. Espérons que des jours plus heureux ne tarderont pas à luire pour nous. L'Écosse verra ses gentilshommes cultiver les lettres, sans être pédans comme notre ami le baron; s'amuser à la chasse, sans avoir les goûts de Falconer; s'occuper d'économie rurale, sans devenir une brute sur deux pieds comme Killancureit.

Ainsi Flore prédisoit une révolution que le temps a produite en effet, mais d'une manière bien opposée à ses espérances et à ses désirs. Elle parla ensuite de l'aimable Rose comme d'une

jeune personne accomplie en vertus, en talents et en beauté. — Heureux! dit-elle, heureux celui qui parviendra à posséder son cœur! il aura trouvé un trésor inestimable. Toutes ses affections sont concentrées dans l'intérieur de sa maison; elle n'a d'autre plaisir que d'exercer dans le calme toutes les vertus domestiques. Son époux sera pour elle ce qu'est maintenant son père, l'objet de tous ses soins, de sa sollicitude; elle ne vivra et ne respirera que pour lui et par lui; pourvu qu'elle rencontre un homme vertueux et sensé, elle adoucira ses chagrins et doublera ses plaisirs. Si malheureusement elle tomboit sous les lois d'un brutal, d'un homme sans éducation, elle n'auroit pas long-temps à souffrir. Que je crains que cette chère amie ne devienne la proie de quelqu'un qui ne saura pas l'apprécier! Oh! si j'étois reine en ce moment, j'ordonnerois au plus aimable, au plus vertueux jeune homme de mes états, de recevoir le bonheur avec la main de Rose. — En attendant, dit Fergus en riant, je voudrois bien vous entendre lui ordonner d'accepter la mienne. Je ne saurois dire par quelle singularité le souhait de miss Mac-Ivor porta le trouble dans le cœur de Waverley, quoiqu'il n'eût que de l'indifférence pour Rose, et que Flore l'occupât tout entier; ce sont de ces mystères du cœur humain qu'il est impossible d'expliquer. — Vous

donner sa main, cher frère! répondit Flore en le regardant fixement.... cela ne se peut pas... vous avez une autre fiancée,.... l'honneur: les dangers auxquels vous vous exposeriez pour cette rivale briseroient le cœur de la pauvre Rose.

Ils arrivèrent au château, et Waverley prépara ses dépêches pour Tully-Veolan. Il savoit combien le baron étoit pointilleux sur tout ce qui regarde l'étiquette; il voulut poser les armes de sa famille sur sa lettre, mais il ne trouva pas son cachet à la chaîne de sa montre; il pria Fergus de lui prêter le sien, et lui fit part de sa perte. — Il est possible, ajouta-t-il, que je l'aie laissé à Tully-Veolan. — Je n'oserois supposer, dit miss Flore, que Donald Bean Lean... — Je réponds que ce n'est pas lui qui a volé le cachet, dit Fergus; il n'auroit pas laissé la montre. — Je ne l'assure point, cher Fergus; mais vous me permettrez de vous dire que je suis bien surprise que vous lui accordiez votre protection. — Ma protection! chère sœur. Auriez-vous le projet de faire croire au capitaine Waverley que je prends un droit d'aubaine, que j'ai ma part du gâteau; ou, pour parler plus clairement, que je suis de moitié dans les vols de mes vassaux? Soyez assuré, capitaine, que, si je ne trouve pas le moyen d'enchaîner la langue de ma chère sœur, le général Blackeney fera arrêter un de ces jours Vich Ian

Vohr, comme il m'appelle, pour être enfermé dans son château.

— Notre hôte est bien persuadé que vous ne parlez pas sérieusement, reprit Flore : mais dites-moi : n'avez-vous pas assez de braves gens à votre service, sans souffrir que des bandits viennent s'établir sur vos terres? Que ne chassez-vous ce Donald Bean Lean, que je déteste de tout mon cœur à cause de son hypocrisie et de sa duplicité, plus encore que pour ses rapines? Rien au monde ne pourroit me décider à souffrir un homme semblable dans mes environs.

— *Rien au monde!* chère sœur, lui dit Fergus d'un ton très-expressif.

— Non, rien au monde, pas même l'espoir de servir le projet qui m'occupe jour et nuit : puisse le Ciel nous épargner la honte d'être obligés d'employer des hommes pareils!

— Ma sœur, répondit Fergus en plaisantant, vous ne pensez donc pas à mon respect pour la *belle passion?* Évan Dhu Mac-Combich est amoureux fou de la fille de Donald; vous n'exigerez pas de moi que je le trouble dans ses amours : il n'y auroit dans tout le clan qu'un cri d'indignation contre moi; vous connoissez le vieux proverbe : — Un parent est une partie de notre corps, mais un frère de lait est une partie de notre cœur.

— Très-bien, cher Fergus, il est inutile de dis-

puter avec vous, vous finissez toujours par avoir raison; mais je désire bien ardemment que tout se termine à votre satisfaction. — Je vous remercie de vos souhaits pieux, ma chère et prophétique sœur; c'est-là votre moyen le plus sûr de terminer une discussion. — Entendez-vous le son des cornemuses, capitaine Waverley? peut-être aimerez-vous mieux danser, que de vous laisser assourdir par leur musique, sans prendre part aux exercices auxquels elle vous invite.

Waverley prit la main de Flore, et la soirée se termina par la danse et d'autres passe-temps agréables. Édouard se retira, le cœur agité de mille sentiments; il chercha pendant long-temps, mais en vain, à fixer ses idées; puis il s'abandonna tout entier à son imagination, et vogua sous sa conduite dans le pays des illusions; il s'endormit enfin, et pendant son sommeil il rêva constamment de Flore Mac-Ivor.

CHAPITRE XXIV.

Chasse au cerf, et ses suites.

Ce chapitre sera-t-il long ou court? Permettez-moi, cher lecteur, de vous dire que vous n'avez pas le droit de me faire cette question, quelque intérêt que vous ayez dans cette affaire. De même que, comme je le suppose, vous ne vous mêlez pas plus que moi des taxes qu'on nous impose, excepté le jour où il s'agit de les payer. A coup sûr je vous traite d'une manière beaucoup moins rigide, car, quoiqu'il ne dépende que de moi de prolonger mes détails suivant que je le jugerai convenable, je ne pourrai point vous citer devant le tribunal de l'échiquier, si vous refusez de les lire; rapportez-vous-en donc à ma conscience. J'avoue que les annales et les documents que je me suis procurés ne donnent que des renseignements très-imparfaits sur cette chasse mémorable; mais il sera facile de trouver ailleurs tous les matériaux dont je puis avoir besoin pour exposer fidèlement le récit que j'ai promis. Lindsay de Pitscotti ne m'offre-t-il pas son dictionnaire de chasse, où je trouverai toutes

les planches et toutes les gravures que je puis désirer? N'y avons-nous pas le nom de toutes les boissons : bière forte, ale, vins blancs et rouges, vins muscats, malvoisie, l'hypocras, l'eau-de-vie, etc.? Ne m'offrira-t-il pas la note de tous les aliments : pain de froment, gâteaux, biscuits, bœuf, mouton, agneau, venaison, oies, gelinottes, chapons, faisans, lièvres, perdrix, lapins, bécasses, marcassins, cailles, ortolans, paons, coqs de bruyères, tourdes, etc? N'y a-t-il pas un catalogue de tous les instruments du grand art de la cuisine? tous les détails concernant l'office, le laboratoire, la lingerie, les devoirs du maître-d'hôtel, du pâtissier, du confiseur? Je puis avoir recours, dans le même traité, aux détails du fameux festin des montagnes, dont la magnificence fit changer d'opinion au légat du pape, qui avoit jusque là prétendu que l'Écosse étoit — le — oui — le bout du monde? Et de plus, j'ai à ma disposition le récit que fait Taylor le poëte de sa chasse dans les bruyères de Mar. Mais je n'abuserai pas en despote de la patience des lecteurs ; je me contenterai de prendre un épisode à l'ingénieux Gunn ; je serai bref et précis dans ma narration, autant que mon sujet le permettra ; j'éviterai avec le plus grand soin les périphrases et les circonlocutions.

Plusieurs motifs firent que l'ouverture de cette

chasse solennelle fut retardée d'environ trois semaines : Waverley n'en fut pas fâché, tant le temps s'écouloit agréablement pour lui au château de Glennaquoich. L'impression que Flore avoit faite sur son cœur à leur première entrevue devenoit plus forte de jour en jour; cette aimable miss possédoit tout ce qui peut fasciner l'esprit et les yeux d'un jeune homme naturellement romanesque : ses manières, sa conversation, ses talents pour la musique et pour la poésie donnoient un nouvel éclat aux attraits séduisants de sa personne. Lors même qu'elle se livroit à la gaîté, elle conservoit à ses yeux une attitude et un caractère qui l'exaltoient au-dessus de son sexe. Il lui sembloit que ce n'étoit que par complaisance qu'elle prenoit part à ces amusements, à ces conversations de galanterie qui font l'existence de la plupart des femmes. En vivant auprès de cette aimable enchanteresse, en passant avec elle les journées, soit à la promenade, soit à faire de la musique, soit à danser, Waverley étoit de plus en plus content de son hôte et plus épris de sa sœur.

Enfin l'époque fixée pour la grande chasse arriva, et Waverley partit avec le chef pour le lieu du rendez-vous, situé à quelques journées de Glennaquoich, vers le nord. Fergus se fit suivre par trois cents hommes bien équipés. Le costume

des montagnards plaisoit tellement à Waverley, qu'il n'hésita pas à adopter la toque, les brodequins en bandes de cuir et le pantalon, car il ne put se décider à prendre le jupon. Ce costume lui parut d'ailleurs le plus commode pour la chasse, et pour ne pas exciter la surprise par son air étranger. Ils trouvèrent, au lieu indiqué, plusieurs chefs puissants. Waverley leur fut présenté et en reçut l'accueil de la plus franche cordialité. Le nombre de vassaux, tenanciers et feudataires qui les accompagnoient, ainsi qu'ils y étoient obligés, étoit si considérable qu'ils auroient pu former une petite armée. Ils étoient placés à une distance de plusieurs milles, et formoient un cercle, ou *tinchel*, pour me servir du mot technique. Ce cercle alloit en se resserrant, et poussoit peu à peu les bêtes fauves vers la pelouse où les chefs et les principaux tenanciers étoient en embuscade. Ces illustres personnages bivouaquoient sur la bruyère en fleur, enveloppés dans leurs manteaux; cette manière de passer une nuit d'été ne parut point désagréable à Waverley.

Le soleil étoit levé depuis plusieurs heures, et le plus profond silence régnoit dans toutes les gorges, dans tous les défilés des montagnes; les chefs et leurs suivants s'amusoient à divers jeux; et celui des coquilles dont parle *Ossian* n'étoit pas oublié. Plusieurs groupes se tenoient à part

sur un coteau, discutant sans doute les intérêts politiques, les nouvelles du jour, ou des matières métaphysiques, à l'imitation des anges de Milton. Le signal de la chasse se fit enfin entendre: le bruit de plusieurs coups de fusil se prolongea d'écho en écho jusqu'au fond des vallées. Les montagnards s'avançoient en ordre, grimpant sur les rocs, s'ouvrant un passage à travers les broussailles épineuses, franchissant les ruisseaux et resserrant leurs rangs pour envelopper les cerfs qui fuyoient effrayés avec les autres habitants des bois. Des coups de mousquet se firent entendre répétés par les échos; à ce bruit se joignirent les aboiemens des chiens qu'on enteudoit plus distinctement de minute en minute. L'avant-garde des cerfs fut enfin aperçue; ils étoient par bandes éparses de trois ou quatre. Les chefs s'empressèrent de montrer leur adresse; Fergus obtint de nombreux applaudissements, et Waverley fut assez heureux pour en mériter de son côté.

La division des cerfs commençoit à déboucher sur la pelouse, et présentoit une phalange imposante et terrible. Leurs bois, vus de loin, ressembloient à des bosquets touffus, dépouillés de feuilles. Leur nombre étoit vraiment prodigieux.

En voyant leur ligne de bataille, leur attitude menaçante, et surtout la manière dont les vieux

cerfs promenoient leurs regards sur leurs ennemis qui les tenoient bloqués, les chasseurs les plus expérimentés annoncèrent qu'on devoit s'attendre à quelque sortie vigoureuse. Cependant le massacre commença sur tous les points. On n'entendoit de toute part que les aboiements des chiens, les cris des chasseurs et les décharges de la mousqueterie. Les assiégés, réduits au désespoir, chargèrent impétueusement les masses qui étoient à leur droite; c'étoit précisément le quartier-général des chefs de clan. L'ordre fut aussitôt donné en langue gallique de se coucher visage contre terre. Édouard ne comprit pas cet ordre, et son ignorance faillit lui couter la vie. Fergus s'apercevant du danger, s'élança vers lui, le saisit avec force et le coucha sur la terre au moment même où le troupeau passa sur eux. Il eût été de toute impossibilité de résister à cette masse, et les coups de ces animaux sont très-dangereux. Sans l'adresse et le courage de Fergus, tout porte à croire que son hôte auroit été immolé. Il le tint d'une main ferme jusqu'à ce que le torrent fût entièrement passé. Waverley essaya de se lever; mais il se sentit couvert de contusions, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit le pied violemment foulé.

Cet accident amortit un peu la joie bruyante de l'assemblée, quoique les montagnards fussent

accoutumés à ces sortes de blessures. On dressa de suite une espèce de tente où Édouard fut placé sur un lit de feuilles de bruyère. Le chirurgien, ou celui qui s'offrit pour en remplir les fonctions, sembloit à la fois un docteur et un sorcier; c'étoit un vieux montagnard portant une longue barbe blanche qui faisoit encore mieux ressortir son teint basané et les rides de son front. Il n'avoit pour tout habillement qu'une casaque de tartan qui lui descendoit jusqu'aux genoux. Il fit beaucoup de gestes, de cérémonies; en s'approchant d'Édouard, il fit trois fois le tour du lit, ayant soin d'aller de l'orient vers l'occident, ainsi que le fait le soleil. Toute l'assemblée paroissoit attacher la plus haute importance à la réussite de cette opération qu'on appeloit le *deasil*. Édouard souffroit trop pour être tenté de faire la moindre question; et d'ailleurs comptant peu sur une réponse, il se soumit en silence.

Le vieil esculape saigna très - adroitement Édouard avec une ventouse. Il fit bouillir plusieurs plantes dont il forma une ambrocation, ayant soin de marmoter certaines paroles magiques. Il fomenta ensuite la partie souffrante, murmurant toujours des prières ou des charmes magiques peut-être, car Waverley ne put distinguer que les mots : *Gaspar-Melchior-Balthazar-Max-Prax-Fax*. Les fomentations ne tardèrent

pas à soulager le malade, ce que notre héros attribua aux sucs des herbes et à l'effet de la chaleur; mais l'assemblée ne doutoit pas que le soulagement qu'éprouvoit le malade ne provînt des paroles magiques qu'on avoit prononcées sur lui. On apprit à Édouard que toutes les plantes dont on s'étoit servi avoient été cueillies pendant la pleine lune, et que l'herboriste en les cueillant n'avoit cessé de réciter ces paroles puissantes:

Je te salue, herbe divine,
Jadis cueillie en Palestine,
Au mont sacré des Oliviers!
Grâces à tes sucs nourriciers,
Tu peux rappeler à la vie
Les malades presque mourans,
Au nom de la vierge Marie
Je viens te cueillir dans nos champs.

Édouard ne vit pas sans quelque étonnement que Fergus, malgré l'éducation qu'il avoit reçue, partageoit la superstition de ses compatriotes. Peut-être pensoit-il qu'il agiroit d'une manière peu politique en paroissant ne pas adopter une croyance généralement reçue; peut-être n'avoit-il jamais réfléchi sérieusement sur ces matières, ou peut-être enfin n'étoit-il pas tout-à-fait débarrassé du joug de ces idées superstitieuses, quoique ses discours semblassent annoncer un homme au-dessus des préjugés. Waverley ne se permit aucune réflexion sur la manière dont on l'avoit

soigné ; mais il paya son docteur avec une générosité qui surpassa de beaucoup ses espérances. Celui-ci fit tant de remercîmens en langues anglaise et celtique, que Mac-Ivor fut indigné de cet excès de reconnoissance ; il y mit fin par un jurement énergique : *Ceade millia molighiart.* (Mille malédictions sur toi !) En même temps il le poussa par les épaules hors de la tente.

Quand Waverley fut seul, la douleur et la fatigue le plongèrent bientôt dans un sommeil profond, quoique troublé par un peu de fièvre ; il dut sans doute ce repos à la potion qu'il avoit avalée, espèce d'opiat que le vieux montagnard avoit extrait de plusieurs plantes.

La joie générale avoit été troublée par ce malheureux accident ; Fergus et ses amis montrèrent les regrets les plus vifs, et délibérèrent sur les moyens d'emmener le jeune étranger. Mac-Ivor fit préparer un brancard avec des branches de bouleau, et ses vassaux transportèrent Waverley avec tant d'adresse, qu'il n'est pas improbable qu'ils soient les ancêtres de ces robustes Celtes qui ont de nos jours le bonheur de transporter en chaise à porteur les belles d'Édimbourg dans dix *Routs*[1] différents dans la même soirée.

Quand Waverley fut élevé sur leurs épaules, il jouit avec satisfaction de l'effet pittoresque

[1] Assemblées.

produit par le départ de ce camp du désert.

Les différentes tribus se réunirent au *Pibroch* de leur clan, conduites par leur chef patriarcal. Quelques-unes déjà parties étoient aperçues gravissant les détours des montagnes, ou descendant les gorges qui conduisoient au lieu de l'action. L'oreille étoit parfois frappée, quoique foiblement, du son de leurs cornemuses. D'autres formoient des groupes mouvants sur la pelouse; les plumes de leurs bonnets et leurs larges plaids flottoient au gré des vents du matin, tandis que leurs armes brillantes réfléchissoient les rayons du soleil levant. Plusieurs chefs s'empressèrent de témoigner à Waverley leur crainte de ne pas le voir de long-temps à même de partager leurs amusements; mais Fergus eut l'attention d'abréger la cérémonie des adieux. La tribu d'Ivor se trouva bientôt entièrement réunie et rangée en ordre de marche. Fergus donna le signal du départ, par un autre chemin que celui qu'ils avoient suivi en venant. Il annonça à Waverley qu'une partie de ceux qui l'accompagnoient avoient une expédition à faire; que, lorsqu'ils seroient arrivés chez un gentilhomme de ses amis, il le confieroit à ses soins, et qu'il seroit obligé de s'absenter pour quelques jours. — Soyez assuré, lui dit-il, qu'il aura pour vous tous les égards que vous méritez... Je ne tarderai pas à revenir.

Waverley fut surpris de ce que Fergus ne lui avoit pas parlé de son projet; mais il ne jugea pas convenable de lui faire des questions à cet égard. La plupart des tenanciers partirent en avant-garde sous la conduite du vieux Ballenkeiroch et d'Évan D'hu Mac-Combich; tous paroissoient animés de la joie la plus vive; il ne resta que quelques hommes auprès du chef, pour lui servir d'escorte. Fergus marchoit à côté de la litière d'Édouard, et ne cessoit de s'occuper de lui de la manière la plus affectueuse. Après une marche longue et pénible, ils arrivèrent chez l'ami de Fergus, qui avoit fait les préparatifs que comportoient sa situation et son état; il parut enchanté de l'honneur que lui faisoit le jeune étranger en consentant à devenir son hôte. Édouard admira dans ce vieillard les restes de l'antique simplicité. Ses vêtements provenoient des productions de ses domaines : la laine de ses brebis en avoit fourni le tissu, ouvrage de ses serviteurs. C'étoit avec le suc des herbes et des lichens des montagnes voisines qu'il lui avoit donné la couleur du *tartan*. La toile de son linge avoit été faite avec le chanvre qu'il avoit récolté et que ses filles avoient préparé; les mets simples mais abondants qui couvroient sa table, provenoient de sa basse-cour, de ses étangs et de son jardin.

Comme son cœur étoit étranger à toute espèce

d'ambition, peu lui importoit de commander à des vassaux; il se trouvoit heureux de couler des jours paisibles sous la protection de Vich Ian Vohr et de quelques autres chefs non moins entreprenants. Il est bien vrai que souvent les jeunes gens nés sur ses terres le quittoient pour aller servir sous les ordres de ses amis; mais ses vieux domestiques, peu nombreux, secouoient la tête lorsqu'ils entendoient reprocher à leur maître son manque de hardiesse et de courage: *Ah!* disoient-ils d'après un vieux proverbe, *lorsque le vent souffle doucement, la pluie tombe long-temps.* Ce bon vieillard, dont la bienveillante hospitalité n'avoit point de bornes, se seroit fait un devoir de témoigner les plus tendres égards à Waverley, eût-il été le dernier paysan anglais. Il suffisoit, à ses yeux, qu'il fût malade et souffrant pour qu'il le reçût bien; mais le titre d'ami de Fergus le fit considérer comme un dépôt précieux qui méritoit toute sa sollicitude et la prévenance la plus attentive.

Mac-Ivor, après avoir témoigné à Waverley peut-être plus d'inquiétude que ne demandoit sa position, lui fit ses adieux et lui promit de revenir sous peu de jours. —J'espère, dit-il, qu'à mon retour vous serez en état de monter à cheval pour retourner à Glennaquoich. Le lendemain, le vieux hôte de notre malade lui apprit que son

ami s'étoit mis en marche dès la pointe du jour; qu'il avoit emmené tout son monde, à l'exception de Callum Beg son affidé, et qu'il lui avoit donné l'ordre de ne pas perdre son ami de vue, et de lui obéir comme à lui-même. Waverley s'informa si l'on connoissoit le but du voyage de Mac-Ivor; le vieillard arrêta ses regards sur lui d'un air mystérieux, et se contenta de sourire. Waverley renouvela sa question, et son hôte lui répondit en citant un proverbe:

Pourquoi le messager jadis fut-il pendu?
C'est qu'on lui demanda tout ce qu'il avoit vu.

Il alloit continuer, mais Callum Beg ne lui en laissa pas le temps. — Le chef (*Ta Tighearnach*), dit-il, n'aimoit pas qu'un hôte étranger fît beaucoup de questions. Waverley sentit qu'il désobligeroit son ami, s'il cherchoit à connoître d'un autre ce qu'il n'avoit pas jugé à propos de lui communiquer lui-même.

Il seroit tout-à-fait déplacé de tracer les progrès du rétablissement de la santé de notre héros; cinq jours s'étoient à peine écoulés, qu'il se sentit en état de marcher à l'aide d'un bâton, et que Fergus revint avec six de ses gens.

Son visage paroissoit rayonnant de joie; il félicita son ami sur sa prompte convalescence, et, trouvant qu'il pouvoit monter à cheval, il lui

proposa de partir de suite pour Glennaquoich. Cette proposition fit le plus grand plaisir à Waverley, car il n'avoit cessé de voir la belle Flore dans ses rêves.

Ils ont bientôt franchi les côteaux, les vallons,
Les tourbières, les marécages.

Fergus se tint constamment auprès de son ami pendant toute la route, et ses *mirmidons* ne s'éloignèrent que pour tirer sur quelques chevreuils ou sur quelques coqs de bruyère. Le cœur de Waverley battit avec force lorsqu'il aperçut la vieille tour de Ian Nan Chaistel, et surtout lorsqu'il put distinguer la belle Flore qui venoit à sa rencontre.

Fergus, avec sa bonne humeur accoutumée, lui cria de loin: — Incomparable princesse! ouvrez les portes au Maure Abindares, que son ami Rodrigue de Narvaez, connétable d'Antiquera, amène dans votre château!... Ou bien, si vous le préférez, ouvrez au vaillant marquis de Mantoue, qui tremble pour les jours de son malheureux ami presque mourant, Baldovinos de la Montagne[1]!... Que tes cendres reposent en paix,

[1] Allusion à ce passage du premier livre des *Aventures de Don Quichotte.*

Abran vuestras mercedes al señor Baldovidos, y al señor marques de Mantua, que vien mal herido, y al señor moro Abendarraes, que trae cantivo il valeroso Rodrigo de Narvaez.

ingénieux Cervantes! Comment pourrois-je, sans te citer, faire comprendre mes plaintes à la belle romanesque de ce château!

Flore s'approcha et reçut Édouard avec les démonstrations de la plus sincère affection et de la plus vive inquiétude sur son malheureux accident, qu'elle connoissoit déjà. —Mon cher Fergus, dit-elle, comment avez-vous pu veiller avec aussi peu de soin sur la sûreté de votre hôte?... devoit-il s'attendre à cette indifférence? Édouard s'empressa de disculper son ami, qui, dans le fait, lui avoit sauvé la vie au péril de la sienne.

Après les premiers compliments, Fergus dit quelques mots à sa sœur en langue gallique, et les joues de la belle Flore furent bientôt inondées de larmes, que la dévotion ou le contentement paroissoit faire couler; elle leva ses beaux yeux au ciel, et joignit ses mains pour le remercier. Une minute s'étoit à peine écoulée, qu'elle remit à Waverley des lettres qu'on avoit envoyées de Tully-Veolan pendant son absence; elle en remit d'autres à son frère, ainsi que plusieurs numéros du *Mercure Calédonien*, la seule gazette publiée alors sur cette rive-nord du Tweed.

Les deux amis se retirèrent pour examiner leurs dépêches; Waverley vit bientôt que les siennes demandoient la plus sérieuse attention.

CHAPITRE XXV.

Nouvelles d'Angleterre.

Les lettres qu'Édouard avoit reçues d'Angleterre, jusqu'à cette époque, ne nous ont pas paru mériter d'être communiquées au lecteur. Son père lui écrivoit de manière à faire croire que les nombreuses affaires de son emploi ne lui laissoient pas un moment de loisir pour s'occuper de sa famille. Il le chargeoit de rendre ses devoirs à plusieurs personnes de rang en Écosse; mais Waverley, tout entier aux amusements que lui avoient offerts les châteaux de Tully-Veolan et de Glennaquoich, n'avoit pas cru devoir s'occuper du soin de remplir des commissions qu'on ne faisoit que lui indiquer; d'ailleurs sa permission de s'absenter du régiment étoit trop limitée pour qu'il eût le temps de faire de longues courses. Les dernières lettres de son père l'engageoient, d'un ton de mystère, à continuer de servir, lui laissant entrevoir un avancement rapide. Celles de son oncle étoient d'une nature bien différente; elles étoient courtes : car l'honnête baronnet ne ressembloit en rien à ces correspondants encyclopédistes qui

remplissent jusqu'à la marge de leurs feuillets, et trouvent à peine la place de mettre leur signature; mais elles étoient remplies de la plus tendre affection. Il faisoit parfois des allusions sur ses nouveaux hôtes, lui demandoit souvent en quel état se trouvoient ses finances; et surtout de quelle manière se conduisoient les recrues qu'il avoit emmenées avec lui. Sa tante Rachel lui recommandoit fortement de ne pas oublier ses principes de religion, et de se prémunir contre les brouillards écossais, qui, à ce qu'elle avoit entendu dire, mouilloient un Anglais jusqu'aux os. Aussi lui répétoit-elle, de ne jamais sortir le soir sans redingote, et d'avoir toujours un gilet de flanelle. M. Pembroke n'avoit écrit qu'une seule fois à notre héros: mais sa lettre étoit six fois plus longue que celles qu'on écrit de nos jours: elle n'avoit pas moins de dix énormes pages d'une écriture très-serrée; c'étoit le précis d'un manuscrit in-4°, d'additions et corrections aux deux traités remis à Waverley avant son départ. Se réservant de lui envoyer par la première occasion favorable, l'ouvrage entier, trop volumineux pour le mettre à la poste, il lui donnoit avis qu'il lui adressoit aussi quelques brochures nouvelles, non moins curieuses qu'intéressantes, qui sortoient des presses d'un de ses amis. Depuis quelque temps il entretenoit une correspondance suivie avec son ami le

libraire de la *Petite Bretagne* [1]; plusieurs rayons de la bibliothéque du château se trouvoient chargés de pamphlets, et l'on présentoit régulièrement une fois par an à sir Éverard un mémoire, en nombres ronds, dont le montant n'étoit jamais exprimé que par trois chiffres, et dûment acquitté par Jonathan Grubbet, imprimeur-libraire à la *Petite Bretagne.*

Telles étoient, les lettres qu'Édouard avoit reçues jusqu'à ce jour; celles qu'on lui remit à Glennaquoich étoient bien d'une autre importance. J'aurois beau les transcrire littéralement, le lecteur ne pourroit comprendre le motif qui les avoit fait écrire, s'il n'examine un moment la situation des affaires politiques, et les divers agitations du cabinet de Saint-James à cette époque.

Il y avoit, comme ce n'est pas rare, deux partis dans le ministère. Le moins nombreux cherchoit à suppléer à sa faiblesse par ses intrigues et par son infatigable activité dans ses projets ambitieux. Il s'étoit fait depuis peu quelques nouveaux prosélytes, ce qui lui donnoit l'espoir de supplanter le parti rival dans la faveur du roi, et d'obtenir la prépondérance dans la chambre des communes. On n'avoit rien négligé pour s'attacher Richard Waverley; cet honnête gentilhomme avoit su,

[1] Quartier de Londres.

par une conduite prudente et réservée, par son attention à l'étiquette autant qu'à la substance des affaires, parvenir à passer pour un politique profond. Il possédoit au suprême degré l'art de ne point se montrer à découvert, de cacher la médiocrité de ses moyens sous des phrases banales qu'il ne plaçoit qu'à propos. Loin d'imiter ces jeunes orateurs dont l'éloquence brillante ne consiste qu'en métaphores hardies, dont la chaleur factice s'évapore en fumée, il avoit su passer pour un homme doué d'un talent réel et de bon usage, comme disent nos dames en choisissant leurs robes de soie pour leur parure de tous les jours, qu'elles ne confondent pas avec le tissu plus brillant que solide des robes du dimanche.

Cette idée sur M. Richard Waverley étoit si générale, que le parti dont nous venons de parler n'hésita pas à lui proposer une place très-élevée, si les changements qu'on méditoit avoient lieu. Il ne s'agissoit pas, il est vrai, de le nommer ministre; mais son emploi devoit être plus honorable et plus lucratif que celui qu'il exerçoit. Richard ne put résister à cette double tentation. Quoique le personnage marquant qu'il s'agissoit de supplanter fût son protecteur, il ne balança pas à seconder les attaques dirigées contre lui. Malheureusement trop de précipitation fit découvrir cette machination ténébreuse; toutes les

personnes attachées au gouvernement qui se trouvèrent impliquées dans cette conspiration, et qui n'eurent pas la sage prévoyance de donner leur démission, furent informées officiellement que le roi n'avoit plus besoin de leurs services; Richard fut de ce nombre. Comme il étoit, aux yeux du ministre, coupable d'une noire ingratitude, sa destitution fut conçue en termes de mépris et de reproches. Le public et même le parti qu'il avoit voulu servir ne plaignirent pas beaucoup la chute de cet homme d'État, qui n'avoit eu pour guide que son amour-propre et ses intérêts. Richard se retira à la campagne, et eut à regretter son rang et ses émoluments, qui ne lui étoient pas moins chers que la gloire.

La lettre qu'il écrivit à son fils pour lui faire part de cet événement, étoit un chef-d'œuvre dans son genre, Aristide n'avoit pas été plus malheureux. Un monarque injuste, une patrie ingrate, tel étoit le refrain de chaque paragraphe. Il parloit de ses longs services, de ses nombreux sacrifices, quoiqu'il eût été largement payé des premiers, et qu'on fût embarrassé de dire en quoi consistoient les autres, si ce n'est d'avoir quitté, non par conviction, mais par l'espoir du lucre, les principes que sa famille professoit. La modération l'avoit abandonné entièrement dans les derniers paragraphes de sa lettre; il parloit

de se venger, et recommandoit vivement à son fils de saisir la première occasion pour se démettre de son emploi. — L'honneur vous en fait un devoir, lui disoit-il, l'affront qu'on a fait à votre père retombe sur vous; ne perdez pas un moment pour rompre vos engagemens; que votre démission parte à l'instant même où ma lettre vous parviendra : votre oncle partage mes désirs, et doit vous le faire connoître.

Édouard ouvrit la lettre de son oncle. Le malheur de son frère lui avait fait oublier tous ses torts et l'opposition de leurs principes politiques. Se trouvant trop éloigné de la capitale pour être informé du véritable motif de la disgrâce de Richard, loin de les attribuer à ses intrigues ambitieuses, le bon et crédule baronnet n'y vit qu'une nouvelle preuve de l'injustice du gouvernement actuel. — Il est bien vrai, se disoit-il, et il en fit même part à son neveu, que sir Richard n'auroit point éprouvé une injustice semblable, la première dont la famille de Waverley avoit à rougir, s'il n'eût pas oublié ce qu'il devoit à son nom, en acceptant de l'emploi d'un pareil gouvernement : je suis persuadé, ajoutoit-il, qu'il sent aujourd'hui toute l'énormité de sa faute, et j'aurai soin de veiller à ce qu'il n'ait pas lieu de regretter les gratifications qu'il recevoit; notre famille n'a pas besoin de secours !

Sir Évrard partageoit l'opinion de son frère, concernant la nécessité où se trouvoit leur héritier présomptif de ne plus rester dans un poste qui l'exposoit à recevoir une injure semblable à celle que son père venoit d'éprouver. Il invitoit Édouard à prendre le moyen le plus sûr et le plus prompt pour faire parvenir sa démission aux bureaux de la guerre. — N'y mettez pas plus d'égards ni de politesse, ajoutoit-il, qu'on n'en a eus pour votre père. Il le chargeoit en même temps d'un million de compliments pour le baron de Bradwardine.

Sa tante s'exprimoit d'une manière plus ouverte encore. Elle regardoit la disgrâce de son frère comme la juste punition du forfait qu'il avoit commis en oubliant les liens sacrés qui l'attachoient à son légitime souverain, quoique exilé, et d'avoir eu la bassesse de prêter serment d'obéissance à l'usurpateur. Sir Nigel Waverley son grand-père n'eut jamais cette lâche complaisance ni pour le parlement, ni pour Cromwel, disoit-elle, quoique son refus l'exposât à perdre sa fortune et la vie. Elle espéroit que son cher Édouard marcheroit sur les traces de ses ancêtres, et qu'il s'empresseroit de quitter les signes d'esclavage qu'il avoit eu le malheur d'arborer; qu'il regarderoit les chagrins que son père avoit éprouvés comme un avertissement du Ciel, *qu'on ne*

viole jamais impunément le serment de fidélité. Elle le chargeoit aussi d'offrir ses compliments au baron de Bradwardine; de lui dire si ce gentilhomme prenoit toujours beaucoup de tabac; s'il aimoit encore la danse comme il l'aimoit il y a trente ans, et si miss Rose, sa fille, étoit assez âgée pour porter une belle paire de boucles d'oreilles qu'elle avoit le projet de lui envoyer comme un gage de son amitié.

Le lecteur présume bien que ces lettres remplirent Waverley de la plus vive indignation. D'après les études frivoles qu'il avoit faites, il n'avoit aucune opinion arrêtée qui pût contenir son ressentiment. Il ignoroit entièrement la véritable cause de la disgrâce de son père; il ne connoissoit pas les détours de la politique, et n'avoit pas la moindre idée des intrigues où son père s'étoit engagé. L'impression que les divers partis qui existoient alors avoient faite sur son esprit n'étoit point favorable au gouvernement présent: on n'en sera point étonné si l'on réfléchit à la société qu'il avoit constamment fréquentée au château de Waverley. Il partagea donc le ressentiment des personnes qui avoient le droit de lui donner des conseils et des ordres; on pourroit peut-être ajouter à ces motifs déterminants l'ennui qu'il avoit supporté dans la garnison, et son infériorité parmi ses camarades pour les connois-

sances militaires. Sa détermination n'eût pas déjà été irrévocablement prise, que la lettre de son colonel auroit suffi pour lever tous ses doutes et tous ses scrupules : comme elle est courte, nous allons la transcrire mot pour mot.

« MONSIEUR,

« J'ai poussé plus loin que je ne le devois l'in-« dulgence que m'inspiroient les sentiments de « mon cœur et la charité chrétienne pour des « fautes que je n'attribuois qu'à l'inexpérience de « la jeunesse. Comme ma condescendance n'a « pas eu l'effet que j'en attendois, je me vois forcé « par les circonstances critiques où nous nous « trouvons d'employer le seul remède qui soit « en mon pouvoir.

« Je vous ordonne donc de rejoindre le régi-« ment dans le délai de trois jours à compter de « la date de ma lettre. Faute par vous de vous « conformer à l'ordre que je ne vous donne qu'à « regret, je ferai mon rapport au commissaire « général, et je vous signalerai comme absent « sans permission ; il prendra, n'en doutez pas, « des mesures qui ne me seront pas moins désa-« gréables qu'à vous-même.

« Votre très-humble serviteur, J. G. —,

« *Lieutenant-colonel, commandant le — régiment « de dragons.* »

La lecture de cette lettre fit bouillonner le sang de Waverley. Il étoit accoutumé dès son enfance à disposer de son temps comme bon lui sembloit. et cette habitude lui rendoit la discipline militaire tout-à-fait désagréable. Ce n'étoit pas la première fois qu'il s'en apercevoit; il s'étoit bercé de l'espoir qu'on n'agiroit jamais rigoureusement envers lui; la conduite passée de son colonel l'avoit confirmé dans cette opinion, et il ne trouvoit rien dans la sienne qui eût dû porter son commandant à cet acte de rigueur, si ce n'est les craintes qu'il lui avoit manifestées dans sa première lettre. — Pourquoi, se disoit-il, un homme qui me témoignoit un si tendre intérêt a-t-il pris subitement un ton si dur et si insolent?

En réfléchissant sur le contenu des lettres qu'il venoit de recevoir de sa famille, il ne douta pas qu'on n'eût le projet de faire peser sur lui le même abus de pouvoir qu'on avoit fait éprouver à son père, et que les auteurs de cette trame infernale ne cherchassent à dégrader tous les membres de la famille de Waverley.

Édouard écrivit de suite quelques lignes d'un style très-froid à son colonel; il le remercioit des bontés qu'il avoit d'abord eues pour lui, et il témoignoit ses regrets de ce qu'il avoit pris un ton qui paroissoit n'avoir d'autre but que de le dégager de tout lien de reconnoissance et d'at-

tachement. Il le prévenoit que l'honneur lui commandoit impérieusement de donner sa démission, pour mettre fin à la pénible correspondance qu'il venoit d'entamer, et il le prioit d'avoir la complaisance d'en faire part à qui de droit.

Lorsqu'il eut terminé cette épître magnanime, il se trouva un peu embarrassé sur la manière dont il devoit rédiger sa démission, et se décida à consulter son ami. Il est bon d'observer en passant que la vivacité que Fergus mettoit dans ses discours, dans ses actions, et ses déterminations, avoit fait la plus forte impression sur l'esprit de Waverley; il sentoit qu'il avoit peut-être autant d'intelligence que le jeune chef de tribu, mais qu'il lui étoit bien inférieur pour le coup-d'œil prompt et rapide dans les circonstances difficiles, et pour ce tact des convenances que l'habitude de vivre dans le grand monde lui avoit donné.

Lorsqu'Édouard rencontra Fergus, ce dernier s'occupoit encore à lire, en marchant, les papiers publics; et, peu satisfait des nouvelles qu'ils lui donnoient : —Capitaine Waverley, lui dit-il, vos lettres font-elles mention des étranges événements que les journaux m'ont annoncés? En disant ces mots, il lui remit le journal qui rapportoit, dans les termes les plus amers, la disgrâce de sir Richard. Cet article étoit sans doute extrait

de quelque gazette de Londres; un autre paragraphe commençoit de la manière suivante :

— On dit que ce même Richard n'est pas le seul de la famille de W.v.rl.y qui ait donné l'exemple de cette versatilité d'opinion et de principes. (*Voyez* la gazette de ce jour.) Notre héros prit d'une main tremblante le numéro qu'on lui indiquoit, et lut ce qui suit : — Édouard Waverley, capitaine de dragons, prévenu d'avoir quitté son corps sans permission, est remplacé dans son grade par le lieutenant Julius Butler. —

Notre héros frémit d'indignation et de rage. — Quoi! disoit-il, moi qui ne respirois qu'honneur et que gloire, je deviens la risée du public sans l'avoir mérité!.. sans avoir été prévenu! — En comparant la date de la lettre de son colonel, et de l'article du journal, il vit que la menace de faire un rapport contre lui avoit été mise à exécution sans qu'on eût daigné s'informer si elle lui étoit parvenue, et s'il se mettroit en devoir d'obéir; il en conclut que c'étoit un plan concerté pour le déshonorer. Il fit d'inutiles efforts pour cacher l'émotion qui l'oppressoit, ses yeux se remplirent de larmes, il se laissa tomber dans les bras de Fergus.

Mac Ivor n'avoit pas le défaut d'être insensible au chagrin de ses amis. Indépendamment de certain plan qu'il avoit formé dans sa tête,

Waverley lui inspiroit le plus vif intérêt; il partagea sincèrement sa juste indignation, et vit de suite que la disgrâce de son ami avoit d'autres motifs que ceux du colonel; mais il ne pouvoit concevoir que celui-ci, qui passoit pour un homme d'honneur et plein de loyauté, eût pu participer à cette œuvre d'iniquité. Il n'oublia rien pour calmer notre héros, et tâcha surtout de tourner ses idées vers l'espoir d'une vengeance éclatante. Édouard saisit avidement cette idée. — Me ferez-vous le plaisir, dit-il, de porter un cartel au colonel, cher Fergus? vous me rendrez un service que je n'oublierai de ma vie!

— Soyez bien persuadé, lui répondit Fergus, que je me ferois un devoir sacré de remplir vos intentions, si je pouvois croire que cette démarche pût rétablir votre honneur; mais je ne dois pas vous dissimuler que je doute que votre colonel veuille vous rendre raison des mesures qu'il a prises contre vous; car enfin, quelque rigoureuses qu'elles soient, elles ne dépassent pas les bornes de son autorité. Il est possible, d'après ses nouveaux principes, qu'il croie pécher mortellement en acceptant un duel; il ne craindra pas d'être accusé de manquer de courage, parce qu'à cet égard sa réputation est faite depuis long-temps: d'ailleurs.... j'ai.... à vous dire la vérité.... je n'aimerois pas trop à m'approcher d'une ville de

garnison, dans les circonstances où nous nous trouvons. — Je suis donc obligé de supporter mon injure !... Toute vengeance m'est interdite ! — Vengez-vous avec la tête et non avec la main : faites tomber les effets de votre juste vengeance non sur de malheureux instruments de la tyrannie, mais sur ce gouvernement oppresseur pour qui l'injustice, l'insulte, l'ignominie ne sont qu'un jeu; c'est sur lui-même que votre ressentiment doit tomber. —Attaquer le gouvernement! — Oui, le gouvernement usurpateur... Votre grand-père eût préféré servir l'enfer, plutôt que la maison de Hanovre...—Depuis cette époque, nous comptons deux rois de cette dynastie. — Je n'en disconviens pas; mais, dites-moi, parce que nous avons donné le temps à ces usurpateurs de montrer leur véritable caractère; parce que nous avons supporté patiemment le joug;... que nous avons même consenti à accepter d'eux des emplois (ce qui leur a fourni l'occasion de nous insulter et de nous humilier), devons-nous rester insensibles à des injures dont l'idée seule fit frissonner nos pères ?... La cause de la maison de Stuart est-elle moins juste, moins légitime, parce qu'elle est représentée par un prince entièrement étranger aux prétendus crimes qu'on a osé reprocher à son père ?

— Essuyez vos larmes et rapportez-vous-en à moi sur les moyens de vous venger. Allons trou-

ver ma sœur, qui nous donnera des détails sur tout ce qui s'est passé pendant notre absence; mais avant tout, ajoutez un post-scriptum à votre lettre: dites à votre huguenot de colonel que vous êtes fâché de la peine qu'il s'est donnée; que, s'il eût attendu un jour ou deux, il eût reçu votre démission sans la demander.

Le paquet de lettres fut remis à un commissionnaire affidé, pour les porter au bureau de poste le plus voisin.

CHAPITRE XXVI.

Éclaircissement.

Ce n'étoit point sans dessein prémédité que Fergus avoit conseillé à Waverley de consulter Flore; il avoit vu avec plaisir l'attachement toujours croissant du jeune Anglais pour sa sœur; il n'avoit trouvé d'autre obstacle à leur union que l'emploi que le père d'Édouard occupoit auprès du ministère, et le grade qu'avoit le fils dans l'armée de Georges II. Ces obstacles se trouvoient entièrement levés; ils étoient dégagés l'un et l'autre de leur serment de fidélité. Ce mariage lui paroissoit très-avantageux sous tous les rapports pour sa sœur, qu'il aimoit tendrement; il se réjouissoit aussi, lorsqu'il réfléchissoit à la considération que lui donneroit auprès de l'ex-monarque auquel il avoit consacré ses services, cette alliance avec une de ces anciennes et nobles familles de Cavaliers dont il étoit si important de réveiller les sentiments pour la famille des Stuarts. Fergus croyoit la chose à peu près faite. Waverley aimoit évidemment miss Mac-Ivor; et comme sa personne étoit agréable et que ses goûts pa-

roissoient en harmonie avec ceux de Flore, il ne pouvoit prévoir d'objection de la part de sa sœur. Dans le fait, dominé par ses idées d'autorité patriarcale et celles que son séjour en France lui avoit données sur le droit de disposer de la main des femmes sans leur consentement, cette alliance eût été moins facile, que, quelque chère que Flore lui fût, l'opposition qui seroit venue d'elle auroit été le dernier obstacle auquel il se seroit attendu.

D'après cette façon de penser, le chef conduisit Waverley auprès de miss Mac-Ivor, non sans l'espoir que l'émotion qui agitoit son hôte lui donnoit le courage de sauter par-dessus ce que Fergus appeloit le roman de l'amour. Ils trouvèrent Flore avec les deux suivantes, occupées à préparer ce qui parut à Waverley être des rubans de noces. Dissimulant aussi bien qu'il put le trouble de son esprit, Édouard demanda pour quel joyeux événement mis Mac-Ivor faisoit ces préparatifs. — Pour la noce de Fergus, répondit Flore en souriant. — En vérité? Il a bien gardé le secret; j'espère qu'il m'accordera la faveur d'être son garçon de noce. — C'est la fonction d'un homme et non la vôtre, comme dit Béatrix [1]. — Et quelle est sa belle fiancée? — Ne

[1] *Beaucoup de bruit pour rien.* SHAKSPEARE.

vous ai-je pas dit que la gloire étoit la fiancée de mon frère.—Serois-je indigne de l'accompagner, de lui servir de confident dans la poursuite de la gloire? Ah! miss Flore, ai-je le malheur d'être si mal dans votre esprit? — Non, capitaine Waverley; que ne donnerois-je pas pour vous voir partager nos principes!.. Si je me suis servie d'une expression qui vous a déplu, c'est parce que

Nous ne voyons en vous qu'un ennemi.

— Il ne l'est plus, chère sœur!... il ne l'est plus... Édouard n'est plus esclave de l'usurpateur... il est libre et digne de nous; il va quitter le signe avilissant de l'esclavage.

— Oui, je le suis, dit Édouard arrachant la cocarde noire de son chapeau, je remercie sincèrement le roi de m'avoir dégagé de mon serment d'une manière qui ne me laisse pas le moindre regret. — Dieu soit loué! s'écria l'enthousiaste Flore! puissent-ils être toujours assez aveugles pour maltraiter ainsi ceux qui les servent, afin que j'aie moins à gémir quand le jour de la lutte viendra.

— Ma sœur, hâtez-vous de remplacer cette cocarde noire par une autre d'une couleur plus agréable. C'étoit la mode jadis, chez les dames, d'armer et d'envoyer leurs chevaliers aux nobles entreprises. — Je n'en ferai rien, jusqu'à ce que

le chevalier connoisse bien la justice et les dangers de la cause. Dans ce moment, je le vois trop agité par le ressentiment, pour lui proposer de prendre une résolution d'une si haute importance.

Édouard, d'abord à demi épouvanté par l'idée de prendre un signe de rébellion, ne put déguiser le chagrin que lui causoit la manière dont miss Mac-Ivor avoit accueilli la proposition de son frère : — Je m'aperçois, dit-il, que la belle Flora trouve le chevalier indigne de ses encouragements.

— Gardez-vous de le croire, dit-elle avec beaucoup de douceur, pourquoi refuserois-je au digne ami de mon frère un don que je me plais à faire indistinctement à tous ses vassaux? Je n'ai pas de plus grand plaisir que d'attacher un homme d'honneur à la cause sacrée à laquelle Fergus s'est dévoué depuis son enfance ; mais comment puis-je désirer, monsieur Waverley, de vous faire embrasser un parti si dangereux, dans un moment où votre détermination peut être l'effet de votre ressentiment, plutôt que le choix de votre cœur? vous connoissez si peu le monde!... Si du moins vous aviez auprès de vous quelque ami qui pût vous aider de ses sages conseils!...

Fergus ne pouvoit comprendre de tels scrupules. Il se mordit les lèvres, et dit avec un sou-

rire forcé : — Très-bien, ma sœur, très-bien : j'aime à vous voir remplir le rôle de médiatrice entre l'électeur de Hanovre et les sujets de votre légitime souverain, de votre bienfaiteur : et après ce mot, Fergus sortit.

— Mon frère est injuste, dit Flore après quelques momens d'un pénible silence; il ne peut souffrir qu'on ne partage pas de suite son enthousiasme.

— N'avez-vous pas les mêmes sentiments?

— Dieu m'est témoin que je désire peut-être plus vivement que lui la réussite de ses projets; mais je n'oublie point les principes éternels de la justice et de la vérité, qui sont les fondements de la cause sacrée que nous défendons ; elle ne triomphera qu'autant que ses partisans ne s'en écarteront jamais. Je puis me tromper, mon cher monsieur Waverley; mais il me semble que je m'en écarterois, si je vous entraînois dans une démarche périlleuse, sans vous donner le temps de la réflexion.

— Céleste créature! s'écria Waverley prenant la main de Flore, je sens combien j'ai besoin d'un mentor et d'un guide.

— Vous l'avez en vous-même, répondit Flore en retirant doucement sa main ; écoutez la voix de votre conscience, monsieur Waverley ; elle vous indiquera toujours ce que vous devez faire.

—Non, miss Mac-Ivor, je ne puis me guider moi-même : mille circonstances ont contribué à rendre mon existence tellement frivole, que je cède plutôt aux mouvements tumultueux de mon imagination qu'à la voix de la raison..... Puis-je espérer.... oserai-je vous supplier d'être pour moi le mentor sensible et généreux qui daignera me faire apercevoir mes fautes, et me fournira les moyens de les réparer?...

—Arrêtez mon cher Monsieur, je vois que le plaisir d'avoir échappé aux sollicitations d'un recruteur jacobite ne met plus de bornes à votre reconnoissance.

—Je vous en conjure, cessez de plaisanter; mon secret m'est échappé. Vous connoissez mes sentiments... permettez-moi d'en faire part à votre frère.

— Gardez-vous-en, monsieur Waverley! — Que dites-vous! y auroit-il une barrière fatale?... Votre cœur ne seroit-il plus libre?

—Il l'est : je crois devoir vous avouer franchement que je ne me suis jamais occupée d'un pareil projet.

—Je conviens qu'il y a si peu de temps que j'ai l'honneur de vous connoître... Permettez-moi d'espérer qu'avec le temps...

— Je n'aurai point recours à cette excuse;

votre caractère est si franc, si ouvert, qu'on n'a pas de peine à distinguer ses brillantes qualités et ses foiblesses.

— Et ses foiblesses vous le font mépriser!

— Vous ne me rendez pas justice, monsieur Waverley... rappelez-vous, je vous prie, qu'il n'y a pas une demi-heure qu'il y avoit entre nous une barrière insurmontable, et que je n'ai pu regarder un officier au service de l'électeur de Hanovre que comme une connoissance due au hasard... Donnez-moi le temps de recueillir mes idées,.. de consulter mon cœur; je ne vous demande qu'une heure pour répondre à vos questions... J'ose espérer que vous serez content de ma franchise, si vous ne l'êtes pas de ma décision.

A ces mots, Flore laissa Waverley réfléchir à son aise sur la manière dont elle avoit reçu sa déclaration. Pendant qu'il cherchoit à saisir le véritable sens de tout ce que lui avoit dit Flore, et que son cœur flottoit entre la crainte et l'espérance, Fergus entra: — Quoi, Waverley, dit-il, vous êtes *à la mort!* suivez-moi dans la cour, je vais vous faire jouir d'un coup-d'œil qui vaut toutes les tirades de vos romans... Cent fusils, autant de sabres... deux ou trois cents braves se les disputant... Mais que je vous examine de plus près... Grand Dieu! Eh! un vrai montagnard diroit

que vous avez été frappé par un mauvais œil [1]. Seroit-ce cette petite fille qui vous a mis dans cet état ? N'y pensez plus, cher Édouard, les femmes les plus sages ne sont que des enfants dans les affaires de la vie. — Si j'avois un reproche à faire à votre aimable sœur, cher Fergus, ce seroit d'être trop raisonnable... — Ce n'est que cela... ! je vous parie un louis d'or de la faire complétement changer d'humeur dans vingt-quatre heures. Flore ne démentira pas son sexe, et, si vous le voulez, demain vous l'entendrez déraisonner et prouver qu'elle est femme... Oh, mon cher Édouard ! je veux vous apprendre à agir *en mousquetaire* avec le sexe... En disant ces mots, il entraînoit Waverley par le bras, pour lui montrer ses préparatifs de guerre.

[1] Superstition qu'on retrouve en Grèce.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Fergus Mac-Ivor avoit trop de tact et de délicatesse pour renouer la conversation sur le même sujet; il paroissoit n'avoir l'esprit occupé que de canons, de fusils, de sabres, d'étoffes de tartan, etc...

— Avez-vous le projet de vous mettre bientôt en campagne? lui dit Édouard; ces préparatifs sembleroient l'annoncer. — Lorsque vous m'aurez promis de m'accompagner, je vous dirai tout; jusque-là mes confidences ne pourroient que vous nuire. — Penseriez-vous sérieusement à vouloir renverser un gouvernement établi, avec une poignée d'hommes?

— *Laissez faire à don Antoine.* J'aurai soin de moi... Nous imiterons Conan; si l'on nous donne un coup, nous tâcherons d'en rendre deux. Je serois cependant fâché que vous me prissiez pour un fou qui ne sait ni attendre ni saisir l'occasion favorable... Un bon chasseur ne détache ses chiens que lorsque le gibier est parti... encore une fois, me promettez-vous d'être des nôtres, et je vous dirai tout?

—Puis-je le faire : ma démission est encore en route... En acceptant de l'emploi, n'ai-je pas reconnu la légitimité du gouvernement? n'ai-je pas promis de lui être fidèle? — Votre promesse vous fut extorquée, et n'a été payée que par un affront sanglant... Si vous ne pouvez vous décider sur-le-champ à tirer vengeance de cet acte de tyrannie, partez pour l'Angleterre : à peine aurez-vous passé le *Tweed*, que vous apprendrez des nouvelles qui pourront terminer votre irrésolution. Si votre oncle ressemble au portrait que m'en ont fait quelques-uns de nos honnêtes gens de l'année 1715, il vous donnera un plus beau régiment de cavalerie que celui que vous venez de quitter, et qui servira une meilleure cause. — Mais votre sœur, cher Fergus! — O démon tyrannique! comme tu tourmentes cet homme!... Ne savez-vous parler d'autre chose que des femmes?

—Parlons sérieusement, cher Fergus : je ne puis me dissimuler que le bonheur de ma vie dépend de la réponse que va faire miss Mac-Ivor à ma demande de ce matin.

—Sommes-nous dans le pays des fictions, ou parlez-vous sérieusement?

— Sérieusement, sans doute : me supposeriez-vous capable de plaisanter sur une pareille matière!

—Dans ce cas, je suis enchanté de ce que vous

venez de me dire. J'ai une si haute idée de Flore, que vous êtes le seul Anglais à qui je voulusse faire un aveu semblable. Mais, au lieu de me serrer aussi fortement la main, ne vaudroit-il pas mieux examiner si votre famille se trouvera très-honorée de compter parmi ses membres la sœur d'un noble *gueux* des montagnes?

— Les opinions politiques de mon oncle, son indulgence, son amitié pour moi m'autorisent à vous dire qu'il n'aura égard qu'aux qualités personnelles et à la naissance; où peut-on les trouver réunies à un aussi haut degré que dans votre aimable sœur?

— Nulle part... *cela va sans dire;* mais vous avez besoin de l'autorité de votre père.

— Je le sais: mais la disgrâce qu'il vient d'éprouver ne me permet pas de craindre la moindre objection; d'ailleurs je suis persuadé que mon oncle se chargeroit d'y répondre.

— La religion peut-être, quoique nous ne soyons pas des catholiques très-exaltés...

— Ma grand'-mère étoit aussi de l'église de Rome, et jamais on ne lui en a fait le moindre reproche. Soyez sans inquiétude, cher Fergus, sur le consentement de mes parents; aidez-moi plutôt à déterminer votre aimable sœur.

— Mon aimable sœur n'a pas plus besoin que son aimable frère d'un secours étranger pour

prendre sa détermination ; cependant je vous offre avec plaisir mes services, et mes avis... Il est bon que vous sachiez que toutes ses affections se trouvent concentrées dans son amour pour la famille de son roi. Depuis qu'elle a su lire, elle a toujours montré le plus grand respect et le plus vif attachement pour la mémoire du brave capitaine *Wogan*, qui renonça au grade qu'il avoit sous l'usurpateur Cromwel, pour se ranger sous les drapeaux de Charles. Il amena un corps de cavalerie, se joignit à Middleton, et mourut glorieusement les armes à la main. Demandez-lui de vous montrer les vers qu'elle a faits sur cette histoire ; je vous assure qu'ils ont déjà reçu beaucoup d'applaudissements... Mais j'aperçois Flore du côté de la cascade ; hâtez-vous de la joindre ; allez, mon camarade, ne donnez pas à l'ennemi le temps de se reconnoître, forcez-le dans ses retranchements ; *alerte, à la muraille!* Allez sous les auspices de Cupidon ; je vais, de mon côté, examiner mes caisses de cartouches et de ceinturons.

Waverley s'éloigna, le cœur palpitant de crainte, et oppressé par mille sentiments divers.... Quel changement s'étoit opéré dans sa situation dans le court espace d'une heure ou deux!... Dans quel labyrinthe inextricable se trouvoit-il égaré!... —Ce matin, se disoit-il, j'occupois un rang ho-

norable et distingué dans la carrière des armes; mon père avoit tout lieu d'espérer de s'avancer rapidement dans celle des honneurs... L'illusion est détruite, le rêve est fini!... Je suis déshonoré... Mon père est disgrâcié, et je suis déjà le confident, sinon le complice, d'un chef d'insurgés!... Aiderai-je à renverser le gouvernement que j'ai servi? M'exposerai-je à tous les dangers de cette entreprise imprudente?... En supposant que la réponse de Flore me soit favorable, puis-je espérer de réaliser mes projets de bonheur au milieu du trouble, de l'agitation, du tumulte qui vont bientôt régner partout? Oserai-je lui proposer de quitter son frère qu'elle aime si tendrement; de me suivre en Angleterre, pour y attendre sans danger la réussite de l'entreprise de Fergus ou sa ruine totale? Prendrai-je une part active à cette tentative désespérée?... Serai-je l'instrument passif de ce jeune ambitieux, obligé de ne voir que par ses yeux, de n'agir que d'après ses ordres?

Cette perspective n'étoit pas trop flatteuse pour l'amour-propre de Waverley; mais il étoit bien plus tourmenté par la crainte que miss Mac-Ivor ne rejetât ses vœux. Plongé dans ces pénibles réflexions, il arriva, sans s'en apercevoir, auprès de la cascade où, comme Fergus l'avoit prévu, Flore l'attendoit. Elle étoit seule, et dès qu'elle

l'eût aperçu, elle se leva pour aller au-devant de lui. Édouard voulut entrer en conversation avec un de ces compliments autorisés par l'usage; mais il n'en eut pas la force. Il crut remarquer du trouble et de l'embarras sur le visage de Flore; mais elle se remit aussitôt, et, ce qui fut un mauvais augure pour Édouard, elle fut la première à parler du sujet qu'ils avoient déjà traité.

—Monsieur Waverley, dit-elle, je crois qu'il est de la plus haute importance pour vous et pour moi que je ne vous laisse pas le moindre doute sur la nature de mes sentiments.

—Ah! je vous conjure, ne vous hâtez pas de prononcer votre jugement s'il ne m'est pas favorable, comme tout paroît me l'annoncer... donnez-moi le temps de vous prouver par ma conduite... permettez à votre frère de se joindre à moi...

—Monsieur Waverley, je sens que je serois coupable à mes propres yeux si je différois un seul instant de vous avouer que je ne pourrai jamais avoir pour vous d'autre sentiment que celui de l'amitié. Je vois que cet aveu vous fait de la peine: j'en suis sincèrement fâchée; mais il vaut mieux le faire plus tôt que plus tard. Monsieur Waverley, peut-on mettre en comparaison la vive douleur que vous éprouvez momentanément avec l'insupportable tourment d'une union mal assortie?

— Ah! grand Dieu! pourquoi parler d'union mal assortie? Ne sommes-nous pas égaux en naissance, en fortune? N'avons-nous pas les mêmes goûts? Quelle peut donc être la véritable cause de votre refus, quand vous avez une opinion si favorable de celui que vous rejetez...

— Monsieur Waverley, j'ai si bonne opinion de vous que, quoique j'eusse le projet de garder le silence, je n'hésite pas à vous ouvrir mon cœur; je vous crois digne de cette marque d'estime et de confiance.

Elle s'assit sur le fragment d'un rocher, et Waverley prit place auprès d'elle, attendant avec l'inquiétude la plus pénible l'explication qu'on venoit de lui promettre.

— Je ne sais, dit-elle, si je pourrai parvenir à vous faire connoître la véritable nature de mes sentiments, tant ils ressemblent peu à ceux des jeunes personnes de mon âge. Je n'oserai parler des vôtres, de peur de vous offenser en cherchant à vous donner quelque motif de consolation. Quant à moi, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ce jour, mon cœur n'a eu qu'un seul désir, celui de voir la famille de nos augustes bienfaiteurs rétablie sur le trône. Il m'est impossible de vous exprimer toute l'énergie de ce sentiment unique de mon âme; j'avoue qu'il absorbe tous les autres, et ne m'a jamais permis

de m'occuper de projets de mariage. Pourvu que je voie cette heureuse restauration, une cabane en Écosse, un palais en Angleterre, ou un couvent en France, me sont indifférents. — Chère Flore, dites-moi, de grâce, pourquoi votre excès de zèle pour les Stuarts vous paroît-il incompatible avec mon bonheur? — Parce que vous aurez droit d'attendre de l'objet de votre choix un cœur qui mette tout son bonheur à faire le vôtre, même d'après les idées romanesques que vous avez adoptées. Un homme qui n'auroit pas votre sensibilité, votre enthousiasme, votre manière délicate de voir et de sentir, pourroit peut-être trouver sinon le bonheur, du moins la satisfaction auprès de Flore Mac-Ivor, parce qu'elle ne s'écarteroit jamais des promesses qu'elle auroit faites.

— Dites-moi, je vous en supplie, pourquoi vous croyez que vous feriez plutôt le bonheur d'un homme qui sauroit moins vous aimer, moins vous estimer que je ne le ferois moi-même?

—Parce que nos sentiments seroient plus en harmonie; sa froide sensibilité ne me demanderoit pas une vivacité de tendresse que je ne serois pas à même de lui donner. Quant à vous, monsieur Waverley, vous auriez toujours devant les yeux le tableau de ce bonheur idéal tracé par votre imagination. La froideur, l'indifférence

remplaceroient bientôt vos transports brûlants, si vous pouviez croire qu'il n'y eût pas réciprocité ; mon amour pour la famille de mon roi vous paroîtroit un larcin ; loin de partager mon enthousiasme, vous en murmureriez.

— C'est-à-dire, miss Mac-Ivor, qu'il vous est impossible de m'aimer !

— Je puis vous estimer comme jamais homme ne l'a été ; mais je ne puis vous aimer comme vous méritez de l'être. À Dieu ne plaise que je vous expose à ce dangereux essai ! La femme que vous honorerez de votre choix doit partager vos goûts, vos sentiments, vos opinions ; n'exister que pour vous, que par vous, ne connoître d'autres plaisirs que les vôtres ; partager vos chagrins, charmer votre mélancolie.

— Ah ! pourquoi ne réalisez-vous pas ce tableau délicieux !

— Je vois que vous ne me comprenez pas. Ne vous ai-je pas dit que toutes les affections de mon âme se trouvent concentrées dans le succès d'une entreprise à laquelle je ne puis contribuer que par mes prières ?

— En cédant aux miennes, peut-être servirez-vous la cause à laquelle vous êtes dévouée. Ma famille, riche, puissante, est attachée par principes aux Stuarts ; et si une occasion favorable !...

— Attachée par principes aux Stuarts !... et si une

occasion favorable !... Ah! mettez-vous devant les yeux ce que j'aurois à souffrir, si je devenois membre de votre famille, entendant discuter froidement sur une cause que je regarde comme sacrée. On trouveroit à peine l'auguste famille digne de commisération, tandis que je donnerois ma vie pour obtenir son prompt rétablissement.

— Vos craintes sont injustes pour ce qui me concerne, répondit vivement Waverley, je crois ne manquer ni de courage, ni de loyauté.

— Je le sais, je le sais; mais consultez la froide raison, plutôt que de vous laisser entraîner par un penchant irréfléchi dû au seul hasard qui vous a fait rencontrer dans un lieu romantique une jeune fille qui n'est pas tout-à-fait dépourvue d'agréments. Ne vous décidez à prendre part à ce drame terrible que d'après votre entière conviction, et non par suite de sentiments impétueux que le temps ne peut manquer d'affoiblir.

Waverley n'eut pas la force de répondre. Les sentiments que Flore venoit de lui peindre avoient encore augmenté son attachement et son admiration pour elle. Il étoit forcé de convenir que, malgré son enthousiasme et l'exaltation de ses principes de loyauté, son cœur étoit sensible et généreux; mais trop franc et trop noble pour avoir recours à la moindre ruse, même pour servir la cause sacrée à laquelle elle s'étoit consacrée.

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. — Monsieur Waverley, dit Flore, encore un mot sur le sujet qui vient de nous occuper; que ce soit notre dernière conversation sur pareille matière. Excusez ma hardiesse, je vous prie, si je me permets de vous donner des conseils. Mon frère désire ardemment vous voir partir avec lui, n'en faites rien. Le secours de votre personne seule ne contribueroit en rien à la réussite de son entreprise; mais vous partageriez sa perte, s'il avoit le malheur de succomber;... vous feriez un tort irréparable à votre réputation... Permettez-moi de vous prier de retourner dans votre pays natal. Lorsque vous aurez prouvé publiquement que vous êtes dégagé de tous les liens qui vous attachoient à l'usurpateur, j'ose espérer que vous profiterez de la première occasion favorable pour servir utilement votre légitime souverain; et qu'à l'exemple de vos braves ancêtres, et en digne représentant de la famille de Waverley, vous vous mettrez à la tête de tous vos fermiers, tenanciers et vassaux.

— Si j'avois le bonheur de me distinguer dans cette entreprise, pourrois-je espérer...

— Excusez-moi, je vous prie, si je vous interromps : il n'y a que le moment présent qui soit à nous. Je ne puis que vous exposer franchement les véritables sentiments de mon cœur; dois-je

altérer leur pureté, en me liant par des promesses dont l'accomplissement ne dépendra pas de moi?.. Soyez bien persuadé, monsieur Waverley, qu'après la gloire de mon frère, il n'y a rien au monde que je désire aussi sincèrement que votre bonheur; je ne cesserai de le demander au Ciel.

En finissant ces mots, Flore s'éloigna. Ils étoient parvenus à un double sentier; Édouard entra au château, accablé sous le poids de ses réflexions. Il évita la rencontre de Fergus, parce qn'il ne se sentoit pas la force de supporter ses plaisanteries, ni de résister à ses sollicitations. Le tumulte et la confusion du festin (car Fergus tenoit table ouverte pour tout son clan) l'aidèrent à s'étourdir. Lorsqne le repas fut fini, il s'occupa des moyens de parler encore une fois à miss Mac-Ivor; il l'attendit inutilement pendant plusieurs heures, il ne la vit point paroître. Fergus n'avoit pu cacher son mécontentement, en apprenant de Cathleen que Flore désiroit rester seule. Il monta chez elle; mais sans doute toutes ses remontrances furent inutiles, puisqu'il rentra dans la salle avec toutes les marques d'un profond chagrin : le reste de la soirée se passa entre Fergus et Waverley sans la moindre allusion de part ni d'autre à l'absence de Flore. Lorsque Édouard fut seul dans sa chambre, il se mit à récapituler les événements de la journée.

— Je ne puis me dissimuler, se disoit-il, que Flore persistera pour le moment dans son refus, mais ne puis-je espérer qu'avec le temps,... son cœur, rempli de l'amour de son roi, ne pourra s'ouvrir à d'autres sentiments? mais si l'entreprise réussit, pourrai-je, à force de soins... Elle m'a témoigné le plus vif intérêt, la plus tendre amitié; ce sentiment ne pourroit-il pas devenir chez elle plus vif?...

Il chercha à se rappeler tous les mots dont Flore s'étoit servie, le ton de sa voix, ses gestes, son regard; mais il se trouvoit toujours dans le même état d'incertitude. Malgré les peines et la fatigue qu'il avoit éprouvées dans la journée, il ne s'endormit que fort tard.

CHAPITRE XXVIII.

Une lettre de Tully-Veolan.

Sur le matin, quand les réflexions confuses de Waverley eurent fait place au sommeil, il lui sembla entendre une musique dans ses rêves, mais non la voix de *Selma*. Il se crut de retour à Tully-Veolan, et la voix matinale de Gellatley lui parut frapper ses oreilles comme il l'avoit entendue plusieurs fois. Le son de la voix augmenta par degrés, et finit par l'éveiller tout de bon. Il vit qu'il étoit dans la tour de Ian-Vohr; mais il reconnut que c'étoit réellement la voix de Davie Gellatley; en s'approchant de la fenêtre il entendit distinctement le pauvre fou chanter à tue-tête :

Mon cœur est dans nos monts, il est loin de ces lieux ;
Mon cœur est dans nos monts chassant le daim timide ;
Chassant le daim timide, il vous fait ses adieux.
Mon cœur est dans nos monts, c'est lui seul qui me guide.

Curieux de connoître le motif d'un voyage si extraordinaire et si long pour Gellatley, Édouard se hâta de s'habiller. Pendant ce temps-là, Davie avoit fait connoissance avec ces fainéants qui ne quittoient presque jamais la porte d'entrée du

château ; il s'étoit mis à danser avec eux, à faire mille sauts, mille cabrioles dans une espèce de ronde écossaise ; non content de danser, il dirigeoit encore la cadence en sifflant. Il continua ce double exercice jusqu'à ce qu'il fût remplacé dans sa fonction de musicien par un joueur de fifre, qui fût obligé de se lever en entendant les cris de *seid suas* (*souffle dans ton instrument*). Jeunes et vieux se mirent à danser. L'apparition de Waverley n'interrompit point la joyeuse occupation de Gellatley ; seulement il lui fit comprendre par ses signes, par ses grimaces et par ses contorsions, qu'il le reconnoissoit très-bien. Sans cesser de faire claquer ses doigts et de porter ses mains au-dessus de sa tête en dansant et poussant des cris de joie, il trouva le moyen de s'approcher d'Édouard, et lui remit une lettre.

Édouard reconnut l'écriture de miss Rose sur l'adresse, et se retira pour en faire lecture.

Il vit qu'on avoit d'abord mis *cher monsieur*, mais qu'on avoit soigneusement effacé le premier mot. Peut-être le lecteur ne sera-t-il pas fâché de connoître le style de miss Bradwardine ; nous allons transcrire sa lettre, sans nous permettre d'y faire le moindre changement.

« MONSIEUR,

« Je crains de me rendre coupable d'indiscré-

« tion en me permettant de vous interrompre;
« mais je ne connois personne autre à qui je
« puisse rendre compte avec confiance de tout
« ce qui vient de se passer : il me semble qu'il
« est bon que vous en soyez informé. Si je com-
« mets une faute en vous écrivant, veuillez me
« la pardonner, monsieur Waverley; car, hélas!
« je n'ai pu prendre avis de personne; je n'ai
« suivi que mon cœur... mon tendre père n'est
« plus ici... Dieu sait quand il reviendra pour me
« protéger et me défendre!... Vous avez sans
« doute entendu dire que par suite de quelques
« mouvements qui avoient eu lieu dernièrement
« dans les montagnes, on a lancé des mandats
« d'arrêt contre plusieurs gentilshommes; et mal-
« heureusement mon père est du nombre. Malgré
« mes larmes et mes prières, mon père a refusé
« de se rendre. Il s'est joint à M. Falconer et à
« quelques autres de leurs amis, pour fuir vers le
« nord, avec quarante cavaliers. Je suis moins
« inquiète pour la sûreté de mon père, dans le
« moment présent, que pour les suites qui peuvent
« en résulter, car les troubles ne sont pas près de
« finir. Tous ces détails ne vous regardent pas,
« monsieur Waverley, mais j'ai cru que vous ap-
« prendriez avec plaisir que votre ami n'avoit
« rien à craindre pour sa vie, en supposant que
« vous eussiez appris le danger qu'il couroit.

« Le lendemain du départ de mon père, une « troupe d'infanterie vint à Tully-Veolan : M. le « bailli Macwheeble fut très-maltraité, mais l'of« ficier eut beaucoup d'égards pour moi ; il me « témoigna qu'il étoit fâché d'être obligé de faire « des recherches pour les armes et pour les pa« piers. Mon père avoit eu la précaution de faire « emporter toutes les armes, excepté celles qui sont « suspendues dans la salle, et de cacher tous ses « papiers. Hélas! monsieur Waverley, aurai-je la « force de vous apprendre qu'on fit des questions « à votre sujet; qu'on demanda l'époque où vous « aviez quitté Tully-Veolan, et l'endroit que vous « habitiez. L'officier est parti avec son détache« ment, mais il a laissé une garnison de quatre « hommes, commandés par un caporal. Ils se sont « très-bien comportés jusqu'à ce jour; nous som« mes forcés de prendre patience, et de leur faire « bonne mine. Ces soldats ont donné à entendre « que vous seriez en grand danger si vous tombiez « entre leurs mains. Je n'ose vous rapporter « toutes les étranges nouvelles qu'ils ont débitées; « je suis persuadée qu'il n'y a pas un mot de vrai « dans tout ce qu'ils ont dit. Quoi qu'il en soit, « vous savez mieux que moi ce que vous devez « faire. J'oubliois de vous dire que le détache« ment a emmené votre domestique et vos deux « chevaux, et qu'il a emporté tout ce que vous

« aviez laissé à Tully-Veolan. J'ose espérer que
« le Ciel vous protégera, qu'il vous conduira sain
« et sauf dans votre pays, où, d'après ce que vous
« m'avez dit, l'on n'a rien à redouter de la vio-
« lence arbitraire du soldat, et où les lois pro-
« tégent toujours l'innocence. J'ose encore espérer
« que vous excuserez la liberté que j'ai prise de
« vous écrire. Je ne sais si je me trompe; mais il
« me semble que j'ai dû le faire, puisque votre
« honneur et votre sûreté personnelle étoient
« compromis. Je suis persuadée du moins que mon
« père me pardonnera cette démarche. M. Rubrik
« s'est réfugié auprès de son cousin à Duchran,
« pour n'être pas exposé aux mauvais traitements
« des soldats et des whigs. M. Macwheeble ne
« cesse de dire qu'il n'aime pas à se mêler des
« affaires des autres; cependant il devroit bien
« se persuader qu'on ne peut que faire plaisir à
« mon père en rendant service à l'un de ses amis;
« surtout dans les circonstances difficiles où nous
« nous trouvons.

« Adieu, capitaine Waverley, il est probable
« que je ne vous reverrai plus : ce seroit agir
« contre vos intérêts que de vous inviter à venir
« à Tully-Veolan, quand même il n'y auroit pas
« les soldats; mais je conserverai toujours le plus
« tendre souvenir de tous les soins complaisants
« que vous avez eus pour votre pauvre éco-

» lière, et de votre sincère amitié pour mon père.
» Recevez les remercîments de votre servante
» dévouée,

« Rose Comyne Bradwardine. »

P. S. « Aurez-vous la complaisance de me ré-
« pondre un mot par le retour de Gellatley? Ne
« fût-ce que pour m'apprendre que vous avez
« reçu ma lettre, et que vous aviserez aux
« moyens de conserver votre liberté. Veuillez
« m'excuser si je vous supplie de ne prendre
« aucune part à tous les préparatifs et à tous les
« mouvements qui ont lieu autour de vous, mais
« de partir le plus tôt possible pour votre heu-
« reuse patrie. Mes compliments à ma chère Flore
« et à Glennaquoich; vous ai-je trompé en vous
« disant que mon amie étoit une personne accom-
« plie? »

La lettre de miss Rose Bradwardine affecta notre héros aussi vivement qu'elle le surprit. Que le baron eût inspiré des soupçons et des craintes au gouvernement, par suite de l'agitation qui se manifestoit parmi les nombreux partisans de la maison de Stuart, rien n'étoit plus naturel: mais il ne pouvoit concevoir comment on avoit pu l'envelopper lui-même dans cette mesure de sûreté, puisque sa conscience lui rendoit le témoignage que jusqu'à ce jour il ne s'é-

toit permis d'élever aucun doute sur la légitimité du roi régnant. A Tully-Veolan comme à Glennaquoich, ses hôtes avoient religieusement respecté le serment qui le lioit au gouvernement établi, et, quoiqu'ils fussent chauds partisans de la famille exilée, — jusqu'au moment où ses engagements envers l'armée avoient été rompus par sa destitution, il n'avoit pas eu le moindre motif de soupçonner qu'il nourrissent dans leur cœur des projets hostiles.

Édouard ne put se dissimuler qu'à moins d'embrasser le parti de Fergus Mac-Ivor il se compromettroit de la manière la plus forte en restant dans son voisinage; qu'il devoit partir sans délai pour demander l'examen de sa conduite. En prenant cette résolution, il se conformoit aux avis de Flore: d'ailleurs il étoit révolté de l'idée de devenir un des brandons de la guerre civile. — Quels que soient les droits primitifs des Stuarts, se disoit-il, il n'en est pas moins vrai que JACQUES les a perdus. Quatre monarques ont régné depuis son abdication... M'appartient-il de chercher à troubler le gouvernement établi, et de plonger de nouveau l'état dans toutes les calamités de la guerre civile? Quelque démontrée que me fût la justice de leur cause, pourrois-je contrarier la volonté de mon père et de mon oncle? Ne dois-je pas attendre leurs ordres, et leur prouver que

c'est à tort qu'on m'a soupçonné d'avoir violé mon serment?

Les tendres inquiétudes que lui témoignoit ingénument miss Rose, l'idée qu'elle se trouvoit sans protecteur, sans défense, exposée à tous les dangers, firent la plus forte impression sur son esprit et sur son cœur. Il lui écrivit de suite, dans les termes les plus affectueux, pour lui témoigner le vif intérêt qu'il prenoit à ses malheurs, et pour lui donner l'assurance qu'il n'avoit rien à craindre pour sa sûreté. Ces sentiments firent bientôt place à l'idée d'aller dire adieu à miss Flore... et peut-être pour jamais! Il seroit impossible d'exprimer combien cette réflexion fut douloureuse pour lui. La noblesse de son caractère, son noble dévouement à la cause des Stuarts, son désintéressement religieux et politique, l'inébranlable loyauté de cette charmante miss, tout justifioit aux yeux d'Édouard le choix de son amour; mais il n'avoit pas de temps à perdre; l'active calomnie planoit sur lui, et le moindre délai devenoit fatal à son honneur.

Après avoir pris cette détermination, il alla trouver Fergus; il lui communiqua la lettre de miss Rose, et lui fit part de son intention de partir de suite pour Édimbourg, pour s'y mettre sous la protection de plusieurs amis de son père, qu'il avoit négligé de voir quoiqu'il eût des lettres

pour eux, bien persuadé qu'ils ne manqueroient pas de mettre son innocence au grand jour. — Vous allez vous jeter à la gueule du lion, lui répondit Fergus; vous ne connoissez pas la sévérité d'un gouvernement tourmenté par la crainte et les inquiétudes que lui donne chaque jour le sentiment de son illégitimité. Vous aurez bientôt besoin que j'aille vous tirer de quelque prison d'état, de quelque donjon, de quelque cachot...

— Mon innocence, mon rang, l'amitié intime qui lie mon père avec les principaux membres du gouvernement me sont un sûr garant que je trouverai protection et justice.

— Vous trouverez tout le contraire : ces gentilshommes seront bien assez occupés de ce qui les concerne. Je vous le demande pour la dernière fois : voulez-vous être des nôtres, et tirer l'épée pour la cause la plus juste, la plus sainte qui ait jamais existé?

— Cher Fergus, j'ai plus d'une raison pour vous prier d'agréer mes excuses.

— N'en parlons plus. Je suis bien assuré que je vous trouverai sous peu occupé à exercer *vos talents poétiques* pour *l'élégie*, ou votre érudition pour déchiffrer *les inscriptions hiéroglyphiques* gravées sur les pierres de taille de quelque voûte antique, remarquable par sa rare architecture... Peut-être trouverez-vous *un petit pendement bien*

joli : et je ne voudrois pas vous servir de garant contre cette cérémonie assez désagréable, si vous rencontrez un détachement de whigs! — Pourquoi me traiteroit-on ainsi? — Pour mille bonnes raisons : vous êtes Anglais; vous êtes gentilhomme; vous avez abjuré votre religion, et d'ailleurs il y a long-temps qu'ils n'ont eu l'occasion d'exercer leur adresse pour ces sortes d'opérations. — Le sort en est jeté. — Votre détermination est bien prise? — Oui, cher ami. — Puissiez-vous réussir au gré de vos souhaits! mais vous ne pouvez voyager à pied... Je n'aurai pas besoin de mon cheval lorsque je marcherai à la tête des enfants d'Ivor, vous pouvez prendre *Dermid*. — Si vous voulez me le vendre, vous me rendrez un grand service. — Si votre orgueil anglais s'oppose à ce que vous le preniez à titre de don ou de louage, je ne refuserai point votre argent à la veille d'entrer en campagne... il est du prix de 20 guinées. (Le lecteur se rappellera que ceci se passoit il y a soixante ans.) Et quand croyez-vous partir? — Le plus tôt sera le mieux. — Vous avez raison : puisque vous devez, ou plutôt puisque vous voulez partir, je prendrai le bidet de Flore, et je vous accompagnerai jusqu'à Ballybrough... Callum Beg! fais préparer nos chevaux, et un autre pour accompagner toi-même M. Waverley, et porter ses bagages, jusqu'à ce qu'il puisse trouver un cheval et un guide pour

le conduire à Édimbourg. Habille-toi en habitant de la plaine, et fais attention à modérer ta langue, si tu ne veux que je te l'arrache de mes propres mains. M. Waverley montera *Dermid*.

—Vous, allez faire vos adieux à ma sœur, dit Fergus à Édouard.

—Si miss Mac-Ivor veut me le permettre, elle me fera beaucoup d'honneur et de plaisir.

— Cathleen ! allez dire à ma sœur que M. Waverley désireroit lui présenter ses respects avant de partir... La pauvre miss Rose se trouve vraiment dans une situation cruelle... Je voudrois bien qu'elle fût ici !... Pourquoi n'y viendroit-elle pas ? Il n'y a que quatre *rouges* à Tully-Veolan; leurs mousquets nous seroient bien utiles...

Édouard ne fit aucune réponse à ces réflexions sans suite ; il les entendit, il est vrai, mais il étoit trop occupé de l'arrivée de miss Flore pour y faire quelque attention. La porte s'ouvrit, et Cathleen vint annoncer que sa maîtresse prioit le capitaine Waverley de recevoir ses excuses ; qu'elle lui souhaitoit un heureux voyage et une bonne santé.

—

CHAPITRE XXIX.

Accueil que reçoit Waverley dans les basses terres.

Les deux amis arrivèrent vers midi à l'entrée du défilé de Ballybrough. — Je n'irai pas plus loin, dit Fergus, qui, pendant le voyage, avoit inutilement essayé de tirer Waverley de son abattement : si ma folle de sœur, ajouta-t-il, a la moindre part à votre tristesse, je dois vous dire qu'elle a de vous la plus haute opinion ; mais qu'elle est tellement absorbée par les inquiétudes que lui donnent les grands événements qui se préparent, qu'il lui est impossible de s'occuper d'aucun autre objet. Confiez-moi vos intérêts, je ne vous trahirai point ; pourvu que vous me promettiez de ne plus reprendre cette vile cocarde.

— Vous ne devez pas le craindre, si vous réfléchissez sur la manière dont on me l'a ôtée.... Adieu, cher Fergus ; tâchez que votre sœur ne m'oublie pas.

—Adieu, Waverley ; vous entendrez bientôt parler d'elle sous un titre plus élevé... Rentrez dans vos foyers... écrivez-nous... faites-vous un grand

nombre de partisans le plus tôt que vous pourrez... Vous ne tarderez pas à voir de NOUVEAUX HÔTES sur les côtes de Suffolk, à moins que les lettres que j'ai reçues de France ne m'aient trompé.

Édouard continua sa route pensif et rêveur, le cœur tourmenté par mille sentiments confus. Je ne sais trop si nos belles connoissent bien tout le pouvoir de l'absence; et je ne crois pas qu'il soit très-prudent de le leur apprendre, de peur qu'à l'imitation des Mandanes et des Clélies, elles ne se livrent au caprice d'envoyer leurs amants en exil.

L'éloignement produit sur les idées le même effet que dans la perspective, il adoucit les objets, en arrondit les formes et les rend doublement gracieuses. Les inégalités du caractère sont effacées; les traits qui nous les rappellent sont ceux qui faisoient leur beauté ou leur force. Il est pour *l'horizon* mental comme pour l'horizon naturel, des ombres favorables qui cachent ce qui blesseroit l'œil de près. Il est des effets de lumière qui ajoutent à l'éclat de tout ce qui brille au grand jour.

Édouard oublia les préjugés de miss Flore; il excusa son indifférence, sa froideur, en réfléchissant au noble et sublime sentiment qui paroissoit embraser son âme. — Si la reconnoissance,

se disoit-il, règne avec tant de force au fond de ce cœur généreux, que ne feroit-elle pas pour celui qui parviendroit à se faire aimer d'elle?... Puis-je espérer d'être un jour ce mortel fortuné?

L'imagination exaltée de notre jeune voyageur aplanissoit toutes les difficulés, levoit tous les obstacles, et lui montroit comme très-prochaine son union avec cette fille incomparable; elle n'étoit plus une simple mortelle à ses yeux, mais une créature céleste, un ange de douceur et de beauté; le modèle de toutes les perfections du corps et de l'esprit. Il continua de bâtir ses châteaux en Espagne, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sommet d'une montagne rapide, au bas de laquelle il aperçut le bourg de —

Il y a peu de pays où la véritable politesse soit portée à un plus haut point que parmi les montagnards d'Écosse : Callum Beg auroit cru y manquer en se permettant d'interrompre les rêveries de notre héros; mais, voyant qu'Édouard levoit la tête à l'aspect du bourg, il s'approcha pour lui dire : — J'ose espérer que, lorsque nous serons à l'auberge, votre seigneurie ne parlera pas de Vich Ian Vohr; le pays n'est composé que des plus mauvais whigs : puisse le diable les exterminer tous! Waverley rassura le prudent serviteur, lui promettant d'être circonspect et réservé; et comme dans ce moment il entendit, je

ne dirai pas le tintement des cloches, mais un bruit sourd qui paroissoit provenir d'un chaudron suspendu au-devant d'une grange, et qu'on frappoit avec force, il demanda si c'étoit un jour de dimanche. — Je ne saurois vous le dire précisément, répondit Callum Beg; il est souvent dimanche au-dessous du défilé de Ballybrough...

Ils entrèrent dans le bourg, et se dirigèrent vers l'auberge qui avoit le plus d'apparence. En apercevant une troupe de vieilles femmes, en jupon de tartan et en manteau rouge, sortir de ce cabaret, Callum n'hésita pas à dire à son maître temporaire que c'étoit réellement un dimanche, ou bien un jour de fête établie par le gouvernement.

A l'aspect d'une enseigne portant un *chandelier d'or à sept branches*, avec une devise en hébreu, pour la plus grande commodité du public, ils descendirent de cheval. Le maître de l'auberge, grand, maigre, sec, à la mine blême, s'avança vers eux, paroissant délibérer en lui-même s'il devoit donner asile à des personnes qui voyageoient dans un pareil jour; mais à la fin, songeant qu'il avoit en son pouvoir le moyen de les punir de leur infraction aux lois, M. Ébénezer Cruickshanks se décida à les laisser entrer.

Waverley dit à ce dévot personnage qu'il avoit besoin d'un guide et d'un cheval pour porter ses

bagages à Édimbourg. — Pourroit-on vous demander d'où vous venez? — Je viens de vous dire ce que je désirois; toute autre explication est inutile pour le conducteur et pour le cheval dont j'ai besoin. — Hum! hum! dit en grognant l'aubergiste peu satisfait de cette rebuffade... c'est aujourd'hui jour de fête solennelle, et je ne puis me permettre de faire aucun acte d'intérêt... de gagner de l'argent pendant que les autres prient. M. Rentowel a bien raison de dire que tous les malheurs de notre pauvre pays proviennent de ce que la religion n'est plus respectée, non plus que ses ministres. — Mon bon ami, puisque vous ne pouvez me procurer ce dont j'ai besoin, mon domestique va tâcher de le trouver ailleurs. — Votre domestique!.. Et pourquoi ne vous accompagne-t-il pas lui-même jusqu'à Édimbourg?

Édouard avoit très-peu de cette vivacité qui paroît appartenir aux officiers de dragons, et qu'ils savent si bien employer lorsqu'il s'agit d'apprendre la politesse à quelque conducteur de diligence insolent, ou aux garçons d'auberge trop exigeants; cependant il avoit pris une teinture de cette science de correction si nécessaire dans le cours de la vie. La réflexion de l'aubergiste l'irrita. — Savez-vous, lui dit-il, que je suis venu chez vous pour me reposer et non pour répondre à des questions impertinentes? Le savez-vous,

Monsieur ?.... Dites-moi si vous pouvez me procurer ce que je vous demande ; si vous ne le pouvez pas, j'irai ailleurs.

M. Ébénezer Cruickshanks sortit en marmottant quelques mots entre ses dents ; Édouard ne put les comprendre. L'hôtesse, très-civile, très-douce, très-active personne, vint demander à notre voyageur ce qu'il désiroit pour son dîner ; Édouard ne put lui arracher de réponse concernant le cheval et le guide qu'il avoit demandés ; sans doute la *loi salique* étoit en vigueur dans les écuries de l'auberge du *Chandelier d'or*.

En s'approchant d'une fenêtre qui donnoit sur une petite cour où Callum Beg étoit occupé à panser les chevaux, Waverley entendit le dialogue qui eut lieu entre le page de Vich Ian Vohr et le maître de l'auberge. — Eh bien, jeune homme, lui dit ce dernier, vous venez du nord ? — Vous pouvez bien le dire ! — Vous avez fait une longue route aujourd'hui ? — Assez longue pour boire une goutte avec plaisir. — Vous allez l'avoir.... ma femme, apporte-moi la conque.... Comment trouvez-vous ce whisky ? vaut-il celui qu'on boit au-dessus du Pas ? — Au-dessus du Pas !... — Je vois bien à votre accent que vous êtes montagnard.... — Je viens de la route d'Aberdeen. — Et votre maître vient-il aussi d'Aberdeen ? — Il en vient tout comme moi, répondit l'impénétrable Callum

Beg. —Et quel rang a-t-il? —Je crois qu'il est officier au service du roi Georges; du moins il est en route pour le midi, sa bourse est bien garnie; il paie généreusement, et ne marchande jamais. —Il demande un cheval et un guide pour aller à Édimbourg? —Oui : vous devriez vous en occuper de suite. —Ce ne sera pas à bon marché. — Qu'importe? —Très-bien, mon cher Duncan! Ne m'avez-vous pas dit que vous vous appeliez Duncan ou Donald? —Vous oubliez que je vous ai dit qu'on m'appeloit Jamie Steenson!

Cette riposte inattendue déconcerta M. Cruickshanks : il se retira peu satisfait de la réserve du maître et du valet; mais il voulut du moins se dédommager par le prix du cheval à louer. N'oubliant pas de faire valoir que c'étoit un jour de dimanche, il se contenta de demander un peu plus du double du prix ordinaire.

Callum Beg se hâta d'aller faire part à Waverley du marché qu'il venoit de conclure. —Ce vieux sorcier, ajouta-t-il, veut accompagner lui-même votre seigneurie. — Ce que vous me dites, Callum, n'est ni agréable ni consolant, car cet homme m'a paru très-curieux; mais un voyageur doit savoir supporter ces petits désagréments. Tiens, mon garçon, voilà une bagatelle pour boire à la santé de Vich Ian Vohr.

Les yeux de Callum pétillèrent de joie en

voyant une guinée : il se hâta de la placer dans son gousset, non sans maudire les habillements à la saxonne. Désirant témoigner sa reconnoissance, il s'approcha d'Édouard et lui dit à voix basse : — Si vous avez quelque chose à craindre de ce vieux coquin de whigh, je puis le mettre dans l'impossibilité de vous nuire. — Et comment? Lorsque nous serons à quelque distance du bourg, je lui ferai parler par *Skene-occle*. — Par Skene-occle! qu'entendez-vous par là? Callum déboutonna sa veste, leva le bras gauche et montra, d'un air bien expressif, la pointe d'un petit poignard qu'il avoit soigneusement caché dans la doublure de sa veste.

Waverley crut avoir mal compris le geste de Callum; il le regarda très-attentivement; et trouva dans les traits de son visage, très-réguliers, très-beaux, quoique brunis par le soleil, un air de malice plus tranquille que celle d'un Anglais du même âge, qui auroit arrangé le plan d'aller dérober quelques fruits dans un jardin. — Grand Dieu! Callum, penseriez-vous à lui ôter la vie? s'écria-t-il. — Oui; répondit froidement celui-ci; je crois qu'il a déjà vécu trop longtemps, puisqu'il est capable de trahir d'honnêtes gens qui viennent dépenser leur argent dans son auberge.

Waverley vit très-bien qu'il ne parviendroit

pas à convertir ce jeune déterminé. Il se contenta de l'inviter à ne faire aucun mal à la personne de M. Ébénezer Cruickshanks. Cette invitation ne parut pas faire plaisir au montagnard ; —Si votre seigneurie l'eût voulu, je vous assure que ce vieux damné n'eût jamais fait de mal à Callum ; mais voici quelques lignes que le chef m'a chargé de vous remettre avant de vous quitter.

La lettre de Fergus renfermoit une pièce de vers que miss Flore avoit composés sur la mort du capitaine Wogan dont le caractère entreprenant est si bien dépeint par Clarendon ; il avoit d'abord été attaché au parti du parlement, mais il l'abandonna au moment ou Charles Ier fut assassiné. Il n'eut pas plutôt appris que le général Middleton avoit arboré l'étendard royal dans les montagnes de l'Écosse, qu'il prit congé de Charles II qui se trouvoit alors à Paris ; il revint en Angleterre, forma un régiment de cavalerie dans les environs de Londres, traversa le royaume qui depuis long-temps étoit sous la domination de l'usurpateur, et, par des marches habiles, il parvint à joindre, sans avoir perdu un seul homme, un corps de montagnards écossais, alors sous le drapeau des Stuarts. Après avoir fait une inutile guerre de plusieurs mois, et acquis par ses talents et son courage une grande réputation, il

eut le malheur d'être blessé dangereusement, et aucun secours de l'art ne fut capable de prolonger sa glorieuse carrière.

On sent pourquoi le politique Fergus désiroit mettre l'exemple de ce jeune héros sous les yeux de Waverley, dont il n'ignoroit pas que le caractère romanesque avoit des rapports particuliers avec le sien; mais sa lettre étoit consacrée surtout à lui rappeler quelques commissions que Waverley avoit promis de faire pour lui en Angleterre. Ce n'étoit qu'au dernier alinéa qu'Édouard trouva ces mots.

« J'avoue, disoit-il en terminant, que Flore est « impardonnable d'avoir refusé hier de vous dire « adieu. La pièce de vers ci-jointe m'a donné « lieu de croire qu'elle est plus amoureuse de la « mémoire de ce jeune héros, qu'elle ne le sera « jamais d'homme vivant, à moins qu'il ne lui « ressemble par son dévouement à son roi; mais « les gentilshommes anglais de nos jours n'aiment « les *chênes* que parce qu'ils ornent leurs superbes parcs, ou parce qu'ils servent à réparer « les pertes du jeu; ils n'ont jamais pensé à les « invoquer pour en couronner leurs fronts ou « en ombrager leurs tombes. Permettez-moi d'espérer que vous ferez une brillante exception. « Adieu, cher ami, que ne puis-je vous donner « un titre plus cher à mon cœur.»

A UN CHÊNE

Dans le cimetière de — au milieu des montagnes d'Écosse, et qu'on croit avoir été planté sur le tombeau du capitaine Wogan, tué en 1649.

De l'antique constance emblème respecté,
Protège de ton vert feuillage
Cette tombe élevée à la fidélité,
Et monument d'un généreux courage.

Et toi, preux chevalier, mort en servant ton roi,
Ne regrette pas la couronne
Qu'en des climats plus doux on tresseroit pour toi,
Avec ces fleurs que le printemps leur donne.

A peine le soleil, embrasant l'horizon,
Darde ses feux sur les prairies;
Ces filles du matin, ornement du vallon,
Penchent déjà leur coroles flétries.

Un emblème si frêle est-il digne du preux,
Qui bravoit le destin contraire?
Tu valois une armée!... Hélas! cœur généreux,
Trop tôt la mort termina ta carrière.

Les enfants d'Albion, lassés par le Destin,
S'étoient réunis aux rebelles;
Mais tu trouvas alors au montagnes d'Albyn [1]
De fiers guerriers jusqu'à la mort fidèles.

Un parent ne vint pas conduire ton cercueil.
Du fils vaillant de l'Angleterre
Les descendants de Gaul seuls portèrent le deuil,
Et leur pibroch fut ton chant funéraire.

[1] L'Écosse.

Quel mortel cependant n'enviroit ton trépas?
Qui ne voudroit contre ta gloire
Échanger ce long temps passé loin des combats,...
Wogan doit vivre autant que notre histoire.

Nous t'avons consacré l'arbre dont les rameaux
Bravent et l'hiver et l'orage.
Rome en ceignoit jadis le front de ses héros;
A ta valeur, Albyn, en fait hommage.

Quel que fût le mérite réel des vers de miss Flore, l'enthousiasme qui les avoit inspirés étoit bien capable de produire une véritable impression sur son amant; ils furent lus et relus, et déposés dans le sein d'Édouard, puis retirés pour être relus, ligne par ligne, déclamés à voix basse, avec de fréquents repos, pour en mieux sentir tout le charme. Ainsi les sectateurs d'Épicure savourent lentement, et pour ainsi dire goutte à goutte, la liqueur délicieuse dont le parfum les séduit. L'arrivée de M. Cruickshanks, qui venoit servir le dîner, ne tira Waverley qu'à moitié de ses profondes méditations.

Il eut bientôt la visite du rébarbatif Ébénezer. Malgré la chaleur de la saison, il avoit mis sur ses habits ordinaires une énorme redingote de gros drap, avec un capuchon de même étoffe, destiné à couvrir entièrement sa tête et son chapeau; elle étoit boutonnée par derrière. Il tenoit à la main un énorme fouet de poste, dont le

manche étoit garni de cuivre; et ses longues jambes décharnées étoient revêtues de guêtres grises ornées de chaque côté de gros boutons de corne. Il s'arrêta au milieu de l'appartement et dit, d'un ton d'importance: — Nos chevaux sont prêts. — C'est donc vous qui m'accompagnerez? — Oui, jusqu'à Perth: là vous prendrez un autre guide pour vous conduire jusqu'à Édimbourg. En disant ces mots, il plaça sous les yeux de Waverley la carte de dépense qu'il tenoit d'une main, et de l'autre il remplit un verre de vin qu'il but dévotement à leur heureux voyage. Waverley fut un peu surpris de cette impudence, mais il ne lui fit aucune observation; il paya sa dépense et manifesta le désir de partir de suite. Il monta sur *Dermid* et sortit de la cour de l'auberge du *Chandelier d'or*, suivi du puritain Ébénezer qui étoit parvenu, à l'aide d'un petit mur fait exprès, à se placer sur le dos de sa vieille jument efflanquée: le pauvre animal étoit en outre chargé du portemanteau de Waverley. Notre héros, quoique de mauvaise humeur, eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire en voyant son nouvel écuyer, et en se représentant la surprise que produiroit au château de Waverley son entrée en pareil équipage.

L'envie qu'Édouard avoit de rire aux dépens de notre hôte du Candélabre n'échappa point à ce pharisien: il sentit quel en étoit le motif,

aussi en prit-il un air deux fois plus renfrogné.
— De manière ou d'autre, se dit-il, ce jeune Anglais me le paiera avant la fin de la journée.

Callum, qui se trouvoit près de la porte, se mit à rire aux éclats en voyant l'étrange figure de M. Cruickshanks; il salua respectueusement Waverley, fit semblant d'arranger ses étriers pour lui dire à voix basse : — Prenez garde que ce vieux coquin de whig ne vous joue quelque mauvais tour.

Waverley le remercia de nouveau et piqua des deux pour ne plus entendre les cris que poussoient les enfants en contemplant le vieux Ebénezer.

CHAPITRE XXX.

La perte d'un fer de cheval peut être quelquefois un événement malheureux.

Les manières et l'air noble de Waverley, les pièces d'or que contenoit sa bourse, et le peu de cas qu'il paroissoit en faire, en imposèrent un peu à son compagnon de voyage, et ne lui permirent pas de chercher à lier conversation. Il formoit plusieurs plans pour tirer bon parti de cette heureuse rencontre; il ne rompit le silence que pour annoncer à Waverley que sa jument venoit de perdre un fer, et que cela regardoit sa seigneurie de le remettre.

Cette question n'étoit faite que pour sonder le terrain et voir comment Édouard se soumettroit aux petits impôts de ce genre. — Comment, maraud, répondit Édouard, se méprenant sur le sens de ses paroles, tu veux que je remette moi-même le fer de ta jument! — Certainement; quoique nous n'ayons pas mis cette clause dans notre marché, je ne dois pas être victime d'un accident qui m'est arrivé pendant que j'étois à votre service, et c'est à vous d'en payer les frais.... ce-

pendant !... si votre seigneurie... — Vous voulez dire que je dois payer le maréchal ; mais où pourrons-nous en trouver un ? — A deux pas d'ici, au village de Cairnvreckan, il y a un très-bon forgeron ; mais, comme il est en même temps *professeur*, rien au monde ne pourroit le décider à poser un clou le dimanche, à moins que ce ne soit dans un cas d'absolue nécessité ; alors il fait toujours payer six pence par fer. La partie de ces observations, que M. Ébénezer regardoit comme la plus importante, fit peu d'impression sur l'esprit d'Édouard, qui s'étonnoit seulement de trouver un professeur dans un mauvais village ; il ne savoit pas qu'on se servoit de ce nom pour désigner un homme qui cherche à se faire une grande réputation de piété et de sainteté.

En entrant dans le village, ils distinguèrent aisément la maison du maréchal, qui servoit en même temps d'auberge. Elle avoit deux étages, et son toît en ardoise dominoit fièrement sur les cabanes qui l'environnoient. La forge ne se ressentoit en rien du silence religieux qu'Ébénezer avoit annoncé ; l'enclume retentissoit sous les coups redoublés des marteaux, et tous les instruments de Vulcain étoient en activité. Les travaux n'étoient pas d'une nature champêtre, mais le maître forgeron, appelé John Mucklewrath, selon son enseigne, étoit occupé avec deux ou

vriers, à réparer, à arranger et à fourbir des armes de toute espèce. Aux alentours de la forge étoient une foule de gens qui alloient et venoient, comme pour recevoir ou donner d'importantes nouvelles; il suffisoit de jeter un coup-d'œil sur tous ces villageois qui traversoient la rue à la hâte ou restoient réunis en groupes les bras et les yeux levés au ciel, pour deviner qu'un grand événement agitoit toute la population. Les membres de cette réunion levoient tantôt les yeux au ciel, et tantôt se couvroient tristement la tête.

— Il y a quelque chose de nouveau, dit l'aubergiste, avançant sa figure jaune et décharnée;.. il y a du nouveau; et, avec l'aide de mon Créateur, je fournirai des renseignements précieux.

Waverley, non moins poussé par la curiosité, régla mieux ses démarches; il mit pied à terre et confia son cheval à un jeune garçon. C'étoit sans doute par suite de la timide réserve de jeunesse qu'il ne s'adressoit jamais à un étranger pour lui faire la plus simple question, sans avoir préalablement examiné son maintien et sa physionomie. Pendant qu'il cherchoit autour de lui quelqu'un qui lui inspirât assez de confiance pour entrer en conversation, il apprit sans le demander ce qu'il vouloit savoir. Il entendit prononcer les noms de *Lochiel*, de *Clanronal* de *Glengary* et de plusieurs autres chefs de clans,

mais surtout celui de *Vich Ian Vohr*, qui étoit dans toutes les bouches comme un signal d'épouvante et de terreur. Il comprit qu'on craignoit une descente des montagnards, et qu'elle devoit avoir lieu sous peu.

Waverley, dans l'espoir d'obtenir quelques détails, s'approcha d'une grosse femme dont les traits mâles et les membres nerveux annonçoient la force et la santé d'un athlète. Ses traits étoient barbouillés de suie; elle faisoit sauter entre ses bras un enfant de deux ans, et, sans faire attention aux cris que la peur faisoit pousser à cette pauvre créature, elle chantoit de toutes ses forces:

Charle est mon bien-aimé, mon bien-aimé;
Charle est mon bien-aimé.
Vive le jeune chevalier!

— Entends-tu, mon enfant, le bruit qui vient de la montagne! ils vont venir.....

Encore un peu de patience,
Notre secours enfin s'avance.

Le Vulcain de Cairnvreckan aperçut sa Vénus, et fronça le sourcil en faisant une grimace épouvantable. Il alloit sortir, lorsqu'un des notables interposa ses bons offices: — Bonne femme, dit-il, est-ce le temps et le jour convenables pour chanter de semblables chansons? Quoi! vous

chantez vos folies, lorsque le vin de la colère est versé dans la coupe d'indignation!.... dans un jour où tout le pays doit protester hautement contre les injustes prétentions des prélats, des quakers, des indépendants, et autres schismatiques dont les erreurs ont infecté l'église!

— Et que signifie toute votre whigherie, répondit la virago; vous voilà bien, mauvais criards de whigs, grossiers presbytériens, mais croyez-vous que les braves en jupon, se soucieront beaucoup de vos synodes; de vos presbytères, de vos calottes et de vos tabourets d'expiation. Il y a plus d'une femme qu'on y a placée qui étoit plus honnête qu'aucun whig; moi-même.... Mucklewrath, craignant les explications, se hâta d'interposer son autorité maritale : — Va t'occuper de notre souper; et que le diable t'emporte! ajouta-t-il entre ses dents. — Que me veux-tu, vieux ivrogne, vieux fainéant? répondit sa douce moitié, dont la colère longtemps retenue alloit suivre son canal ordinaire; tu t'occupes à maudire ces pauvres montagnards qui se moquent de tes menaces: ne ferois-tu pas mieux de travailler pour gagner de quoi nourrir ta famille? Pourquoi ne ferres-tu pas le cheval de ce jeune gentilhomme qui vient d'arriver du nord? Je gagerois qu'il n'est pas de ces imbéciles qui ne savent parler que de leur roi Georges;

s'il n'est pas le brave Gordon lui-même, il est du moins de son parti.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers notre voyageur, qui profita de ce moment de calme pour inviter le maréchal à ferrer de suite le cheval de son guide. Il étoit bien aise de continuer sa route ; ce qu'il venoit d'entendre lui faisoit craindre qu'il n'y eût du danger à rester plus long-temps.—Les regards du maréchal restèrent fixés sur lui d'une manière qui prouvoit qu'il avoit des doutes et des soupçons, nullement atténués par le zèle de sa femme pour le nouveau-venu.—N'as-tu pas entendu ce que t'a demandé ce beau jeune homme, vilain ivrogne? lui crioit-elle.—Quel est votre nom, Monsieur? dit Mucklewrath. — Que vous importe mon nom, pourvu que je vous paye votre travail? — Le gouvernement peut avoir intérêt à savoir qui vous êtes, répondit un vieux fermier, en savourant sa coupe de whisky ; je doute qu'on vous permette de continuer votre route avant que vous ayez montré vos papiers au laird.—J'espère, répondit fièrement Waverley, que vous aurez assez de prudence et de sagesse pour ne pas vous exposer à m'arrêter, à moins que vous n'en ayez reçu l'ordre positif.—L'assemblée se mit à chuchoter.—C'est le secrétaire Muray... peut-être lord Gordon, se disoit-on en se regardant ; qui sait si ce n'est pas

le chevalier lui-même? — La fermentation alloit croissant, et tout annonçoit qu'on s'opposeroit au départ de Waverley. Il tâcha de les apaiser en leur parlant avec douceur; mais mistress Mucklewrath s'avança au milieu du groupe et l'interrompit dans ses exhortations. — Vous auriez l'imprudence, s'écria-t-elle, d'arrêter un ami du prince! (C'étoit l'idée qu'elle s'étoit formée de notre voyageur.) Si quelqu'un de vous a le malheur de le toucher du bout du doigt, je lui applique mes dix commandements de Dieu sur le visage. En disant ces mots, elle montra ses bras nerveux et ses mains armées d'ongles crochus, plus longs que ceux d'un épervier. — Rentrez dans votre maison, lui dit le fermier, allez soigner les enfants du cher homme, cela vaudra mieux que de nous ennuyer ici. — *Ses enfants!* répliqua la terrible amazone, regardant son mari de l'air du plus profond mépris; *ses enfants!*

Que n'êtes-vous enfin parti,
Mon cher mari,
Pour faire le grand voyage.
Partez donc plutôt que plus tard!
Qu'un montagnard
Vienne consoler mon veuvage!

Ce cantique, qui excita parmi la jeunesse de l'assemblée un rire mal dissimulé, fit entièrement perdre patience au forgeron. — Je veux que le

diable m'emporte, dit-il transporté de rage, si je ne lui plonge ce fer rouge dans le gosier!... Il auroit exécuté sa menace, car il avoit déjà tiré sa barre de fer du fourneau; mais on entoura sa femme et l'on finit par l'éloigner de sa présence.

Waverley vouloit profiter de ce moment de trouble pour s'échapper, mais il ne trouva pas son cheval à l'endroit où il l'avoit laissé; il l'aperçut enfin à quelque distance avec son fidèle guide Ébénezer qui, dès l'instant qu'il s'étoit aperçu de la tournure que prenoit la discussion, avoit tiré les deux montures de la foule et s'en alloit monté sur la sienne en tenant l'autre par la bride. Waverley eut beau lui crier à plusieurs reprises d'amener son cheval, il répondit tranquillement: non, non, si vous n'aimez pas l'église et le roi, si l'on vous arrête comme suspect, vous me devez des dédommagements pour m'avoir fait perdre le sermon, et je garde votre bête et le porte-manteau. Édouard se voyant entouré et menacé perdit patience. Pour intimider la foule il montra ses deux pistolets, menaçant de brûler la cervelle au premier qui s'opposeroit à son passage, et ordonnant à son guide de l'attendre.

Le sage Partridge [1] dit qu'un seul homme armé d'un pistolet suffit pour faire face à cent hommes

[1] Personnage de *Tom-Jones*.

désarmés; car bien qu'il ne puisse tuer qu'un seul de ses ennemis, chacun tremble pour sa vie. Malgré la levée en masse de Cairnvreckan, Édouard seroit sans doute parvenu à se faire jour, si le Vulcain du village, charmé de faire tomber sur quelqu'un la colère dont l'avoit rempli sa chère moitié, ne fût sorti avec sa barre de fer rouge. Waverley se vit obligé d'arrêter le furieux et de tirer sur lui; le malheureux maréchal tomba. A la vue de ce spectacle, Édouard saisi d'horreur, ne songea ni à se servir de son second pistolet, ni à faire usage de son épée. La populace se jeta sur lui, le désarma, et paroissoit sur le point de se porter aux plus extrêmes violences, lorsque parut un vénérable ecclésiastique, pasteur de la paroisse.

Ce vertueux ministre des autels, étranger à toutes les sectes, étoit également aimé et respecté de tous ses paroissiens. Quoiqu'il leur prêchât la pratique des vertus du christianisme, et qu'il leur donnât constamment l'exemple de la charité, il ne négligeoit pas les vérités sacrées du dogme. Il avoit su se concilier l'estime et la bienveillance de ses supérieurs, quoiqu'il n'eût jamais voulu consentir à tranformer la chaire de l'évangile en tribunal de haine et de vengeance. C'est peut-être la douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs, la régularité de sa con-

duite qui ont rendu sa mémoire si chère à tous les habitants de Cairnvreckan. Lorsqu'ils veulent parler d'un événement arrivé il y a soixante ans, ils disent encore : — C'étoit du temps du bon, du vertueux M. Morton.

Je n'ai jamais pu découvrir s'il appartenoit au *parti évangélique* ou au *parti modéré*, mais je ne vois pas que ce soit une chose bien importante à constater puisque je n'ai pas encore oublié que l'un avoit un Erskine à sa tête et l'autre un Robertson.

M. Morton avoit été alarmé par l'explosion du pistolet; et le tumulte croissant autour de la forge, son premier soin, après avoir ordonné qu'on s'assurât de la personne de Waverley, mais sans user de la moindre violence, fût de s'approcher du corps de Mucklewrath, sur lequel sa femme s'arrachoit les cheveux, se tordoit les mains, et donnoit toutes les marques du plus violent désespoir. Lorsqu'on l'eut relevé, on vit que non-seulement il étoit encore en vie, mais qu'il n'avoit pas reçu le moindre mal, quoiqu'il l'eût échappé belle. La balle lui avoit frisé le visage, la surprise et la peur l'avoient renversé. Les premiers mots qu'il prononça furent pour demander vengeance, et ce ne fut pas sans peine qu'il se rendit à la demande de M. Morton, de faire conduire le coupable chez le laird qui,

comme juge de paix, devoit instruire cette affaire. Le reste de l'assemblée approuva cette mesure, même mistress Mucklewrath qui venoit de recouvrer l'usage de ses sens. — Je ne m'oppose point, dit-elle, à ce que propose notre respectable ministre; il sait mieux que nous ce qu'il faut faire; nous devons lui obéir... J'espère bien lui voir un jour une belle robe d'évêque sur le corps... elle lui ira mieux que son habit de Genève...

Toute discussion ainsi terminée, Waverley, sous l'escorte de tous les habitants du village, fut conduit au château de Cairnvreckan, à un demi-mille de distance.

—

CHAPITRE XXXI.

Interrogatoire.

Le major Melville Cairnvreckan, étoit un vieux gentilhomme qui avoit passé sa jeunesse dans la carrière des armes : il reçut M. Morton avec cordialité, et le prisonnier avec une politesse que les circonstances équivoques dans lesquelles il se trouvoit rendoient froide et gênée.

S'étant informé de la blessure du maréchal, et voyant qu'il en étoit quitte pour la peur, et que le prévenu avoit été forcé de se défendre, il termina cette affaire en faisant remettre une petite somme à celui qu'on avoit cru mort.

— Je désirerois bien sincèrement, dit-il à Waverley, que tous mes devoirs fussent remplis ; mais je suis obligé de vous demander quel est le motif qui vous fait voyager dans ce pays, par les temps malheureux où nous nous trouvons ?

Ébénezer Cruikshanks s'approcha du magistrat pour lui faire part des soupçons qu'il avoit conçus sur la manière dont Callum Beg s'étoit évadé. — Son cheval, ajouta-t-il, appartient à

Vich Ian Vohr; mais je ne voudrois pas qu'il sût ce que je vous dis, parce que sa race infernale est capable de venir brûler ma maison pendant la nuit. Il finit par faire valoir le service important qu'il avoit rendu à l'Église ainsi qu'au gouvernement, en arrêtant (avec l'assistance du Créateur, dit-il modestement) un complice du formidable Vich Ian Vohr. — J'espère, ajouta-t-il, qu'on me dédommagera des dangers auxquels je me suis exposé, de la perte de mon temps, et du chagrin que j'éprouve d'avoir voyagé le saint jour du dimanche.

Le major Melville lui dit avec beaucoup de gravité : — Au lieu de réclamer la récompense de vos prétendus services, vous devriez demander le pardon de votre coupable négligence à vous conformer à la dernière ordonnance qui défend à tout aubergiste de loger un étranger sans en avertir le magistrat le plus voisin. Quant à vos principes de religion et de loyauté, vous avez su faire taire votre conscience pour profiter de l'occasion, et doubler le prix du louage de votre cheval.... Comme il ne m'appartient pas de prononcer seul sur un délit de cette nature, je me réserve d'en rendre compte à la session du trimestre prochain. — L'aubergiste se retira triste et confus.

Le major Melville ordonna à tous les villageois

de rentrer chez eux; excepté deux qui remplissoient les fonctions de constables : il les fit passer dans une pièce voisine, et ne garda avec lui que M. Morton, le greffier et Waverley. Le plus profond silence régna pendant quelque temps. Le major Melville examinoit les traits du jeune prévenu, d'un air plein de compassion; de temps en temps il jetoit les yeux sur un papier qu'il tenoit à la main. — Quel est votre nom? demanda-t-il à notre héros. — Édouard Waverley. — Je m'en doutois.... Capitaine de dragons, neveu de sir Éverard Waverley? — C'est moi....

— Jeune homme! je suis bien fâché de la tâche que mon devoir m'oblige de remplir.

— Puisque c'est votre devoir, Monsieur, vous n'avez pas besoiu d'excuses.

— Vous avez raison : permettez-moi donc de vous demander de quelle manière vous avez employé votre temps depuis que vous avez obtenu la permission de vous absenter de votre régiment.

— Avant de répondre à cette question générale, permettez-moi de vous demander à mon tour de quoi je suis accusé, et quelle autorité m'impose l'obligation de répondre à vos questions?

— L'accusation dirigée contre vous, M. Waverley, est de la nature la plus grave, et vous

compromet fortement, comme citoyen et comme militaire. Vous êtes accusé d'avoir semé l'esprit de rébellion parmi les hommes placés sous votre commandement; et de leur avoir donné l'exemple de la désertion en prolongeant arbitrairement votre congé, au mépris des ordres réitérés de votre colonel... Vous êtes accusé de haute-trahison en prenant les armes contre votre roi.... On ne sauroit se rendre coupable de crimes plus grands. — Quelle autorité m'ordonne de répondre à de semblables calomnies? — Une autorité dont vous ne disputerez pas la légitimité. — Le major Melville lui mit entre les mains un mandat d'arrêt en bonne forme, lancé par la cour royale d'Écosse contre Édouard Waverley, suspecté de trahison, de trames et menées perfides, etc.

L'étonnement dont Édouard fut frappé à la lecture de ce mandat d'arrêt, parut au major Melville une preuve qu'il se sentoit coupable, tandis que M. Morton le regarda comme l'expression de l'innocence injustement accusée. Il y avoit quelque chose de vrai dans ces deux conjectures. Quoiqu'Édouard se sentît innocent des crimes qu'on lui imputoit, en jetant un coup-d'œil rapide sur sa conduite, il ne pouvoit se dissimuler qu'il lui seroit bien difficile de se justifier pleinement. — C'est une des parties les plus pénibles de cette malheureuse affaire, reprit le major Mel-

ville, que, dans une accusation aussi grave, je sois forcé de vous inviter à me communiquer tous vos papiers.

— Vous allez être satisfait sur-le-champ, répondit Édouard en mettant son portefeuille sur la table, il n'y a qu'une pièce que je vous prierois de ne point examiner.

—Je crains de ne pouvoir condescendre à vos désirs.

—Eh bien! Monsieur, lisez-la; mais, comme je crois qu'elle ne peut vous être d'aucune utilité, j'ose espérer que vous me la rendrez.

—Il tira de son sein la lettre qu'il avoit reçue le matin et la présenta dans son enveloppe. Le major la lut en silence et donna l'ordre à son greffier d'en faire une copie qu'il mit dans l'enveloppe, et rendit l'original à Waverley d'un air grave et triste.

Après avoir donné au prisonnier le temps de recueillir ses idées, il reprit son interrogatoire, et son greffier eut soin de transcrire littéralement les questions et les réponses.

—Monsieur Waverley, dit le major, connoissez-vous le sieur Humphry Hougthon, sous-officier dans votre régiment?

—Je le connois très-bien: il étoit brigadier dans ma compagnie, et fils d'un des fermiers de mon oncle.

—Très-bien : n'avoit-il pas votre confiance? N'étoit-il pas le dépositaire de tous les secrets de ses camarades?

—Je n'ai jamais eu besoin d'un pareil homme pour confident. Je l'aimois, parce qu'il étoit très-actif et très-intelligent ; je crois qu'il inspiroit les mêmes sentiments à ses camarades.

—Vous avez souvent employé cet homme pour correspondre avec les jeunes gens que vous aviez emmenés de Waverley.

—Je n'en disconviens pas : ces pauvres diables, incorporés dans un régiment presque entièrement composé d'Écossais et d'Irlandais, s'adressoient à moi pour tous leurs besoins : il est tout naturel qu'ils prissent pour interprète leur brigadier, qui se trouvoit leur compatriote.

—Vous convenez donc qu'il avoit la plus grande influence sur les recrues que vous aviez amenées.

—J'en conviens ; mais qu'a de commun, je vous prie, cette particularité avec mon arrestation ?

—Je vais vous le dire : je vous prie de mettre dans vos réponses la plus grande franchise. Depuis que vous avez quitté le régiment, n'avez-vous entretenu aucune correspondance directe ou indirecte avec le brigadier Hougthon ?

—Moi, entretenir correspondance avec cet homme! Et pourquoi, je vous prie, ou dans quelle intention l'aurois-je fait?

— C'est ce que vous allez avoir la bonté de m'expliquer. Ne lui avez-vous donné aucune commission de livres?

— A cet égard, je me rappelle lui avoir donné une commission insignifiante, et cela parce que mon domestique ne savoit pas lire. Je le chargeai d'emballer quelques livres dont je lui faisois passer la liste, et de me les adresser à Tully-Veolan.

— De quelle nature étoient ces livres?

— C'étoient en grande partie les ouvrages de nos meilleurs littérateurs, et ils devoient servir aux lectures d'une jeune dame.

— Parmi ces ouvrages de littérature, n'y avoit-il pas des pamphlets, des dissertations dangereuses?

— Il s'y trouvoit, je l'avoue, plusieurs écrits sur la politique; mais je les ai à peine regardés. Ils m'avoient été adressés par un ami bien tendre, dont le cœur vaut bien mieux que la tête: ses livres m'ont paru des productions fort insipides.

— Cet ami si distingué, si vertueux, est sans doute M. Pembroke, prêtre non assermenté, l'auteur de deux abominables manuscrits qu'on a trouvés dans vos malles?

— Je vous jure, foi de gentilhomme, que je n'en ai jamais lu six pages.

— Je ne suis pas votre juge, monsieur Waverley; vos réponses seront transmises à qui de

droit. Connoissez-vous le nommé Wily Will, ou Will Ruthven ?

— Je n'avois pas encore entendu prononcer ce nom.

— Ne vous êtes-vous jamais servi de son intermédiaire pour engager le brigadier Humphry Hougthon à déserter avec ses camarades, afin de venir se joindre aux montagnards et autres rebelles qui viennent de prendre les armes pour seconder le jeune *Prétendant?*

— J'ose vous assurer sur mon honneur que non-seulement je n'ai point participé à ce complot, mais que je ne voudrois pas, pour le premier trône de la terre, me rendre coupable d'une perfidie semblable.

— Cependant, Monsieur, en considérant cette adresse écrite par un des chefs des insurgés, en examinant les vers qu'il vous a adressés, je ne puis m'empêcher de trouver une analogie entre les exploits du capitaine Wogan et les faits dont on vous accuse : on vous le propose pour modèle.

Waverley fut frappé de cette coïncidence ; cependant il représenta que les désirs ou les espérances de la personne qui lui avoit écrit ne pouvoient être regardés comme preuve des prétendus crimes qu'on lui imputoit.

— Je sais, de la manière la plus positive, dit le major, que, pendant votre absence du régiment,

vous n'avez pas quitté les châteaux de Tully-Veolan ou de Glennaquoich qui appartiennent à deux chefs des insurgés.

— Je ne disconviens pas d'avoir habité chez eux ; mais j'affirme, sur mon honneur, que je ne connoissois nullement leurs intentions.

— J'ose espérer, Monsieur, que vous ne nierez pas que vous avez suivi votre ami Glennaquoich au rendez-vous que s'étoient donné les rebelles pour se concerter sur les mesures à prendre ; afin de cacher leur projet, ils avoient fait semblant de se réunir pour une grande chasse.

— Je ne disconviens pas de m'être trouvé à ce rendez-vous; mais je soutiens que je n'y ai rien vu ni entendu qui pût me faire soupçonner qu'ils eussent le projet dont vous parlez.

— Ne partîtes-vous pas de ce rendez-vous avec Glennaquoich et la plus grande partie de son clan, pour aller joindre l'armée du jeune Prétendant ? Après lui avoir fait votre cour, vous revîntes pour armer et discipliner le reste du clan, et le réunir aux autres bandes.

— Je n'ai jamais fait de courses semblables avec Glennaquoich. Je n'ai jamais entendu dire que la personne que vous venez de nommer fût dans cette contrée.

Waverley raconta, dans le plus grand détail, l'accident qui lui étoit arrivé à cette chasse : il

ajouta qu'à son retour il avoit appris sa destitution, et qu'alors, pour la première fois, il avoit cru apercevoir parmi les montagnards des symptômes qui paroissoient indiquer qu'ils songeoient à prendre les armes : que, n'ayant pas le moindre projet de se joindre à eux, et rien ne le retenant en Écosse, il étoit parti pour son pays natal, d'après les ordres de ses parents. Il pria le major de lire les lettres qui se trouvoient sur la table. Le major fit droit à sa demande et lut les lettres de sir Richard, de sir Éverard et de la tante Rachel; mais il n'en tira pas les conséquences auxquelles Waverley s'attendoit : elles respiroient le mécontentement et parloient de vengeance; miss Rachel se déclaroit ouvertement pour la légitimité de la cause des *Stuarts*... Ce n'étoient pas des pièces très-justificatives pour Édouard.

— Monsieur Waverley, dit le major, permettez-moi de vous faire une autre question : n'avez-vous pas reçu plusieurs lettres de votre colonel, qui vous enjoignoit de revenir à votre poste, et qui vous informoit qu'on se servoit de votre nom pour propager l'esprit de désertion dans votre compagnie?

— Non, monsieur le major; mon colonel m'a écrit une première fois, de la manière la plus honnête et la plus amicale, pour m'inviter à ne pas faire un trop long séjour au château de Brad-



wardine; mais il ne me donnoit aucun ordre à cet égard... J'ai reçu une seconde lettre de sa part, le jour même où les papiers publics m'ont appris ma destitution : il m'ordonnoit de rejoindre mon régiment sous trois jours, si je ne voulois être dénoncé comme absent sans congé. Je n'ai pas eu le temps d'obéir à ses ordres.... S'il m'a écrit d'autres lettres, j'affirme que je ne les ai pas reçues.

—Monsieur Waverley, j'ai oublié de vous faire part d'une circonstance qui, quoique moins importante, vous a cependant fait beaucoup de tort aux yeux du public : on a dit qu'un toast de rébellion fut porté devant vous, et que, quoique officier au service de sa majesté, vous souffrites qu'un tiers demandât raison de cette insulte.... Les tribunaux ne pourront vous faire un crime de votre conduite; mais si, comme on me l'a dit, les officiers de votre régiment vous ont demandé une explication sur cette affaire, je suis étonné qu'en votre double qualité de gentilhomme et de militaire, vous ne vous soyez pas fait un devoir de répondre à leur désir.

C'en étoit trop pour Édouard. Accablé sous le poids d'une masse d'accusations, où les mensonges se mêloient aux vérités de manière à ne pouvoir les distinguer; se voyant seul, sans amis, dans un pays étranger, il crut toucher au dernier mo-

ment de son honneur et de sa vie. Il appuya douloureusement sa tête sur sa main, bien décidé à ne plus répondre aux questions qu'on pourroit lui faire ; puisque sa candeur et sa franchise n'avoient servi qu'à fournir des armes contre lui.

Le major, sans éprouver de surprise ni de trouble, continua tranquillement ses interrogations.

— Que me servira de vous répondre, lui dit Édouard d'une voix étouffée; vous paroissez convaincu que je suis coupable, et mes réponses n'ont servi qu'à vous confirmer dans votre persuasion : jouissez de votre triomphe et cessez de me tourmenter. Si je suis coupable de l'infâme lâcheté, et de l'horrible perfidie dont vous m'accusez, je ne mérite pas que vous ajoutiez la moindre foi à tout ce que je puis vous dire; je me repose sur celui qui lit au fond des cœurs : ma conscience ne me reproche rien. Je vous le répète, je ne vois pas pourquoi je continuerois à vous prêter des armes pour triompher de mon innocence : ne vous donnez plus la peine de m'interroger, je ne vous répondrois pas. En disant ces mots, il reprit l'attitude d'un homme décidé à se taire.

— Monsieur Waverley, lui dit le magistrat, permettez-moi de vous inviter à ne pas vous pri-

ver volontairement des moyens de défense que peuvent faire naître votre franchise, votre bonne foi et votre candeur. Un jeune homme sans expérience peut facilement tomber dans les piéges qu'on lui tend avec une adresse perfide. Mac-Ivor pourroit bien être du nombre de ces hommes artificieux qui prennent le masque de l'amitié pour tromper plus sûrement des jeunes gens comme vous sans défiance, et tout-à-fait étrangers aux mœurs, au caractère des montagnards.... Je ne serois pas éloigné de croire que vous avez été dupe de votre bonne foi, et que c'est involontairement que vous vous êtes rendu coupable; mais comme vous devez être au courant de tous les projets, et de tous les plans des insurgés, j'ose espérer que vous mériterez que je m'intéresse à votre malheureuse position, par un aveu franc et sincère de tout ce que vous savez sur cet objet. Je puis vous promettre que votre franchise vous obtiendra, sinon le pardon total de votre faute, du moins une diminution de peine, et que vous en serez quitte pour quelques jours de détention.

Waverley avoit écouté très-attentivement cette longue exhortation : il se leva de sa chaise avec une vivacité qu'il n'avoit pas encore montrée depuis qu'on l'interrogeoit.

— Monsieur le major, dit-il, jusqu'à présent

j'ai répondu à toutes vos questions avec la plus grande franchise, parce qu'il s'agissoit de moi seul; mais puisque vous m'estimez assez peu pour me croire capable de remplir le rôle de dénonciateur contre des personnes qui m'ont donné l'hospitalité, je vous déclare que je regarde cette invitation comme très-injurieuse. Puisque, dans ma cruelle position, je n'ai d'autre moyen de vous prouver mon juste ressentiment qu'en me défiant de vos insinuations, sachez, monsieur le major, que vous m'arracherez le cœur plutôt qu'une seule syllabe.

M. Morton et le major se regardèrent; et le premier, qui dans le cours de l'interrogatoire avoit toussé plusieurs fois, eut recours à sa tabatière et à son mouchoir.

— Monsieur Waverley, dit le major, l'emploi que je remplis me défend impérieusement de vous faire la moindre injure, ni d'en souffrir de votre part; je terminerai donc une discussion qui pourroit y donner lieu. Je crains d'être obligé de lancer un mandat de détention; mais ma maison vous servira de prison.... Je craindrois d'essuyer un refus en vous invitant à partager notre souper.... J'aurai soin de faire porter des rafraîchissements dans votre appartement.

Édouard le salua, et sortit escorté par des officiers de justice, qui le conduisirent dans une

petite chambre très-propre. Il refusa toute espèce de nourriture, et se jeta sur son lit, accablé sous le poids du chagrin et de la fatigue. Il tomba bientôt dans un profond sommeil, contre son attente; mais on dit que les sauvages du nord de l'Amérique, après avoir supporté une longue et douloureuse torture, et près de rendre le dernier soupir, s'endorment si profondément qu'on ne peut parvenir à les éveiller qu'en leur appliquant un fer rouge.

CHAPITRE XXXII.

Conférence et ses suites.

Le major avoit retenu M. Morton pour assister à l'interrogatoire de Waverley, soit dans l'espoir de se servir de ses lumières, soit parce qu'il étoit charmé d'avoir un témoin de la manière franche et loyale avec laquelle il procédoit à l'interrogatoire d'un jeune Anglais, d'une famille très-ancienne, et qui devoit hériter d'une immense fortune. Il étoit bien décidé à faire tous ses efforts pour le tirer d'embarras, mais cependant sans s'écarter des bornes de son devoir. Aussitôt que Waverley se fut retiré, le laird et le pasteur de Cairnvreckan se mirent à table pour souper. Pendant tout le temps que les domestiques furent auprès d'eux, M. Morton garda le silence, ainsi que le major. Ils étoient trop occupés l'un et l'autre de l'interrogatoire qui venoit d'avoir lieu pour choisir un autre sujet de conversation, et se soucioient fort peu de faire connoître leurs pensées en présence des domestiques. La jeunesse et l'apparente franchise de Waverley contrastoient d'une étrange manière

avec les soupçons qui planoient sur lui. La naïveté de ses réponses, la sérénité de son visage, ne permettoient pas de le mettre au nombre des intrigants de profession, et tout parloit en sa faveur.

Ils réfléchissoient l'un et l'autre avec la plus grande attention sur chacun des points qui avoient été l'objet de l'interrogatoire ; ils avoient tous deux une grande perspicacité d'esprit, un jugement sain, et ils pouvoient tirer des conséquences justes de tout ce qu'ils avoient entendu ; mais leur éducation, leurs habitudes, leurs occupations leur avoient donné une manière de sentir et de juger qui leur étoit particulière.

Le major, ayant passé une partie de sa vie dans les camps et dans les villes de guerre, avoit contracté l'habitude de la vigilance, de la circonspection et de la prudence. Les crimes nombreux qu'il avoit observés dans les diverses classes de la société, en lui donnant la connoissance du cœur humain, en avoient fait un magistrat juste, mais sévère, et parfois rigide jusqu'à l'injustice. M. Morton, au contraire, n'avoit quitté le collége où il étoit également aimé de ses camarades et de ses supérieurs, que pour occuper la place qu'il remplissoit encore. Rarement le crime s'offroit à ses yeux ; il n'avoit jamais à punir, mais seulement à prêcher le repentir. Ses paroissiens cherchoient

à lui prouver leur attachement et leur respect, en lui cachant avec soin tout ce qui pouvoit lui faire de la peine. C'étoit une espèce de proverbe dans le pays : — que le major connoissoit tout le mal qui se faisoit dans la paroisse; mais que M. Morton ne connoissoit que le bien.

L'amour des lettres, quoique subordonné aux devoirs et aux études de son état, distinguoit aussi le pasteur de Cairnvreckan, et avoit de bonne heure donné à son imagination une teinte romanesque que les événements de la vie réelle n'avoient pas tout-à-fait dissipée. La perte prématurée d'une femme aimable et jeune qu'il avoit épousée par amour, et d'un fils qui suivit de près sa mère au tombeau, avoit encore contribué, après le laps des années, à entretenir son penchant naturel à la mélancolie rêveuse. Il n'est donc pas étonnant que les sentiments qu'il éprouvoit en ce moment différassent entièrement de ceux d'un rigide presbytérien, d'un sévère magistrat, ou d'un insensible courtisan.

Lorsque les domestiques se furent retirés, le major se versa un verre de vin, fit passer la bouteille à M. Morton, et commença l'entretien en ces termes : — Malheureuse affaire! J'ai peur que ce jeune étourdi ne se soit mis bien près de la corde.

— Dieu l'en préserve! répondit l'ecclésiastique.

— Ainsi soit-il! dit le magistrat temporel; mais je crois que votre argument en miséricorde ne sauroit nier ma conclusion.

— Mais sûrement, major, ce que nous avons entendu ce soir me fait espérer que tout ira bien pour lui.

— En vérité! Mais, mon cher ministre, vous êtes de ces gens qui voudroient étendre à tout le monde le privilége du clergé[1].

— N'en doutez pas, monsieur le major, *miséricorde* et *patience*, voilà les bases de la doctrine que je suis chargé d'enseigner.

— C'est répondre en digne ecclésiastique; mais votre système de pardonner à tous les coupables feroit le plus grand tort à la société. Je n'entends point faire une application particulière à ce jeune homme;... je désire bien sincèrement pouvoir lui être utile: j'aime sa modestie et sa vivacité; mais je crains qu'il ne soit impossible de le sauver.

— Pourquoi auriez-vous cette crainte? Des milliers d'imprudents, mal conseillés, sont en ce moment armés contre le gouvernement; plusieurs, n'en doutez pas, ont cru devoir suivre

[1] Celui de n'être pendu qu'après récidive.
(*Note du Traducteur.*)

les principes qu'ils ont, pour ainsi dire, sucés avec le lait, et croient mériter la palme du martyre... La justice, en choisissant ses victimes (je ne suppose pas qu'on ait le projet de tout détruire), la justice examinera les motifs qui ont fait agir les rebelles. Celui qui, pour obtenir des places lucratives, n'a pas craint d'allumer la guerre civile au sein de sa patrie, doit payer tous les maux qu'il a faits; mais certainement les jeunes gens qui n'ont été entraînés que par des illusions de chevalerie et de loyauté sont en droit d'espérer leur grâce.

— Lorsque les illusions de chevalerie, de loyauté, se trouvent associées au crime de haute trahison, je ne connois pas de tribunal dans toute la chrétienté, mon cher monsieur Morton, qui puisse garantir aux coupables leur *habeas corpus*. — Je ne vois pas que le crime de ce jeune imprudent soit bien constaté. — Parce que votre esprit est dupe de la bonté de votre cœur. Veuillez écouter ce que je vais vous dire : Ce jeune homme descend d'une famille dont on connoît l'attachement à la maison des Stuarts; son oncle a constamment été le chef des torys de son canton; son père nourrit le ressentiment d'un courtisan disgracié; son gouverneur est un prêtre réfractaire, auteur de deux énormes volumes qui prêchent ouvertement

la révolte. Ce jeune homme, dis-je, en entrant au régiment, amena avec lui plusieurs recrues, toutes nées dans les terres de son oncle; ils n'ont pas craint de manifester à leurs camarades les principes qu'ils avoient appris au château de Waverley. Ce jeune homme avoit toutes sortes d'attentions et de complaisances pour ses subordonnés; il leur fournissoit de l'argent bien au delà de leurs besoins, et leur donnoit par-là les moyens de manquer à la discipline militaire; il les avoit mis sous la surveillance d'un jeune brigadier qui leur servoit d'intermédiaire pour leurs communications secrètes avec leur capitaine : c'étoit le seul officier qu'ils respectassent, tandis qu'ils affectoient de montrer la plus grande indifférence pour tous les autres.

—Tout cela, mon cher major, ne prouve autre chose que leur sincère attachement pour leur jeune seigneur, et leur pénible situation dans un régiment presque entièrement composé d'Écossais ou d'Irlandais, toujours prêts à leur chercher querelle sur leurs principes religieux.

— Bien parlé, mon cher ministre; je voudrois que certains membres de votre congrégation vous entendissent; mais permettez-moi de continuer. Ce jeune homme obtient la permission de s'absenter de son régiment : il se rend à Tully-Veo-

lan... Tout le monde connoît les principes du baron de Bradwardine; je ne parlerai pas des services que lui rendit l'oncle de Waverley dans la guerre de 1715. C'est à son instigation que ce jeune homme a renvoyé son brevet. Son colonel lui a écrit plusieurs fois; d'abord avec la plus grande douceur, ensuite d'un ton plus sévère. Vous ne douterez point de ce que j'avance lorsque vous saurez que c'est le colonel lui-même qui me l'a dit. Le corps d'officiers du régiment invite ce jeune homme à leur donner l'explication d'une dispute qu'il a eue; il ne daigne répondre ni à son commandant, ni à ses camarades. Cependant les soldats de sa compagnie se montrent mutins, insubordonnés, et lorsque enfin leur rébellion devient publique, le brigadier Houghton, ainsi qu'un autre de ses amis, sont surpris entretenant correspondance avec un émissaire français envoyé, à ce que l'on prétend, par le capitaine Waverley, pour les inviter à déserter avec leurs camarades, et à venir le joindre au quartier-général du Prince Charles. A la même époque le loyal capitaine fait sa résidence à Glennaquoich chez le jacobite le plus actif, le plus adroit, le plus déterminé de toute l'Écosse; il l'accompagne au fameux rendez-vous de chasse, s'il n'a pas été plus loin, comme il le prétend. Son colo-

nel lui adresse de nouveau deux lettres : l'une lui donnoit avis de l'esprit de rébellion qui régnoit dans sa compagnie, l'autre lui enjoignoit de rejoindre son régiment : loin d'obéir il envoie sa démission.

— Il étoit déjà destitué.

— Cela est vrai ; mais il dit dans sa lettre qu'il est fâché d'avoir été prévenu. On arrête ses bagages, soit à sa garnison, soit à Tully-Veolan ; qu'y trouve-t-on? une collection de pamphlets jacobites capables d'infecter tout un pays, et deux manuscrits de son ami M. Pembroke, écrits dans le même sens...

— Il vous a dit qu'il ne les avoit pas lus.

— Dans toute autre circonstance je pourrois le croire, car j'avoue que le style en est lourd et stupide autant que la doctrine en est abominable; mais, je vous le demande, peut-on supposer que ce jeune homme eût fait son *vade mecum* de ces deux monstrueux traités, s'il ne contenoient pas les principes qu'il professe. Lorsqu'il est informé de l'approche des rebelles, il prend une espèce de travestissement, il refuse de dire son nom, et, s'il faut en croire le vieux fanatique du *Chandelier*, il montoit le cheval de Glennaquoich. Il avoit sur lui des lettres de ses parents, qui respirent la haine la plus forte contre la maison de Bruns-

wick; plus une pièce de vers à la mémoire d'un certain Wogan, qui abandonna le service du parlement pour se joindre aux montagnards armés, leur amena un corps de cavalerie anglaise, et fit tous ses efforts pour rétablir les Stuarts sur le trône. N'est-il pas démontré que Fergus Mac-Ivor l'invitoit à suivre cet exemple? Waverley n'est-il pas destiné à servir de pendant au capitaine Wogan? N'a-t-il pas déjà justifié ces coupables espérances en faisant feu sur un fidèle sujet du roi? Peut-on se méprendre sur ses projets?

M. Morton, en homme prudent, se garda bien de contredire le magistrat; ses observations n'eussent servi qu'à l'enflammer d'avantage: il se contenta de lui demander de quelle manière il se proposoit de disposer de son prisonnier.

—Je me trouve fort embarrassé; vous connoissez la situation du pays.

—Ne pourriez-vous pas le garder chez vous jusqu'à ce que l'orage soit dissipé?... Sa jeunesse, sa naissance sollicitent peut-être cette faveur de votre part.

—Mon cher ami, ma maison ne sera pas plus préservée que la vôtre de l'orage qui gronde autour de nous. Je viens d'être informé que le général en chef qui marche contre les insurgés a refusé de livrer bataille à Corryerick; qu'il avoit

fait un mouvement rétrograde, laissant entièrement la grand'route du plat pays sans moyens d'arrêter la marche des montagnards.

— Grand Dieu! que dites-vous? Est-ce lâcheté, trahison ou impéritie?

— Je crois qu'on ne peut attribuer sa conduite à aucun de ces trois motifs. Il a le degré de courage nécessaire pour remplir sa place d'une manière ordinaire; il passe pour honnête homme, il obéit aux ordres qu'il a reçus, et ne fait que ce qu'on lui a commandé; mais il n'est pas plus en état d'agir par lui-même dans une circonstance critique, que je ne suis à même de vous remplacer en chaire.

Ces observations importantes firent perdre un instant de vue l'affaire de Waverley; mais le major ne tarda pas à la remettre sur le tapis.

—Je me propose, dit-il, de confier ce jeune homme au commandant d'un corps de volontaires qui revient d'organiser les milices bourgeoises dans plusieurs districts un peu suspects. Ils ont reçu l'ordre de se rendre à Stirling; un détachement doit passer ici demain.

— Ce commandant s'appelle?...

— Vous le connoissez : vous m'avez dit qu'il ressembloit en tout aux pieux soldats de Cromwel.

— Gilfillan le Caméronien! je désire que notre jeune homme voyage sûrement sous son escorte; on fait d'étranges choses, dans l'exaltation où sont les esprits au milieu d'une crise comme celle dans laquelle nous nous trouvons; je crains que Gilfillan ne soit d'une secte qui a souffert la persécution sans y prendre des leçons de miséricorde.

— Il ne sera chargé que de conduire M. Warverley jusqu'à la prison d'état, je lui ordonnerai de le traiter avec les plus grands égards. Je vous assure que je ne vois pas de meilleur moyen pour le sauver; et je suis persuadé que vous ne me conseilleriez pas de prendre sur moi de le mettre en liberté.

— Ne trouvez-vous aucun inconvénient à ce que je le voie en particulier demain au matin?

— Aucun, monsieur Morton, aucun : j'ai de sûrs garants dans votre loyauté et dans votre caractère; mais dites-moi, je vous prie, quel est votre projet en me faisant cette demande?

— Je voudrois essayer si je pourrois parvenir à le déterminer à me faire l'aveu de quelques circonstances qui pussent nous servir plus tard, sinon à excuser sa faute, du moins à la diminuer.

Les deux amis se séparèrent pénétrés des plus douloureuses réflexions sur la situation du pays.

CHAPITRE XXXIII.

Confidence.

Waverley passa la nuit dans un sommeil pénible, agité de mille rêves. A peine fut-il éveillé, qu'il se mit à réfléchir sur sa triste position. — Si l'on me traduit devant un conseil de guerre, se disoit-il, je ne dois m'attendre à aucune indulgence; pas même à l'examen réfléchi de l'accusation dirigée contre moi. Les circonstances où nous nous trouvons lui feront une loi de frapper impitoyablement tous ceux qui paroîtront avoir allumé la guerre civile. Je ne serai pas mieux traité si je parois devant la cour royale d'Écosse; je sais qu'elle n'est pas très-scrupuleuse sur le choix de ses victimes, et que la moindre apparence lui tient lieu de preuve. Un nouveau sentiment d'aigreur l'irrita de plus en plus contre le gouvernement qu'il regardoit comme l'auteur de son embarras. Il se repentit au fond du cœur de n'avoir pas suivi les conseils de Mac-Ivor.

— Pourquoi n'ai-je pas, se disoit-il à lui-même, pourquoi n'ai-je pas, comme tant d'autres

hommes d'honneur, embrassé la première occasion de proclamer le descendant des anciens rois de la Grande-Bretagne, et l'héritier légitime de leur couronne? — Pourquoi n'ai-je pas :

Déclaré bravement la guerre aux vrais rebelles,
Accueilli notre prince en tombant à ses pieds,
Et tiré mon épée avec ses preux fidèles?

Tout ce qu'il y a de gloire et de mérite dans la maison de Waverley, lui fut acquis au service de la maison de Stuart. A la manière dont le major Melville a interprété les lettres de mon oncle et de mon père, je ne puis douter qu'ils ne désirent ardemment de me voir marcher sur les tarces de mes ancêtres... C'est pour leur avoir désobéi que je suis privé de ma liberté,... à la veille d'être mis en jugement!.... Pourquoi n'ai-je pas suivi le premier mouvement de ma juste indignation en me voyant honteusement destitué? Je serois libre, j'aurois les armes à la main, et je combattrois comme mes aïeux pour l'amour et pour la gloire.... Me voilà seul dans un pays étranger, à la merci d'un juge froid, soupçonneux, rigide et insensible.... Je dois m'attendre à passer d'un cachot affreux sur un infâme échafaud......... O Fergus! que ta prophétie s'est accomplie promptement!

Pendant qu'Édouard se livroit à ces réflexions douloureuses et naturellement sinistres, pendant qu'il rejetoit sur la dynastie régnante le blâme que méritoit sa propre imprudence et dont le hasard étoit surtout la cause, M. Morton, profitant de la permission que lui avoit donnée le major, vint lui rendre visite. La première idée de Waverley fut de le prier de ne pas troubler sa solitude, et de le prévenir qu'il n'étoit pas disposé à répondre à ses questions, ni à lier conversation; mais il changea d'avis en voyant l'air de bonté, de franchise et de candeur de cet ecclésiastique, qui déjà l'avoit préservé de la violence des habitants du village.

— Dans toute autre circonstance, lui dit-il, j'aurois le plus grand plaisir à vous témoigner ma reconnoissance pour les services que vous m'avez rendus et pour l'honneur que vous me faites, mais mon esprit est tellement préoccupé, que je me trouve dans l'impossibilité de vous faire les remercîments que je vous dois.

— Ma visite, lui répondit M. Morton, n'a d'autre but que de trouver le moyen de vous être utile. Le major Melville, dont je m'honore d'être l'ami, a dû remplir les devoirs que lui imposent sa charge et son titre d'officier; je ne suis point

lié par les mêmes obligations, et mon état m'ordonne d'être indulgent. Je ne cherche point à surprendre votre confiance, ni à vous arracher des aveux qui pourroient vous être préjudiciables; Dieu m'est témoin que je n'ai d'autre projet que de vous inviter à me mettre à même de faire connoître votre innocence; soyez bien persuadé du zèle que j'y apporterai. Je vous en prie, mon jeune ami, fournissez-moi les moyens de vous rendre service, vous ne pouvez remettre vos intérêts en des mains plus sûres.

—Vous êtes sans doute presbytérien? dit Édouard.—

M. Morton lui répondit par une inclination de tête.

—Si je consultois les préjugés dans lesquels j'ai été élevé, je me croirois obligé de me défier de vos offres de service; mais je sais que ces préventions sont injustes. La différence d'opinion ne change point les sentiments d'un honnête homme.—Malheur à qui penseroit autrement! répondit M. Morton; malheur à celui qui regarderoit les cérémonies comme la partie essentielle de la religion ou de la morale!

—J'avoue, ajouta Waverley, que je crois qu'il est tout-à-fait inutile de vous ennuyer par le récit de mon histoire. Plus je réfléchis sur ma con-

duite, moins je comprends le véritable motif de l'accusation dirigée contre moi. Je sens bien que je suis innocent; mais je ne sais comment parvenir à le prouver.

— C'est pour cette raison, monsieur Waverley, que je vous prie de m'accorder votre confiance. J'ai le bonheur d'avoir pour amis plusieurs personnes du plus haut rang: je prévois que vous n'aurez pas la faculté de faire les démarches que votre position exige; je les ferai pour vous, et si mes efforts ne vous sont pas utiles, du moins ils ne peuvent vous nuire.

Waverley sentit que la confidence qu'il feroit à cet ecclésiastique ne pouvoit nuire ni à Fergus ni au baron de Bradwardine, puisqu'ils avoient déjà pris les armes contre le gouvernement. Il lui fit donc un récit exact de toutes les particularités que le lecteur connoît déjà; seulement il ne parla point de son amour pour miss Flore, et ne fit pas mention de miss Rose.

M. Morton fut tout à coup déconcerté en apprenant la visite qu'il avoit faite à Donald Bean Lean. — Je suis charmé, dit-il, que vous n'en ayez pas fait mention au major. Cette circonstance auroit pu faire naître d'étranges soupçons dans l'esprit des personnes qui ne connoissent pas le pouvoir de la curiosité et d'une imagination ro-

manesque. Lorsque j'étois à votre âge, monsieur Waverley, j'aurois eu le plus grand plaisir à faire votre folle équipée, pardonnez-moi ce terme; mais il y a des hommes qui ne peuvent concevoir qu'on puisse se donner tant de peine sans un but solide, et qui ne manqueroient pas d'assigner à votre voyage un tout autre motif que celui qu'il avoit réellement. Ce Donald passe dans le pays pour une sorte de Robin-Hood : ses exploits et son adresse font le sujet des contes d'hiver au coin du feu. On ne peut disconvenir qu'il n'ait des talents supérieurs au malheureux état qu'il exerce; comme il est ambitieux et sans scrupule, tout porte à croire qu'il se fera connoître dans la malheureuse guerre qui est sur le point d'éclater.

M. Morton recueillit une note exacte de toutes les particularités concernant l'entrevue de Waverley avec Donald. Le tendre intérêt que ce digne ecclésiastique prenoit à la malheureuse position du prévenu; la conviction entière qu'il paroissoit avoir de son innocence, ranimèrent le courage de Waverley, que la froideur du major avoit entièrement abattu. Il serra affectueusement la main de M. Morton, en l'assurant que son amitié généreuse l'avoit soulagé d'un grand poids; et que, quel que fût son sort, il

pouvoit l'assurer qu'il appartenoit à une famille en état de lui prouver sa reconnoissance.

M. Morton ne put retenir ses larmes, et se sentit encore plus porté à servir ce jeune homme, dont la franchise attestoit l'innocence.

Édouard demanda à M. Morton s'il savoit dans quel endroit on devoit le conduire. — Au château de Stirling: j'en suis charmé pour vous, parce que le gouverneur est un homme plein d'honneur et de sensibilité; mais je suis inquiet sur la manière dont vous serez traité pendant la route; le major Melville est obligé de vous confier à un autre que lui. — J'en suis enchanté: je déteste ce froid, cet insensible magistrat, qui s'est fait un plaisir de me torturer par ses questions captieuses, par ses insinuations, par ses suppositions.... Ne cherchez point à l'excuser, je vous prie: apprenez-moi plutôt quelle est la personne qui sera chargée de surveiller un prisonnier d'état de mon importance? — On l'appelle Gilfillan; il est de la secte des *Caméroniens*.

— Je n'avois jamais entendu parler de cette secte.

— Ils prétendent représenter cette partie plus austère des presbytériens qui, sous Charles II et Jacques II, refusèrent de profiter de la tolérance ou indulgence, comme on l'appeloit, que l'on

accorda aux autres membres de cette secte. Ils tenoient leurs assemblées en plein air; et, poursuivis avec cruauté et violence par le gouvernement d'Écosse, ils prirent plus d'une fois les armes... Leur nom vient de leur chef, Richard Cameron.

—Je me souviens.... Mais le triomphe du presbytérianisme par la révolution, n'éteignit-il donc pas cette secte ?

—Pas du tout. Ce grand événement ne satisfit pas entièrement leur projet, qui n'étoit rien moins que de rétablir l'église sur le modèle de la ligue sainte et du Covenant sous Charles Ier. Je crois, il est vrai, qu'ils savoient à peine ce qu'ils vouloient; mais formant un corps nombreux et ignorant l'usage des armes, ils sont restés une société à part dans l'état. Lors de *l'union*, ils ont même fait une ligue peu naturelle avec leurs anciens ennemis les jacobites, pour s'opposer à cette importante mesure. Depuis, leur nombre est diminué peu-à-peu, mais il en existe encore dans les comtés de l'ouest, et plusieurs d'entre eux, mieux disposés qu'en 1707, se sont armés pour le gouvernement actuel. Ce Gilfillan a été long-temps leur chef; il doit passer ici demain à la tête d'un petit détachement qu'il commande, pour se rendre à Stirling, et c'est à lui que le major doit vous confier. Je vous recom-

manderai fortement; mais je crains qu'il ne fasse peu de cas de la recommandation d'un hérétique; c'est l'épithète qu'il se croit obligé de me donner. Adieu, mon jeune ami; je n'ose me flatter que le major pousse la complaisance jusqu'à me permettre de revenir vous voir aujourd'hui.

FIN DU PREMIER VOLUME DE WAVERLEY.





